Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **200** sur **200**

Nombre de pages: **200**

Notice complète:

**Titre :** Oeuvres complètes illustrées ; XII. Trente ans de Paris : à travers ma vie et mes oeuvres,1888

**Auteur :** Daudet, Alphonse (1840-1897). Auteur du texte

**Éditeur :** Librairie de France (Paris)

**Date d'édition :** 1930

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (141-146-27 p.) ; in-4

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 200

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9612531f](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9612531f)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-24936 (12)

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb38928941f>

**Relation :** [Titre d'ensemble : Oeuvres complètes illustrées / Alphonse Daudet](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9612531f/Titre%20d%27ensemble%20:%20Oeuvres%20compl%C3%A8tes%20illustr%C3%A9es%20/%20Alphonse%20Daudet)

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb319967369>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 26/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

SOUVENIRS

D'UN

HOMME DE LETTRES

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

SOUVENIRS

D'UN

HOMME DE LETTRES

1888

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

1930

EMILE OLLIVIER

Entre tous les salons parisiens où fréquenta mon premier habit, le salon Ortolan, à l'Ecole de Droit, m'a laissé un souvenir aimable. Le père Ortolan, méridional à tête fine, jurisconsulte de renom, était aussi poète à ses heures. Il avait publié les Enfantines, et tout en jurant ne jamais écrire que pour le jeune âge, il ne dédaignait pas à l'endroit de ses vers l'approbation des grandes personnes. Aussi ses soirées, très suivies par les indigènes des quartiers savants, offraient-elles un agréable et original mélange de jolies femmes, de professeurs et d'avocats, de gens doctes et de poètes. C'est comme poète qu'on m'invitait.

Parmi les jeunes et antiques célébrités que je vis passer là dans le brouillard d'or des premiers éblouissements, vint un soir Emile Ollivier. Il était avec sa femme, la première, et le grand musicien Liszt, son beau-père. De la femme, je me rappelle des cheveux blonds sur un corsage de velours; de Liszt, du Liszt de ce temps-là, moins encore. Je n'avais d'yeux, de curiosité que pour Ollivier. Agé d'environ trente- trois ans (on était en 1858), coryphée du parti très populaire parmi la jeunesse républicaine qui était fière d'avoir un chef de son âge, il marchait alors dans la gloire. On se disait la légende de sa famille : le vieux père longtemps proscrit, le frère tombé dans un duel, lui-même proconsul à vingt ans et gouvernant Marseille par l'éloquence. Tout cela lui donnait de loin, dans les esprits, une certaine tournure de tribun romain ou grec, et même quelque ressemblance avec les jeunes hommes

tragiques de la grande Révolution : les Saint-Just, les Desmoulins, les Danton. Pour moi, que la politique touchait peu, le voyant ainsi, poétique malgré ses lunettes, éloquent, lamartinien, toujours prêt à parler et à s'émouvoir, je ne pouvais m'empêcher de le comparer à un arbre de son pays — non à celui dont il porte le nom et qui est symbole de sagesse — mais à un de ces pins harmonieux qui couronnent les collines blanches et se reflètent dans les flots bleus des côtes provençales, pins stériles mais gardant en eux comme un écho de la lyre antique, et frémissant toujours, résonnant toujours de leurs innombrables petites aiguilles entre-choquées au plus léger souffle de tempête, au moindre vent qui vient d'Italie.

Emile Ollivier était alors un des Cinq, un des cinq députés qui, seuls, osaient braver l'Empire, et il siégeait au milieu d'eux, tout en haut des bancs de l'Assemblée, isolé dans son opposition comme sur un inexpugnable Aventin. En face, renversé dans le fauteuil présidentiel, l'air endormi et las, Morny, de son œil froid de connaisseur d'hommes, guettait celui-ci : il l'avait jugé moins Romain que Grec, plus emporté par la légèreté athénienne que lesté de prudence et de froide raison latine. Il connaissait l'endroit vulnérable; il savait que sous cette toge de tribun se cachait la vanité native et sans défense des virtuoses et des poètes, et c'est par là qu'un jour ou l'autre il espérait en venir à bout.

Des années plus tard, quand pour la seconde fois et dans les circonstances que je vais dire, je me rencontrai avec Emile Ollivier, il était conquis à l'Empire. Morny avant de mourir avait nlis comme une coquetterie à vaincre, à force d'avances narquoises et de hautaines câlineries, les résistances, pour la forme et la galerie, de cette mélodieuse vanité. On avait crié dans les rues : « La grande trahison d'Emile Ollivier», et pour cela, Emile Ollivier se croyait le comte de Mirabeau. Mirabeau avait voulu faire marcher d'accord la Révolution et la Monarchie ; Ollivier, plein d'ailleurs des intentions les meilleures, tentait après vingt ans d'unir la Liberté à l'Empire, et ses efforts rappelaient Frosine mariant l'Adriatique avec le Grand Turc. En attendant le Grand Turc, comme il se trouvait veuf depuis longtemps, il s'était remarié lui-même, avec une toute jeune fille, provençale comme lui, qui l'admirait. On le disait radieux, triomphant; une même lune de miel dorait de ses plus doux rayons et ses amours et sa politique. Un homme heureux!

Cependant un coup de pistolet retentit du côté d'Auteuil. Pierre Bonaparte venait de tuer Victor Noir ; et cette balle corse, à travers la poitrine d'un jeune homme, frappait en plein cœur la fiction de l'Empire libéral. Paris soudain s'émeut : les cafés parlent à voix haute, une foule gesticule sur les trottoirs. De minute en minute les nouvelles arrivent, les bruits circulent; on se raconte l'intérieur étrange du prince Pierre, cette maison d'Auteuil fermée en plein Paris, comme une tour de seigneur génois ou florentin, sentant la poudre et la ferraille, et tout le jour retentissante du bruit des pistolets de tir et du cliquetis des épées froissées. On dit ce qu'était Victor Noir, sa grande douceur, sa jeunesse, son mariage tout prochain. Et voilà que les femmes s'en mêlent : elles plaignent la mère, la fiancée ; l'attendrissement d'un roman d'amour s'ajoute aux colères politiques. La Marseillaise, encadrée de noir, publie son appel aux armes ; des gens disent que ce soir Rochefort distribuera quatre mille revolvers dans ses bureaux. Deux cent mille hommes, enfants ou femmes, les quartiers bourgeois, tous les faubourgs se préparent pour la grande manifestation du lendemain; il souffle un vent de barricades, et, dans la tristesse du jour tombant, on entend ces bruits indistincts, précurseurs des révolutions, qui semblent les craquements sourds des ais d'un trône.

A ce moment, je rencontrai un ami sur le boulevard. «Ça va mal, lui dis-je. — Très mal, et le plus bête, c'est qu'en haut ils ne se doutent pas de la gravité de la chose.» Puis, passant son bras sous mon bras : «Emile Ollivier te connaît, viens avec moi place Vendôme.»

Depuis qu'Emile Ollivier y était entré, le ministère de la justice avait perdu tout caractère de pompe et de morgue administrative. Prenant au sincère son rêve d'Empire démocratique et libéral, vrai ministre à l'américaine, Ollivier n'avait pas voulu habiter ces vastes appartements, ces hauts salons, brodés d'abeilles, timbrés et chargés selon lui de trop autocratiques dorures. Il occupait toujours, rue Saint-Guillaume, son modeste logement d'avocat-député, et arrivait chaque matin place Vendôme, une grande serviette bourrée de papiers sous le bras, avec sa redingote et ses lunettes, comme un homme d'affaires qui va au Palais, comme un brave employé qui se rend pédes- trement à son bureau. Cela le faisait mépriser un peu par les garçons et les huissiers. Porte grande ouverte, escalier désert! Huissiers et garçons nous laissèrent passer, ne daignant pas même nous demander où nous allions, ni qui nous cherchions, témoignant seulement par un air dédai-

gneusement résigné et une certaine insolence correcte d'attitude combien ils trouvaient ces mœurs, familières et nouvelles, contraires aux belles traditions et éloignées de l'idéal administratif.

Dans un grand cabinet haut de plafond, large ouvert sur deux vastes portes-fenêtres, un de ces cabinets d'aspect triste et froid où tout est vert, mais de ce vert bureaucratique des cartons verts et des fauteuils de cuir vert qui est à la belle verdure des forêts ce qu'un papier timbré est à un sonnet sur vélin, ce que le cidre est au Champagne, — le ministre était seul, adossé contre la cheminée, à son poste, dans une attitude d'orateur. La nuit venait. Des garçons apportèrent de grandes lampes tout allumées.

Mon ami avait dit vrai, on ne se doutait de rien en haut; les bruits de la rue n'arrivent qu'indistincts sur ces cimes. Emile Ollivier, avec l'infatuation naturelle doublée d'une certaine façon myope de voir, qui caractérise l'homme au pouvoir, nous déclara que tout allait pour le mieux, qu'il était au courant des choses; il nous montra même le billet écrit par Pierre Bonaparte à M. Conti, qu'on venait de lui communiquer, billet sauvage et féodal, bien dans la tradition italienne du seizième siècle, commençant ainsi : «Deux jeunes gens sont venus me provoquer...» et se terminant pas ces mots : «...Je crois que j'en ai tué un.»

Alors je pris la parole et je racontai ce que je croyais être la vérité, parlant, non en politique, mais en homme, disant l'effervescence des esprits, l'exaspération de la rue, l'alternative inévitable d'une prise d'armes où d'un courageux acte de justice. J'ajoutai que Fonvielle et Noir me semblaient, comme à tous, certainement, incapables d'avoir voulu tuer ou frapper le prince chez lui; que je les connaissais, Noir surtout, et combien m'était sympathique ce grand garçon inoffensif, presque un enfant encore, étonné lui-même de ses succès parisiens et fier de sa précoce renommée, cherchant à force de travail à conquérir ce qui lui manquait en fait d'instruction première, et dont la plus grande joie était de se faire apprendre par un ami quelque courte citation latine, avec la manière de l'introduire adroitement, à propos de n'importe quoi, dans la conversation, histoire d'étonner, le soir, par cet étalage d'érudition, J.-J. Weiss, alors au Journal de Paris, qui lui enseignait l'orthographe.

Emile Ollivier m'écouta attentivement, l'air pensif et décidé, puis quand j'eus fini, après un silence, il prononça d'une voix fière cette

phrase que je rapporte textuellement : «Eh bien! si le prince Pierre est un assassin, nous l'enverrons au bagne!»

Au bagne, un Bonaparte! C'était bien là le mot d'un garde des sceaux de l'Empire libéral, d'un ministre encore empêtré dans ses illusions d'orateur, d'un ministre qui porte le titre de ministre sans en posséder l'esprit, d'un ministre enfin qui habite rue Saint-Guillaume !

Le lendemain, il est vrai, Pierre Bonaparte était prisonnier, mais prisonnier comme l'est un prince, au premier étage de la Tour d'Argent, avec vue sur la place du Châtelet et la Seine, et les Parisiens en passant les ponts se montraient son cachot pour rire et les rideaux blancs de ses fenêtres à peine grillées. Quelques semaines après, le prince Pierre était solennellement acquitté par la haute Cour de Bourges. De bagne, Emile Ollivier n'en parlait plus ; il quittait décidément la rue Saint- Guillaume pour la place Vendôme. Désormais, dans les grands escaliers, les vastes corridors, huissiers et garçons de bureau souriaient cérémonieusement à son passage, il était devenu parfait ministre et l'Empire libéral avait vécu!

En résumé, un homme d'Etat médiocre, plein de fougue et sans réflexion, mais un honnête homme, un poète idéaliste fourvoyé dans les affaires, ainsi peut se définir Emile Ollivier. Morny d'abord, puis d'autres après IVlorny, en jouèrent. Républicain, il essaya de consolider" la dynastie, en passant dessus un crépi de liberté; plus tard, il voulait la paix, déclara la guerre, et non pas cœur léger, comme il le dit par inspiration malheureuse, mais esprit irrémédiablement léger, il nous entraîna avec lui dans l'abîme d'où nous sommes sortis, où il est resté !

L'autre soir, on finit toujours par se rencontrer dans Paris, nous dînions en face l'un de l'autre à une table amie : le même qu'autrefois, même regard de rêveur interrogeant et indécis derrière le cristal des lunettes, même physionomie de parleur, où tout est dans le pli des lèvres, le dessin de la bouche plein d'audace et sans volonté. Fier et droit d'ailleurs, mais tout blanc, blanc par ses cheveux drus, blanc par ses favoris courts, blanc comme un camp abandonné dans une désastreuse campagne, sous la neige. Avec cela, la voix cassante, nerveuse, des gens qui en ont sur le cœur plus gros qu'ils n'en veulent laisser voir...

Et je me rappelais le jeune tribun, noir comme un corbeau, entr'aperçu dans le salon du père Ortolan.

GAMBETTA

Un jour, il y a des années et des années, à ma table d'hôte de l'Hôtel du Sénat, que je vous ai montrée—toute petite au fond d'une étroite cour au pavé froid et balayé, où des lauriers-roses et des fusains s'étiolaient dans leurs classiques caisses vertes — devant un somptueux festin à deux francs par tête, Gambetta et Rochefort se rencontrèrent. J'avais amené Rochefort. Il m'arrivait ainsi quelquefois d'inviter un ami de lettres au lendemain d'un article au Figaro, quand souriait la fortune; cela variait et ravigotait notre table un peu provinciale. Malheureusement Gambetta et Rochefort n'étaient pas faits pour s'entendre, et je crois bien que ce soir-là ils ne se parlèrent point. Je les vois, chacun à un bout, séparés par toute la longueur de la nappe et tels déjà qu'ils demeureront : l'un serré, tout en dedans, le rire sec et en long, le geste rare; l'autre qui rit en large, crie, gesticule, débordant et fumeux comme une cuve de vin de Cahors. Et que de choses, que d'événements tenaient, sans qu'on s'en doutât, dans l'écart de ces deux convives, au milieu des pots à goudron et des ronds de serviette d'un maigre dîner d'étudiants!

Le Gambetta d'alors jetait sa gourme et assourdissait de sa tonitruante faconde les cafés du quartier Latin. Mais ne vous y trompez point, les cafés du quartier, à cette époque, n'étaient pas seulement l'estaminet où l'on boit et où l'on fume. Au milieu de Paris muselé, k sans vie publique et sans journaux, ces réunions de la jeunesse studieuse et généreuse, véritables écoles d'opposition ou plutôt de résistance

légale, demeuraient les seuls endroits où pouvait encore se faire entendre une voix libre. Chacun d'eux avait son orateur attitré, une table qui, à de certains moments, devenait presque une tribune, et chaque orateur, dans le quartier, ses admirateurs et ses partisans.

« Au Voltaire, il y a Larmina qui est fort... bigre! qu'il est fort, le Larmina du Voltaire I...

— Je ne dis pas, mais au Procope, Pesquidoux est encore plus fort que lui.»

Et l'on allait par bande, en pèlerinage, au Voltaire entendre Larmina, puis au Procope entendre Pesquidoux avec la foi naïve, ardente des vingt ans de cette époque-là. En somme ces discussions autour d'un bock, dans la fumée des pipes, préparaient une génération et tenaient en éveil cette France qu'on croyait définitivement chloroformisée. Plus d'un doctrinaire (i) qui, aujourd'hui loti ou espérant l'être, affecte pour ces mœurs un dédain de bon goût et traite volontiers de vieux étudiants les hommes nouveaux, a longtemps vécu et vit encore (j'en connais) des bribes d'éloquence ou de haute raison que des prodigues bien doués laissaient alors traîner sur les tables. Sans doute quelques- uns de nos jeunes tribuns s'attardèrent, vieillirent sur place, parlèrent toujours et ne firent jamais rien. Tout corps d'armée a ses traînards qu'en fin de compte la tête abandonne; mais Gambetta n'était pas de ceux-là. S'il s'escrimait au café sous le gaz, ce n'était qu'après avoir rempli de travail réel sa journée. Comme l'usine, le soir, lâche sa vapeur au ruisseau, il venait là répandre en paroles son trop-plein de verve et d'idées. Cela ne l'empêchait point d'être étudiant sérieux, , d'avoir des triomphes à la conférence Molé, de prendre ses inscriptions, de conquérir ses diplômes et ses licences. Un soir, chez Mme Ancelot, — qu'il y a longtemps de cela, Dieu de Dieu ! — dans ce salon de la rue Saint-Guillaume plein de vieillards pétillants et d'oiseaux en cage, je me rappelle avoir entendu dire à la très bienveillante maîtresse du logis : « Mon gendre Lachaud a un nouveau secrétaire, un jeune homme très éloquent, paraît-il, avec un bien drôle de nom... attendez... il s'appelle... il s'appelle M. Gambetta.» Assurément la bonne vieille dame était loin de prévoir jusqu'où irait ce jeune secrétaire qu'on disait éloquent et qui avait un si drôle de nom. Et pourtant, à part l'inévitable apaisement dont la pratique de la vie se charge d'apprendre la f nécessité à de moins subtilement compréhensifs que lui, à part certaine

(1) Écrit en 1878, pour le Nouveau Temps, de Saint-Pétersbourg.

connaissance politique des mobiles et des dessous facilement puisée dans l'exercice du pouvoir et le maniement des affaires, le stagiaire de ce temps-là, pour l'ensemble du caractère et de la physionomie, était bien ce qu'il est resté. Non pas gros encore, mais carrément taillé, le dos rond, le geste tutoyeur, aimant déjà à s'appuyer tout en marchant, tout en causant, au bras d'un ami, il parlait beaucoup, à tout propos, de cette dure et forte voix méridionale qui découpe les phrases comme au balancier et frappe les mots en médaille; mais il écoutait aussi, interrogeait, lisait, s'assimilait toutes choses, et préparait cet énorme emmagasinement de faits et d'idées si nécessaire à qui prétend diriger une époque et un pays aussi compliqués que les nôtres. Gambetta est un des rares hommes politiques qui ait des curiosités d'Art et r qui soupçonne que les Lettres ne sont pas sans tenir quelque place dans la vie d'un peuple. Cette préoccupation apparaît couramment dans ses conversations et perce même dans ses discours, mais sans morgue, sans pédantisme et comme venant de quelqu'un qui a vu des artistes de près et pour qui les choses des Lettres et des Arts sont quotidiennes et familières. Du temps de l'Hôtel du Sénat, le jeune avocat dont j'étais l'ami, brûlait parfois un cours pour aller dans les Musées admirer les maîtres, ou défendre, aux ouvertures de Salon, contre les endormis et les retardataires le grand peintre François Millet alors méconnu. Son initiateur et son guide dans les sept cercles de l'enfer de la peinture, était un méridional comme lui, plus âgé que lui, poilu, bourru, avec de terribles yeux qu'on voyait luire sous d'énormes sourcils retombants, comme un feu de brigands au fond d'une caverne voilée de broussailles. C'était Théophile Silvestre, parleur superbe et infatigable, à la voix montagnarde et sonnant le fer ariégeois, écrivain de haute saveur, critique d'Art incomparable, épris des peintres et les pénétrant avec la subtilité compréhensive d'un amoureux et d'un poète. Il aimait Gambetta inconnu, pressentant chez lui son grand rôle, il continua à l'aimer plus tard malgré de terribles dissentiments politiques, et vint mourir un jour à sa table, de joie on peut le dire, et dans l'ivresse d'une tardive réconciliation. Ces promenades à travers le Salon, à travers le Louvre, au bras de Théophile Silvestre, avaient fait à Gambetta auprès de certains hommes d'État en herbe, dès l'enfance sanglés et cravatés, une sorte de réputation de paresse. Ce sont ceux-là encore, mais grandis, qui toujours < pleins d'eux-mêmes et toujours hermétiquement bouchés, le traitent

en petit comité d'homme frivole et de politique pas sérieux, parce qu'il se plaît à la compagnie d'un garçon d'esprit qui est comédien. Cela prouverait tout au plus qu'alors comme aujourd'hui Gambetta se connaissait en hommes et savait le grand secret pour se servir d'eux, qui est de s'en faire aimer. Un trait de caractère qui achèvera de peindre le Gambetta d'alors : cette voix de porte-voix, ce parleur terrible, ce grand gasconnant n'était pas gascon. Est-ce influence de la race? Mais par plus d'un côté cet enragé fils de Cahors se rapprochait de la frontière et de la prudence italiennes ; le mélange du sang génois en faisait presque un avisé Provençal. Parlant souvent, parlant toujours, il ne se laissait pas emporter dans le tourbillon de sa parole; très enthousiaste, il savait d'avance le point précis où son enthousiasme devait s'arrêter, et pour tout exprimer d'un mot, c'est à peu près le seul grand parleur, à ma connaissance, qui ne fût pas en même temps un détestable prometteur.

Un matin, comme cela finit toujours par arriver, cette bruyante couvée de jeunesse qui nichait Hôtel du Sénat, prit son vol, ayant senti pousser ses ailes. L'un tira au nord, l'autre au sud; on se dispersa aux quatre coins du ciel. Gambetta et moi nous nous perdîmes de vue. Je ne l'oubliai pas cependant; piochant pour mon compte et vivant très à l'écart du monde politique, je me demandais quelquefois : « Où est passé mon ami de Cahors?» et cela m'eût étonné qu'il ne fût pas en train de devenir quelqu'un. A quelques années de là, me trouvant au Sénat, non plus à l'hôtel mais au palais du Sénat, un soir de réception officielle, je m'étais réfugié loin de la musique et du bruit sur le coin de banquette d'une salle de billard taillée dans les appartements immenses, hauts de plafond à y loger six étages, de la reine Marie de Médicis. C'était l'époque de crise et de velléités d'être aimable, où l'Empire faisait des mamours aux partis, parlait de concessions mutuelles et, sous couleur de réformes et d'apaisement, essayait d'attirer à ' lui, en même temps que les moins engagés des Républicains, les derniers survivants de l'ancienne bourgeoisie libérale. Odilon Barrot, je me rappelle, le vénérable Odilon Barrot jouait au billard. Toute une galerie de vieillards ou d'hommes prématurément graves l'entourait, moins attentive, certes, à ses carambolages qu'à sa personne. On attendait qu'une phrase, un mot tombât de ces lèvres jadis éloquentes, pour recueillir le mot ou la phrase et l'enfermer dans le cristal, pieusement, dévotement, comme fit l'ange pour la larme d'Eloa. Mais

Odilon Barrot s'obstinait à ne rien dire, il mettait du blanc, poussait l'ivoire, tout cela noblement et d'un beau geste où tout un passé de solennité bourgeoise et de parlementarisme haut cravaté semblait revivre. On ne parlait guère davantage autour de lui : ces pères conscrits d'autrefois, ces Épiménides endormis depuis Louis-Philippe et 1848 ne s'entretenaient qu'à voix très basse, comme pas bien sûrs d'être réveillés. On surprenait ces mots au vol: « Grand scandale... procès Baudin... scandale... Baudin.) Ne lisant guère les journaux et sorti très tard dans la journée, j'ignorais, moi, ce qu'était ce fameux procès. Tout à coup, j'entendis le non1 de Gambetta : « Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Gambetta?» disait un des vieillards avec une impertinence voulue ou naïve. Tous les souvenirs de ma vie au quartier me revinrent. J'étais bien tranquille dans mon coin, indépendant comme un brave homme de lettres gagnant sa vie et trop dégagé de toute attache et de toute ambition politique pour qu'un tel aréopage, si vénérable fût-il, m'en imposât. Je me levai : «— Ce M. Gambetta? Mais c'est à coup sûr un homme fort remarquable... Je l'ai connu, tout jeune homme, et chacun de nous lui prédisait l'avenir le plus magnifique . » Si vous aviez vu la stupéfaction générale à cette sortie, les carambolages arrêtés, les queues de billard suspendues, tout ce monde irrité et les billes elles-mêmes sous la lampe qui me regardaient de leurs yeux ronds. D'où sortait celui-là, cet inconnu, qui se permettait d'en défendre un autre, et devant Odilon Barrot encore!... Un homme d'esprit (il s'en rencontre partout), M. Oscar de Vallée, me sauva. Il était avocat, lui, procureur général, que sais-je? de la boutique enfin, et sa toque même laissée au vestiaire lui conférait le droit de parler n'importe où; il parla : — « Monsieur a raison, parfaitement raison, Maître Gambetta n'est pas le premier venu; nous en faisons tous grand cas au Palais pour son éloquence...» et voyant sans doute que ce mot d'éloquence laissait froide la compagnie, il ajouta en insistant r «... pour son éloquence et pour sa jugeotte!»

Vint le suprême assaut contre l'Empire, les mois chargés à poudre, bourrés de menaces, tout Paris frémissant sous je ne sais quel souffle précurseur, comme la forêt avant l'orage; ah! nous allions en voir, nous tous de la génération qui se plaignait de n'avoir rien vu. Gambetta, à la suite de sa plaidoirie au procès Baudin, était en train de passer grand homme, les anciens du parti républicain, les combattants de 5 l, les exilés, les vieilles barbes avaient pour le jeune tribun des tendresses

paternelles, les faubourgs attendaient tout de 1'« avocat borgne», la jeunesse ne jurait que par lui. Je le rencontrais quelquefois : «il allait être nommé député..., il revenait de faire un grand discours à Lyon ou bien à Marseille 1...» Toujours agité, sentant la poudre, toujours dans l'excitation d'un lendemain de bataille, parlant haut, serrant fort la main et rejetant en arrière ses cheveux dans un geste plein de décision et d'énergie. Charmant, d'ailleurs, plus que jamais familier et se laissant volontiers arrêter dans son chemin pour causer ou rire : « Déjeuner à Meudon ? répondait-il à un de ses amis qui l'invitait, volontiers! mais un de ces jours, quand nous en aurons fini avec l'Empire.» Voici maintenant la grande bousculade, la guerre, le Quatre Septembre, Gambetta membre de la Défense Nationale en même temps que Rochefort. Ils se retrouvèrent face à face devant le tapis vert où se signent proclamations et décrets, comme douze ans auparavant, devant la nappe cirée de ma table d'bôte. L'arrivée subite au pouvoir de mes deux compagnons du quartier Latin ne m'étonna point. L'air était plein, à ce moment, de bien plus surprenants prodiges. Le grand bruit de l'Empire écroulé remplissait encore les oreilles, empêchait d'entendre les bottes de l'armée prussienne qui s'avançait. Je me rappelle une première promenade à travers les rues. Je revenais de la campagne — un coin tranquille de la forêt de Sénart — respirant encore l'odeur fraîche des feuilles et de la rivière. Je me sentis comme étourdi : plus de Paris, une immense foire, quelque chose d'une énorme caserne en fête. Tout le monde en képi, et les petits métiers subitement rendus libres par la disparition de la police, remplissant comme aux approches du jour de l'an, la ville entière d'étalages multicolores et de cris. La foule grouillait, le jour tombait; dans l'air des lambeaux de Marseillaise. Tout à coup, bien dans mon oreille, une voix du faubourg, goguenarde et traînante, cria : « Ach'tez la femme Bonaparte, ses orgies, ses amants... deux sous!» et on me tendait un\*carré de papier, un canard frais encore de l'imprimerie. Quel rêve! En plein Paris, à deux pas de ces Tuileries où le bruit des dernières fêtes flotte encore, sur ces mêmes boulevards que quelques mois auparavant j'avais vus, balayés à coups de casse-têtes, chaussée et trottoirs, par des escouades de policiers. L'antithèse me fit une impression profonde, et j'eus cinq minutes durant le sentiment net et aigu de cette chose effayante et grandiose qu'on appelle une révolution.

Je vis Gambetta une fois, dans cette première période du siège, au

ministère de l'Intérieur — où il venait de s'installer comme chez lui, sans étonnement, en homme à qui arrive une fortune dès longtemps présagée — en train de recevoir tranquillement, à la papa, avec sa bonhomie un peu narquoise, ces chefs de service qui, hier encore, disaient dédaigneusement : «le petit Gambetta!» et, maintenant, arrondissaient l'échiné pour soupirer, l'air pénétré : «si monsieur le ministre daigne me le permettre ! »

Après je ne revis plus Gambetta que de loin en loin, par apparitions et comme à travers quelque subite déchirure faite dans l'obscure, froide et sinistre nuée qui planait sur le Paris du siège. Une de ces rencontres m'a laissé un souvenir inoubliable. C'était à Montmartre, sur la place Saint-Pierre, au pied de cet escarpement de plâtre et d'ocre que les travaux de l'église du Sacré-Cœur ont couvert depuis de gravats roulants, mais où alors, malgré les pas nombreux des flâneurs dominicaux et les glissades des gamins, verdoyaient encore, rongés et déchiquetés, quelques lambeaux de gazon maigre. Au-dessous de nous, dans la brume, la ville avec ses mille toits et son grand murmure qui, de temps en temps, s'apaisait pour laisser entendre au lointain la voix sourde du canon des forts. Il y avait là, sur la place, une petite tente, et au milieu d'une enceinte tracée par une corde, un grand ballon jaune tirant sur son câble, qui se balançait. Gambetta, disait-on, allait partir, électriser la province, la ruer à la délivrance de Paris, exalter les âmes, rehausser les courages, renouveler enfin (et peut-être, sans la trahison de Bazaine y eût-il réussi) les miracles de 1792 ! D'abord, je n'aperçus que Nadar, l'ami Nadar, avec sa casquette d'aréonaute mêlée à tous les événements du siège; puis, au milieu d'un groupe, Spuller et Gambetta, tous deux emmitouflés de fourrures. Spuller fort tranquille, courageux avec simplicité, mais ne pouvant détacher ses yeux de cette énorme machine dans laquelle il devait prendre place en sa qualité de chef de cabinet, et murmurant d'une voix de rêve: «C'est une chose vraiment bien extraordinaire.» Gambetta, comme toujours, causant et roulant son dos, presque réjoui de l'aventure. Il me vit, ITle serra la main : une poignée de main qui disait bien des choses. Puis Spuller et lui entrèrent dans la nacelle : «Lâchez toutl clama la noix de Nadar. Quelques saluts, un cri de «Vive la République», le ballon qui file, et plus rien.

Le ballon de Gambetta arriva sain et sauf, mais combien d'autres tombèrent percés de balles prussiennes, périrent, en mer dans la

nuit, sans compter l'invraisemblable aventure de celui qui, poussé vingt heures par la tempête, s'en alla échouer en Norvège, à deux pas des fiords et de l'Océan glacé. Certes, quoi qu'on en ait pu dire, il y avait de l'héroïsme dans ces départs, et ce n'est pas sans émotion que je me rappelle cette poignée de main dernière et cette nacelle d'osier 1 qui, plus petite et plus fragile que la barque historique de César, emportait dans le ciel d'hiver toute l'espérance de Paris.

Je ne retrouvai Gambetta qu'un an plus tard, au procès de Bazaine, dans cette salle à manger d'été du Trianon de Marie-Antoinette, dont les entre-colonnements gracieux se prolongent entre la verdure des deux jardins, et qui élargie, agrandie de tentures et de cloisons, transformée en conseil de guerre, gardait encore avec ses trumeaux peuplés de colombes et d'amours, comme un souvenir, un parfum des élégances passées. Le duc d'Aumale présidait; Bazaine était à son banc d'accusé, hautain, têtu, inconscient, despotique, la poitrine barrée de rouge par le grand cordon. Et certes il y avait quelque chose de haut dans ce spectacle d'un soldat qui, traître à la patrie, allait être jugé en pleine république par le descendant des anciens rois. Les témoins défilaient, des uniformes et des blouses, des maréchaux et des soldats, des employés des postes, d'anciens ministres, des paysans, des bonnes femmes, des forestiers et des douaniers dont le pied habitué à l'humus élastique des bois ou au rugueux cailloutis des grandes routes, glissait sur les parquets et butait aux plis des tapis, et qui, par leur salut interloqué et craintif, eussent fait rire si l'embarras naïf de tant d'humbles héros n'avait plutôt tiré des larmes. Fidèle image de ce sublime drame de la résistance pour le pays où tous, grands et petits, trouvent leur devoir. On appelle Gambetta. A ce moment les haines réactionnaires se déchaînaient contre son nom, et l'on parlait, lui aussi, de le poursuivre. Il entra en petit pardessus, son chapeau à la main, et fit en passant au duc d'Aumale un léger salut, oh ! mais un salut que je vois encore : ni trop raide, ni trop bas, moins un salut qu'un signe de maçonnerie entre gens qui, même divisés d'opinions, sont toujours sûrs de se rencontrer et de s'entendre sur certaines questions de patriotisme et d'honneur. Le duc d'Aumale n'eut point l'air fâché, et j'étais ravi dans mon coin de la correcte et digne attitude de mon ancien camarade ; mais je ne pus l'en féliciter, voici pourquoi. Paris à peine débloqué, tout tremblant encore de la fièvre obsidionale, j'avais écrit sur Gambetta et la défense en province un article sincère mais très injuste, que j'ai eu

grand plaisir, une fois mieux informé, à retrancher de mes livres. Tout Parisien était un peu fou à ce moment, moi comme les autres. On nous avait tant menti, tant joués.ÇNous avions lu aux murs des mairies tant d'affiches rayonnant l'espoir, tant de proclamations enlevantes suivies le lendemain de si lamentables retombées à plat ; on nous avait fait faire fusil sur l'épaule et sac au dos tant d'imbéciles promenades ; on nous avait tenus si souvent à plat ventre dans la boue ensanglantée, immobiles, inutiles, bêtes, tandis que les obus nous pleuvaient sur le dos ! Et les espions, et les dépêches ! « Occupons les hauteurs de Montre- tout, l'ennemi recule!» ou bien encore: «A l'engagement d'avant- hier, avons pris deux casques et la bretelle d'un fusil. » Cela pendant que, ne demandant qu'à sortir et combattre, quatre cent mille gardes-nationaux battaient la semelle dans Paris ! Puis, les portes ouvertes, ç'avait été autre chose; et tandis qu'on disait à la province : «Paris ne s'est pas battu!» on soufflait à Paris : «Tu as été lâchement abandonné par la province.» Si bien que furieux, honteux, impuissants à rien distinguer dans ce brouillard de haine et de mensonge, soupçonnant partout la trahison, la lâcheté et la sottise, on avait fini par tout mettre, Paris et Province, dans le même sac. L'accord s'est fait depuis quand on a vu clair. La province a appris ce que, cinq mois durant, Paris a déployé d'héroïsme inutile; et moi, Parisien du siège, j'ai reconnu pour mon humble part combien furent admirables l'action de Gambetta dans les départements, et ce grand mouvement de la Défense où nous n'avions tous vu d'abord qu'une série de fanfaronnes tarasconnades.

Nous nous sommes rencontré de nouveau avec Gambetta, il y a deux ans. Aucune explication, il est venu à moi, les mains tendues ; c'était à Ville-d'Avray, chez l'éditeur Alphonse Lemerre, dans la maison de campagne qu'a si longtemps habitée Corot. Une maison charmante, faite pour un peintre ou un poète, tout dix-huitième siècle avec ses boiseries conservées, des trumeaux sur les portes, et un petit portique pour descendre au jardin. C'est dans le jardin que nous déjeunâmes, en plein air, parmi les fleurs et les oiseaux, sous les grands arbres virgiliens que le vieux maître aimait à peindre, d'un vert si doux au frais voisinage des étangs. On resta l'après-midi à se rappeler le passé et comme quoi nous sommes à Paris, Gambetta, le docteur et moi, les derniers survivants de notre table d'hôte. Puis vint le tour de l'art, de la littérature. Gambetta, je le constatai avec joie, lisait tout, voyait tout, demeurait expert connaisseur et fin lettré. Ce furent cinq heures

délicieuses, ces cinq heures passées ainsi, dans cet abri fleuri et vert, placé entre Paris et Versailles, et si loin pourtant de tout bruit politique. Gambetta, paraît-il, en comprit le charme : huit jours après ce déjeuner sous les arbres, il s'achetait, lui aussi, une maison de campagne à Ville-d'Avray.

UNE LECTURE CHEZ EDMOND DE GONCOURT (i)

Edmond de Goncourt réunit ce matin, à Auteuil, quelques intimes pour leur lire, avant déjeuner, son roman nouveau. Dans le cabinet de travail sentant bon le vieux livre et comme éclàiré de haut en bas par l'or bruni des reliures, j'aperçois en ouvrant la porte la robuste encolure d'Emile Zola, Ivan Tourguéneff, colossal comme un dieu du Nord, et la fine moustache noire sous des cheveux en coup de vent du bon éditeur Charpentier. Flaubert manque, il s'est cassé la jambe l'autre jour; et à ce moment, cloué sur une chaise longue, il fait retentir la Normandie de formidables jurons carthaginois.

Edmond de Goncourt, le maître de maison, paraît cinquante ans. Il est Parisien, mais d'origine lorraine; Lorrain par la prestance, finesse bien parisienne. Des cheveux gris, d'un gris d'ancien blond, l'air aristo et bon garçon, la haute taille droite avec le nez en chien de chasse du gentilhomme coureur de halliers; et dans la figure énergique et pâle, un sourire perpétuellement attristé, un regard qui parfois s'éclaire, aigu comme une pointe de graveur... Que de volonté dans ce regard, que de douleur dans ce sourire ! Et tandis qu'on rit et qu'on cause,

(i) Écrit en 1877 pour le Nouveau Temps de Saint-Pétersbourg.

tandis que Goncourt ouvre ses tiroirs, range ses papiers, s'interrompant pour montrer une brochure curieuse, un bibelot venu de loin, tandis que chacun s'assied et s'installe, une émotion me prend à regarder la table de travail, large et longue, la table fraternelle, faite pour deux, et où la mort un jour est venue s'asseoir, en troisième, enlevant le plus jeune des frères et coupant court, brutalement, à cette unique collaboration.

Le survivant conserve pour son frère mort une extraordinaire tendresse. Malgré sa réserve native qu'augmente encore une discrétion fière et voulue, il trouve en parlant de lui des nuances exquises, presque féminines. On sent là-dessous une douleur sans bornes et quelque chose de plus que l'amitié. « Il était le préféré de notre mère!» dit-il quelquefois, et cela sans regret, sans amertume, comme trouvant juste et naturel qu'un tel frère fût toujours le préféré.

C'est qu'en effet jamais il ne s'est vu pareille communauté d'existence. Dans le tourbillon des mœurs modernes, le frère, dès avant vingt ans, quitte le frère. L'un voyage, l'autre se marie; l'un est artiste, l'autre est soldat; et quand de loin en loin, un hasard les réunit sous la lampe familiale, après des années, il leur faut comme un effort pour ne pas se retrouver étrangers. Même avec la vie côte à côte, quels abîmes ne mettra pas entre ces deux intelligences et ces deux cœurs la diversité des ambitions et des rêves ! Pierre Corneille a beau habiter dans la même maison que Thomas Corneille, le premier fait le Cid et Cinna, tandis que le second versifie péniblement le Comte d'Essex et Ariane, et leur fraternité littéraire ne va guère plus loin que se passer quelques maigres rimes, d'un étage à l'autre, par un petit judas percé dans le plafond.

Avec les deux Goncourt, il s'agit en vérité d'autre chose que de rimes ou de phrases prêtées. Avant que la mort ne les séparât, ils avaient toujours pensé ensemble et vous ne trouveriez pas un bout de prose de vingt lignes qui ne porte leur double marque et ne soit signé de leurs deux noms inséparablement unis. Une petite fortune — douze à quinze mille livres de rentes pour deux — leur assurait le loisir et l'indépendance. Avec cela, ils s'étaient fait une existence fermée, toute de joie littéraire et de labeur. De temps en temps, un grand voyage à la Gérard de Nerval, à travers Paris, à travers les livres, toujours par les petits sentiers, car ils avaient une sincère horreur, ces touristes raffinés, pour tout ce qui ressemble à la route battue de tous, avec son

monotone ruban, ses poteaux indiquant le but, ses fils télégraphiques' et sa double rangée de cailloux cassés en pyramide. On allait ainsi, bras dessus, bras dessous, fourrageant les livres et la vie, notant le détail de mœurs, le coin ignoré, la brochure rare, et cueillant toute fleur nouvelle avec la même joie curieuse, qu'elle poussât dans les ruines. de l'histoire ou entre les pavés gras du Paris des faubourgs. Puis une fois rentrés dans la petite maison d'Auteuil, comme des herborisateurs,. des naturalistes, tout ensemble fatigués et joyeux, on versait la double récolte sur la grande table, observations, images toutes neuves, sentant la nature et le vert, métaphores vives comme des fleurs, éclatantes comme des papillons exotiques, et il n'y avait repos ni cesse avant que tout ne fût rangé et classé.

Des deux tas on n'en faisait qu'un, chacun de son côté écrivait sa page ; puis on comparait les deux pages pour les compléter l'une par l'autre et les fondre. Et, par un phénomène unique d'assimilation dans le travail et le parallélisme de pensée, il arrivait parfois cette surprise attendrissante et charmante que, sauf quelque détail oublié par l'un, épinglé par l'autre, écrites à part mais vécues ensemble, les, deux pages se ressemblaient.

Pourquoi, à côté de trop faciles succès, un tel amour de l'art, un si assidu travail, avec tant de précieux dons d'observateurs et d'écrivains, n'ont-ils valu aux frères de Goncourt qu'une récompense tardive et comme marchandée? A ne considérer que l'apparence des choses, cela paraîtrait incompréhensible. Mais quoi! ces deux Lorrains si élégants, si épris d'aristocratie, ont été, en art, de parfaits révolutionnaires; et le public français, toujours prudhomme par quelque point, n'aime la Révolution qu'en politique. Par la recherche passionnée du document contemporain, par la curiosité de l'autographe et de l'estampe, les frères de Goncourt ont, dans l'histoire proprement dite, et dans l'histoire de l'Art, inauguré une méthode nouvelle. Si encore ils s'étaient spécialisés — en France on finit toujours par pardonner aux spécialités, — s'ils s'en étaient tenus à l'histoire, peut-être, en dépit de leur originalité, aurait-on fini par les admettre, peut-être les aurions-nous vus, ces enragés, s'asseoir sous la poudreuse coupole de l'Institut à côté des Champagny et des Noailles. Mais, non! appliquant au roman le même souci d'information exacte, le même scrupule de réalité, ne sont-ils pas, puisque la mode est aux chefs d'école, les chefs d'école de toute une jeune génération de romanciers ?

Des historiens qui font des romans! Passe encore si c'étaient des romans historiques ; mais des romans comme on n'en a jamais vu, des romans qui ne sont ni du Balzac surmoulé ni du George Sand affadi, du roman tout en tableaux, — voilà bien de nos amateurs d'estampes ! — avec une intrigue à peine indiquée et de grands blancs entre les chapitres, vrais fossés à se casser le cou pour l'imagination du bourgeois lecteur. Ajoutez à cela un style tout neuf roulant l'imprévu, un style d'où tout cliché est banni, et qui, par l'originalité voulue de la phrase et de l'image, interdit toute banalité à la pensée; et puis, des hardiesses déconcertantes, le perpétuel désaccouplement des mots accoutumés à marcher ensemble comme des bœufs au labour, le besoin de choisir, l'horreur de tout dire, et étonnez-vous, ensuite, que les Goncourt ne se soient pas immédiatement imposés à l'admiration de la foule!

L'estime des lettrés, des admirations qui consacrent, de glorieuses amitiés, voilà ce que MM. de Goncourt avaient rencontré tout de suite. Le grand Michelet voulait connaître ces jeunes gens; et l'hommage dont il les honorait comme historiens, Sainte-Beuve, à son tour, le leur rendait comme romanciers. Les sympathies se groupaient peu à peu. Un an durant, le monde des peintres ne jura que par Manette Salomon, cette admirable collection de tableaux à la plume. Germinie Lacerteux fit plus de bruit, presque scandale. Et le Paris raffiné s'étonna de cette effrayante ouverture sur les abîmes des quartiers populaires. On admira ce bal de la « Boule-Noire» avec son irritant orchestre et ses odeurs mêlées de pommade, de gaz, de pipe et de vin au saladier.

On fut ravi de ces paysages parisiens, tant imités depuis, et alors dans leur fleur de nouveauté, les boulevards extérieurs, les buttes Montmartre, la promenade aux fortifications, et ces crayeux terrains de la banlieue, pétris de tessons et d'écaillés d'huîtres. Le tableau de ces mœurs spéciales, si près de nous et si lointaines, hardiment vues, crânement peintes, donna à quiconque sait lire une vive impression d'originalité.

Tout cela n'était pas encore le gros public.

Les gens de théâtre pillaient bien un peu les livres des Goncourt, ce qui pour un romancier est bon signe. Mais, ces adaptations ingénieuses ne rendaient profit et gloire qu'à l'adaptateur. En dehors d'un cercle restreint en somme, après tant de beaux et bons livres, le non1 des Goncourt restait presque inconnu.

Il manquait une occasion, elle se présenta. La chance semblait vouloir sourire. Un directeur lettré, M. Edouard Thierry, reçoit leur Henriette Maréchal. Trois grands actes à la Comédie-Française! La partie était sérieuse. On allait donc enfin le tenir, ce public distrait et indifférent, plus insaisissable que Galathée; et quand on l'aurait là, sous la main, il faudrait bien, bon gré mal gré, qu'il écoutât et qu'il jugeât. On peut ne pas lire un livre, fût-il un chef-d'œuvre, une pièce s'entend toujours.

Eh bien non, le public n'entendit pas, cette fois encore. C'était une fatalité; il suffit d'un hasard, d'un hasard bête. Le bruit courut que la pièce avait été imposée par une princesse de la famille impériale ; la jeunesse du quartier Latin prit feu, une cabale fut montée, et la politique comprimée de partout, et qui éclatait comme elle pouvait, éclata cette fois sur le dos de deux artistes inoffensifs. Henriette Maréchal fut jouée cinq fois sans que personne pût en saisir un traître mot.

Je me rappelle encore le vacarme de la salle, et surtout le foyer des artistes le premier soir. Pas un habitué, pas un acteur! Tout le monde avait fui au vent du désastre. Et dans ce désert luisant et ciré, sous le haut plafond solennel et le regard des grands portraits, deux jeunes gens tout seuls, debout près de la cheminée, se demandant : « pourquoi ces haines?... que nous veut-on?», dignes et fiers, mais le cœur serré malgré tout par la brutalité de l'injure. L'aîné, tout pâle, réconfortant le plus jeune, un blondin à figure étincelante et nerveuse que j'ai vu cette seule fois.

Leur drame était pourtant une œuvre hardie, belle et nouvelle. A quelque temps de là, les mêmes gens qui l'avaient sifflée applaudissaient frénétiquement les Héloïse Paranquet et le Supplice d'une femme, pièces d'action rapide, allant droit au dénouement comme un train lancé, et dont Henriette Maréchal pourrait bien avoir préparé la formule. Et ce premier acte au bal de l'Opéra, cette foule, ces masques blaguant et hurlant, ces poursuites, ces engueulades, ce parti pris de réalité et de vie, ironique et réel comme un Gavarni, n'était-ce pas, quinze ans avant que le mot «naturalisme» fût inventé, le naturalisme au théâtre ?

Henriette Maréchal a sombré, c'est bien, on va se remettre à l'œuvre. Et voilà de nouveau les deux frères installés devant la grande table en leur ermitage d'Auteuil. C'est d'abord une étude d'art, la monogra-

phie sur l'œuvre et la vie de Gavarni qu'ils avaient connu et aimé, vivante comme un roman, précise et pleine de faits comme un catalogue de Musée. Puis le plus complet, le plus beau incontestablement, mais aussi le plus dédaigneux et le plus hautainement personnel de leurs livres : Madame Gervaisais.

Aucune intrigue, la simple histoire d'une âme de femme, l'odyssée à travers une série de descriptions admirables d'une intelligence vaincue par les nerfs et partie de la libre possession de soi pour aller succomber à Rome, sous l'énervement du climat, à l'ombre des ruines, dans ce je ne sais quoi de mystique et d'endormant qui tombe des murs des églises, parmi l'odeur d'encens des pompes catholiques. C'était superbe, l'insuccès fut complet. Pas un article autour, à peine si trois cents exemplaires se vendirent.

Ce fut le dernier coup. Nature vibrante, presque féminine, depuis quelque temps déjà d'ailleurs atteint d'un commencement de maladie nerveuse et ne se soutenant que dans la fièvre du travail et de l'espérance, le plus jeune des frères ne put supporter la commotion. Comme un verre de fin cristal posé sur la tablette sonore d'un piano, pour une dissonance trop brutale, frémit et se casse, quelque chose se brisa en lui. Il languit quelque temps et mourut. L'artiste n'est pas un solitaire. On a beau se mettre en dehors et au-dessus de la foule, c'est toujours, en fin de compte, pour la foule qu'on écrit.

Et puis on les aime, ces livres, ces romans, fruits douloureux de vos entrailles, faits de votre sang et de votre chair; comment se désintéresser d'eux ? Ce qui les frappe vous frappe, et l'auteur le plus cuirassé saigne à distance — comme par un envoûtement mystérieux — des blessures faites à ses œuvres. Nous jouons aux raffinés, mais le nombre nous tient; nous dédaignons le succès, et l'insuccès nous tue.

Vous figurez-vous le désespoir du survivant, de ce frère laissé seul, mort pour ainsi dire, lui aussi, et frappé dans la moitié de son âme ? A tout autre moment, il n'eût sans doute pas résisté. Mais on était alors au moment de la guerre. Le siège vint, puis la Commune.

Le bruit du canon dans cette banlieue de partout mitraillée, le sifflement des obus, l'effondrement de toutes choses, la guerre étrangère, la guerre civile, le massacre dans l'incendie, ce vacarme de Niagara qui, six mois durant, roula par-dessus Paris, empêchant d'entendre, étourdissant jusqu'à la pensée, lui rendit moins sensible sa douleur.

Et quand ce fut fini, quand le brouillard noir fut dissipé et qu'on recommença à penser, il se retrouva triste, dépareillé, un grand vide au cœur, étonné d'être encore vivant, mais habitué à vivre.

Edmond de Goncourt n'eut pas le courage de quitter la petite maison fraternelle, si pleine du souvenir de celui qu'il pleurait. Il restait là, solitaire et triste, et ne se rattachant à la vie que par un travail quasi instinctif trouvé dans le soin de ses collections, du jardin; il s'était juré de ne jamais plus écrire; les livres, la table, lui faisaient horreur.

Un beau jour, sans pouvoir dire comment cela s'était fait, il se retrouva assis, une plume aux doigts, à sa place accoutumée. D'abord ce fut dur, et plus d'une fois se retournant comme jadis pour demander au frère une note, un mot, il se leva et partit tout pâle d'avoir trouvé la place vide. Mais quelque chose de nouveau, d'imprévu pour lui, le succès, le ramenait au travail, le rasseyait sur cette place. Depuis Madame Gervaisais le temps avait marché et le public aussi.

Un mouvement s'était fait en littérature dans le sens de l'observation exacte, exprimée en une langue curieuse et nette. Les lecteurs peu à peu s'apprivoisaient à ces nouveautés qui, d'abord, les avaient tant effarouchés, et les vrais initiateurs de ce mouvement de renaissance, les Goncourt, devenaient à la mode. Tous leurs livres se réimprimaient. « Si mon frère était là ! » disait Edmond avec un sentiment de douloureuse joie. C'est alors qu'il se hasarda à écrire ce roman de la Fille Êlisa dont il avait eu l'idée avec son frère.

Ce n'était pas précisément encore écrire seul, c'était comme un prolongement du travail à deux, une collaboration posthume. Le livre eut du succès, se vendit beaucoup. Triomphe plein de douceur triste dans un renouvellement de douleur, et plus que jamais l'éternel : « Ah! s'il était là.»

Mais désormais le charme était rompu, le frère inconsolé se réveillait homme de lettres; et comme l'Art tient toujours à la vie par un invisible fil, le premier livre qu'il écrivait seul allait être l'histoire de cette existence à deux, de cette collaboration tragiquement brisée, de son désespoir de mort-vivant et de sa résurrection douloureuse. Le livre s'appelle les Frères Zemganno.

Nous écoutions émus, ravis, le cœur serré, regardant au dehors par les vitres claires les lianes, les arbustes rares aux feuilles luisantes et

laquées du petit jardin demeuré vert malgré la saison. Le dégel commençait, étoilant le bassin, mouillant les rocailles, tandis qu'un soleil de fin d'hiver mettait un sourire sur la neige. Ce sourire, ce soleil montaient, envahissaient la maison. «Vrai?... ça vous va?... vous êtes contents ?... disait Edmond de Goncourt tout ragaillardi de notre enthousiasme, et devant la glace, dans son petit ovale doré, la miniature du ftère mort semblait s'éclairer, elle aussi, d'un rayon de gloire -tardive.

GENS DE THÉATRE

DÊJAZET

Quand j'ai vu Déjazet à la scène, il y a déjà longtemps, elle était plus près de soixante-dix ans que de soixante; et, malgré tout son art, tout son charme, les satins étroits plissaient sur sa silhouette frêle, la poudre sur sa tête semblait la vraie glace de l'âge, et les rubans de son costume flottaient tristement à tous ses gestes qui, pour paraître fringants et légers, n'accusaient que mieux l'ankylose des années et du sang refroidi. Un soir, pourtant, la comédienne m'est apparue tout à fait charmante. Ce n'était pas au théâtre, mais chez Villemessant, à Seine-Port. On prenait le café au salon, les fenêtres ouvertes sur un parc magnifique et une claire nuit d'été. Tout à coup, dans un reflet de lune, une petite forme blanche se dressa sur le seuil, et une voix grêle demanda «Est-ce qu'on veut de moi?» C'était Mlle Déjazet. Elle venait en voisine, sa campagne étant tout à côté, passer la soirée parmi nous. Accueillie avec empressement, elle s'assit d'un air réservé, presque timide. On lui demanda de dire quelque chose. Le chanteur Faure se mit au piano pour l'accompagner; mais l'instrument la gênait. Les notes les plus douces, mêlées à sa voix, nous auraient empêchés.

de l'entendre. Elle chanta donc sans accompagnement; et, debout au milieu du salon, dont le vent d'été agitait les rares lumières, enveloppée dans une petite robe en mousseline blanche qui semblait la rendre à l'âge vague des très jeunes filles ou des aïeules, elle commença sur un petit timbre chevrotant et menu, mais très distinct, sonnant comme -&in violon mystérieux dans le silence du parc et de la nuit :

Enfants, c'est moi qui suis Lisette...

C'est toujours ainsi que je la vois, quand je pense à elle.

LESUEUR

HI Bien des choses avaient manqué à Lesueur pour acquérir d'emblée l'autorité d'un grand comédien. Sa voix était sourde, voilée, d'un mauvais métal qui s'éraillait aux efforts de sonorité. Un défaut de mémoire le tourmentait aussi, l'amenait à tout moment devant la boîte du souffleur. Enfin, grêle, fluet, presque petit, il manquait de cette prestance qui, aux instants pathétiques, domine et tient toute la scène. Non seulement Lesueur triomphait de tant de défauts, mais il donnait raison à la théorie de Régnier, qui veut que l'acteur soit obligé de lutter contre certains obstacles physiques. Les finesses où sa voix échouait se retrouvaient dans ses yeux jaseurs, dans les détails de sa mimique ; et si des parties du rôle lui échappaient, il n'avait jamais de loups dans son jeu, parce qu'il était toujours à la situation, et qu'il savait ce que tant.de comédiens ignorent : l'art d'écouter. Quant à la taille, comment arriva-t-il à y suppléer ? Ce qui est sûr, c'est que dans certaines pièces, Don Quichotte, par exemple, il paraissait très grand et remplissait le théâtre de l'ampleur de son geste. Toute proportion gardée, on retrouvait en lui du Fréd'érick : cette même souplesse à endosser tous les costumes de la comédie humaine, à porter la vareuse d'un rapin, la pourpre burlesque d'un roi de féerie, l'habit noir mondain, avec une aisance parfaite et une égale distinction. Tous deux avaient de commun aussi une fantaisie qui donnait à leurs créations quelque chose d'excessif, marquait leurs rôles d'une empreinte ineffaçable et en rendait la

reprise très difficile après eux. Demandez à Got, qui est lui-même un parfait artiste, le mal qu'il a eu à faire sien le personnage du père Poirier, créé, il y a quarante ans, par le comédien du Gymnase. Quand Lesueur jouait dans une pièce, l'auteur pouvait se dire que, même en cas de désastre, tout son effort ne serait pas perdu et qu'un rôle survivrait toujours du naufrage, le rôle de Lesueur. Qui se souviendrait aujourd'hui des Fous d'Edouard Plouvier, s'il n'y avait joué son magnifique buveur d'absinthe? Qu'il était beau devant son verre, la lèvre humide et grelottante, tenant haut la carafe qui tremblait dans sa main et distillant goutte à goutte le poison vert dont on suivait les effets sur son masque hébété et blafard. C'était d'abord une bouffée de chaleur, une convulsion de la vie dans ce squelette gelé, desséché par l'alcool, un peu de sang arrivait aux joues, un éclair allumait les yeux; mais bientôt le regard redevenait vitreux, s'embuait, la bouche détendue laissait retomber ses coins. Mime merveilleux, il savait à fbnd l'outillage, les fils cachés de la pauvre marionnette humaine, et il les maniait avec une dextérité, une précision! Lorsqu'il pleurait, tout sanglotait en lui, ses mains, ses épaules. Rappelez-vous la façon dont il détalait, dans le Chapeau d'un Horloger, ses jambes qui se précipitaient, se multipliaient, comme s'il avait eu dix, vingt, trente paires de jambes : une vision de gyroscope. Et quel poème que son regard quand il se réveillait, dans la Partie de piquet!... Ah! Lesueur! Lesueur!...

FELIX

Étrange figure que celle de ce Félix! En écrivant son nom, il vient de m'apparaître, fat et balourd, l'œil arrondi, le front bas, carré, têtu, toujours plissé d'un effort de comprendre, le meilleur des hommes, mais d'une sottise, d'une vanité de coq d'Inde ! Il faut avoir travaillé avec lui à l'avant-scène pour s'imaginer cela. D'abord, sitôt après la lecture au foyer, Félix montait chez le directeur pour rendre le rôle que vous veniez de lui distribuer et qui ne lui convenait pas. Tous les autres lui semblaient bons dans l'ouvrage, excepté celui-là! Il eût été bien empêché de dire pourquoi, par exemple. Non, c'était une manie, un besoin de se faire prier, d'amener les auteurs à son quatrième étage de la rue Geoffroy-Marie, dans ce petit intérieur de province, propret, douillet, minutieux, qu'on aurait pu prendre pour un appartement de chanoine ou d'archiprêtre, sans l'innombrable quantité de portraits, de médaillons, de photographies rappelant à l'artiste chacune de ses créations. Il fallait s'asseoir, accepter un petit verre de « quelque chose de doux» et tâcher de fléchir à force d'éloquence, de compliments, d'enguirlandements, cette exaspérante coquetterie. A cette première visite, Félix ne s'engageait pas, ne promettait rien. Il verrait, il réfléchirait. Quelquefois, quand le rôle lui faisait très envie, il vous disait d'un air détaché, indifférent : «Laissez-moi la pièce... Je vais lire encore.» Et Dieu sait ce qu'il y comprenait, le pauvre homme! Huit jours, quinze jours, il gardait le manuscrit, ne parlait plus de rien;

dans le théâtre on chuchotait : «... Jouera... jouera pas...». Puis, lorsque- las d'attendre, de voir tout entravé par le caprice d'un seul, vous vous disposiez à envoyer le grand comédien au diable, il arrivait à la répétition, dispos, souriant, sachant déjà son rôle par cœur et faisant flamber les planches rien que de poser le pied dessus. Mais vous n'en aviez pas. fini avec ses fantaisies, et jusqu'au jour de la représentation il fallait. s'attendre à de terribles secouées. Ce jour-là, il est vrai, la verve incomparable de ce singulier artiste qui se transfigurait dans la lumière de la rampe, ses effets inconscients, toujours sûrs, toujours compris, son. action irrésistible sur le public, vous payaient bien de toutes vos misères-

MADAME ARNOULD-PLESSY

L'avez-vous vue dans Henriette Maréchal? Vous la rappelez-vous devant son miroir, jetant un long regard désespéré à ce confident muet et implacable, et disant, avec une intonation déchirante: «Oh! j'ai bien mon âge, aujourd'hui.» Ceux qui ont entendu cela ne pourront jamais l'oublier. C'était si profond, si humain! Rien que dans ces quatre mots, accentués lentement, tombant l'un après l'autre comme les notes d'un glas, la comédienne faisait tenir tant de choses : le regret de la jeunesse disparue, l'angoisse navrée de la femme qui sent que son règne est fini et que, si elle n'abdique pas de bonne volonté, la vieillesse va venir tout à l'heure lui signer son renoncement d'un coup de griffe en pleine figure. Minute horrible pour la plus forte, pour la plus honnête! C'est comme un exil subit, un changement de climat et la surprise d'une atmosphère glacée succédant à cet air embaumé et tiède, plein de murmures flatteurs et d'adulations passionnées, qui entoure la beauté de la femme dans le midi de son âge. Pour la comédienne, l'arrachement est encore plus cruel. Chez elle, la coquetterie s'accroît et s'exaspère d'un désir de gloire. Aussi, la plupart des actrices ne veulent jamais finir, n'ont pas le courage de se mettre une bonne fois devant leur glace et de se dire : «J'ai bien mon âge, aujourd'hui.» Celles-là sont vraiment à plaindre. Elles ont beau lutter, s'accrocher désespérément aux lambeaux défleuris de la couronne tombée, elles voient le public s'éloigner d'elles, l'admiration remplacée par l'indulgence, puis par la pitié, et, ce qui est plus navrant que tout, par l'indifférence.

Grâce à son esprit, grâce à sa fierté, la grande et vaillante Arnould- Plessy n'a pas attendu cette heure désolante. Ayant encore quelques années devant elle, elle a préféré disparaître en pleine gloire, comme un de ces beaux soleils d'octobre qui plongent sous l'horizon brusquement plutôt que de traîner leur agonie lumineuse dans un vague et lent crépuscule. Sa réputation y aura gagné ; mais nous y aurons perdu les belles soirées qu'elle pouvait nous donner encore. Avec elle, Marivaux est parti, et le charme de son art merveilleux, de cette phrase chatoyante et papillonnante qui a l'ampleur capricieuse d'un éventail déployé aux lumières. Toutes ces belles héroïnes qui s'appellent comme des princesses de Shakespeare, et qui ont quelque chose de leur élégance éthérée, sont rentrées dans le livre; on les évoque, elles ne viennent plus. Finis aussi ces jolis jeux d'esprit et de langage, ces causeries un peu maniérées, un peu alambiquées, mais si françaises, comme Musset en a tant écrit, badinages charmants qui appuient sur le rebord d'une table à ouvrage leur coude chargé de dentelles traînantes et tous les caprices souriants de l'oisiveté amoureuse. Tout cela est mort maintenant; on ne sait plus causer, marivauder au théâtre. C'est une tradition perdue, depuis qu'Arnould-Plessy n'est plus là. Et puis, à côté de l'artiste d'étude et de méthode, de la fidèle interprète des traditions de l'art français, il y avait dans cette excellente comédienne un talent original et chercheur, soit qu'elle se prît aux grandes créations tragiques comme dans cette Agrippine qu'elle jouait d'une façon si accentuée, bien plus selon Suétone que selon Racine, soit qu'elle créât en pleine vie moderne, en plein art réaliste, la Nany du drame de Meilhac, paysanne ignorante et mère passionnée. Je me souviens surtout d'une scène où, pour exprimer les mille sentiments confus qui se heurtaient dans son âme ambitieuse et jalouse, Nany, inculte, bègue, cherchant ses mots, avait un élan de rage folle contre elle-même et râlait en meurtrissant de coups sa poitrine : « Ah ! paysanne... paysanne 1...» L'actrice disait cela à faire frissonner toute la salle. Notez que des cris pareils, des mouvements de cette vérité, ce n'est pas la tradition, ce n'est pas l'école qui les donne, mais la vie longtemps étudiée, regardée et sentie. Et n'est-ce pas un beau triomphe, la preuve d'un admirable pouvoir de création, qu'un drame sombré comme Nany, joué à peine une dizaine de fois, reste éternellement dans l'esprit et les yeux de ceux qui l'ont vu, parce que Mme Arnould- Plessy en a interprété le principal personnage.

ADOLPHE DUPUIS

Adolphe Dupuis est le fils de Rose Dupuis, sociétaire de la Comédie- Française, retirée du théâtre depuis 1835 et morte il y a seulement quelques années. Malgré un talent très réel et des succès chèrement conquis à côté de Mlle Mars, l'excellente femme gardait rigueur à son ancien métier; et, lorsqu'au sortir du collège Chaptal, où il avait fait d'assez médiocres études, sur le même banc qu'Alexandre Dumas fils, Dupuis parla d'être comédien, la mère s'y opposa de toutes les forces de sa tendresse. Mais on sait ce que vaut le «jamais » de la femme qui aime, et celle-là aimait passionnément son grand fils. Au Conservatoire, l'élève ne réussit guère mieux qu'à Chaptal; non certes que l'intelligence lui fît défaut, il en avait trop au contraire, mais de celle que l'école n'admet pas, cette intelligence aiguisée, personnelle, qui raisonne dans le rang et veut savoir pourquoi le commandement de «tête à droite» quand c'est à gauche qu'il faut aller. En pleine classe, l'écolier discutait les idées de son maître, Samson, s'insurgeait contre cette façon de préparer, de ressasser le concours avec le professeur, au lieu de laisser un peu d'initiative à l'élève ; il demandait pour l'examen un morceau déchiffré à livre ouvert, non pas appris, «seriné» dix mois d'avance, et réclamait enfin comme plan général d'étude une place plus large à la nature, au détriment de la tradition. Pensez si le vieux Samson devait bondir à ces théories subversives; malgré tout il se sentait de la sympathie pour le fils de son ancienne camarade, ce jeune

révolté au sang calme, au sourire bon enfant, et il le fit entrer à la Comédie-Française, comme cinquième ou sixième amoureux de répertoire. Dupuis n'y resta pas longtemps. Un jour Fechter, qui tenait dans la maison le même emploi que lui et qui ne jouait pas davantage, lui dit tout bas dans un coin du foyer : «Si nous filions?... On meurt ici... — Filons,» dit Dupuis, et voilà nos jeunes premiers partis pour Londres, pour Berlin, chantant «Je suis Lindor» aux quatre coins de l'Europe, mal payés, peu compris, applaudis de travers, mais jouant, ayant des rôles, ce que les débutants préfèrent à tout. Deux ans après, vers 1850, nous retrouvons notre comédien au Gymnase, entre les mains de Montigny, qui le premier comprit ce qu'il y avait à tirer de ce beau garçon un peu lent, un peu mou, l'assouplit par un travail acharné, des créations multiples et diverses, le grima en vieux, en ouvrier, en raisonneur, en père noble, mit en œuvre toutes ses facultés d'observation, de finesse, de sensibilité, de bonhomie, et cet admirable accent de nature que personne n'a comme lui. Après dix ans passés là, au lendemain du grand succès du Demi-Monde dont il avait eu sa belle part, Dupuis se laissa tenter par un engagement en Russie; il y resta longtemps, trop longtemps, et lorsqu'il nous revint, après dix-sept ans d'absence, eut quelque mal à reconquérir son public. C'est l'histoire de tous les revenants du théâtre Michel. Il faut croire que le diapason '"n'est pas le même à Saint-Pétersbourg que chez nous ; on doit parler plus bas, jouer plus discrètement, s'entendre à demi-mot et ne rien souligner, comme dans un salon, entre gens qui se connaissent et ne sont pas très difficiles. A ce jeu-là, qualités et défauts s'estompent, s'atténuent. Nous reconnaissons bien nos artistes, mais la rampe n'a pas l'air montée; on les voit confusément comme à travers une gaze. Le soir du Nabab, par exemple, les vieux Parisiens retrouvèrent leur Dupuis, avec tous ses dons d'autrefois, même quelque chose en plus, une largeur d'envergure, une fougue de sang marseillais dont ce père tranquille ne leur paraissait pas capable. Au lendemain de cette représentation, il n'a tenu qu'à Jansoulet d'entrer à la Comédie-Française par l'escalier d'honneur ouvert à deux battants et non plus par la porte dérobée de ses débuts; mais l'ancien élève de Samson a gardé ses goûts d'indépendance, sa libre humeur des premiers jours, et l'administration de la rue Richelieu n'ayant pas cru devoir se plier à ses exigences, le Vaudeville a eu la bonne fortune de conserver son acteur.

LAFONTAINE

Henri Thomas, dit Lafontaine, est né à Bordeaux aux premiers jours de l'hégire romantique. Dans le Midi français, Bordeaux tient une place à part. Ancré aux bords de l'Atlantique, son beaupré tourné vers les Indes, il est le Midi créole, le Midi des îles, exaspéré, qui, à la fougue imaginative, à la vivacité de parole et d'impression des peuples d'outre-Loire, joint un immodéré besoin d'aventures, de courses, d'escampette. Ce Bordeaux-là joue un grand rôle dans l'existence et le génie de notre comédien. « Nous en ferons un prêtre!» disait sa mère, une vraie maman de là-bas, catholique jusqu'au délire ; mais à peine au séminaire, le Bordelais saute par-dessus les murs, troque sa soutane contre une blouse et commence à travers champs le voyage du Petit Chaperon Rouge, tout en zigzags et en caprices, jusqu'à ce que le loup, un loup à baudrier jaune et chapeau de gendarme, l'arrête et lui demande ses papiers. Ramené chez lui de brigade en brigade, on veut qu'il rentre au séminaire. «Ça, jamais. — Alors, vaurien, embarque pour les îles ! » Et voilà bien une colère de parents du Midi : «Il ne veut pas être curé... zou! Nous allons en faire un mousse.» Trois mois de gourganes et de viandes salées, dans la mouillure et le vent de mer, guérirent le jeune échappé de ses velléités voyageuses, sans lui donner pourtant le goût de la tonsure. A son retour de l'île Bourbon, il essaya de vingt métiers, fut tour à tour menuisier, serrurier, revendeur d'une infinité de choses, coucha sur la dure, se nourrit de

vache enragée, allant devant lui au gré de sa jeunesse et du fol instinct bordelais, sans but, mais les yeux ouverts et déjà une mémoire d'artiste. Le voici à Paris, placier chez un libraire, arpentant les rues, grimpant les étages, marchand de littérature et de science, l'esprit meublé de titres et de prospectus, faisant l'article pour des livres qu'il n'a pas le temps de lire, mais qui lui laissent tout de même un peu de phosphore aux doigts; tenace, insinuant, éloquent, irrésistible, un placier comme la maison Lachâtre n'en avait jamais vu. Puis, un soir il entre à la Porte- Saint-Martin, voit Frédérick et sent ce coup au cœur que connaissent seuls les amoureux et les artistes. Il plante là bouquins et revues, et s'en va frapper chez Sevestre, le gros père Sevestre, gouverneur général des théâtres de la banlieue. «Que sais-tu faire?... As-tu déjà joué? — Jamais, patron... mais donnez-moi des rôles, et vous allez voir.» Dans cette belle présomption bordelaise, aux yeux vifs, au geste large, à la voix forte et métallique, Sevestre devina tout de suite un tempérament de théâtre. Ce tempérament est commun au Midi, à sa nature verbeuse, gesticulante, qui met tout dehors, exprime tout, pense à voix haute, la parole toujours au delà de la pensée. L'homme de Tarascon et l'homme de la Porte Saint-Martin se ressemblent.

Sur ce petit théâtre de la rue de la Gaîté, où plus tard débutait Mounet-Sully, Lafontaine fit son apprentissage; il joua à Sceaux, à Grenelle, roula dans l'omnibus des scènes de banlieue, une brochure à la main, déclamant Bouchardy sur les routes. Il réussit. Le bruit de son succès passa les ponts, vint jusqu'au boulevard et, quelque temps après, Henry Lafontaine entrait à la Porte-Saint-Martin pour jouer dans Kean à côté de Frédérick qui, tout de suite, l'aima et le fit travailler. «Viens, petit »), disait le maître en sortant du théâtre. Et il emmenait chez lui, au boulevard du Temple, l'élève exténué par cinq heures de planches, les yeux pleins de sommeil, la joue brûlée de gaz et de maquillage; mais il s'agissait bien de dormir! Le souper était servi, tous les flambeaux du salon allumés. On buvait, on mangeait en hâte, puis le maître donnait un sujet de scène, une situation dramatique à rendre, et, s'allongeant sur son fauteuil, un flacon de vin près de lui : « Maintenant, vas-y ! »

Le bon comédien Lafontaine m'a souvent raconté l'histoire d'un de ces scénarios improvisés. «Voilà, dit Frédérick, vautré surson divan, tu es un petit employé, marié depuis trois ans... C'est ce soir la fête de ta femme, que tu adores...En son absence, tu lui as préparé un bouquet,

une surprise, un bon petit souper comme celui-ci... et tout à coup, en mettant le couvert, tu découvres une lettre qui t'apprend que tu es indignement trompé... Tâche de me faire pleurer avec ça... Marche.)) Vivement Lafontaine se met à l'œuvre, dresse son couvert en conscience, sans tricherie, — car Frédérick ne plaisantait pas sur la question des accessoires, — pose son bouquet au milieu de la table avec des petits rires, des regards mouillés, puis, frémissant d'impatience et de joie, ouvre le tiroir où la surprise est serrée, trouve une lettre, la lit machinalement et pousse un cri terrible dans lequel il essaye de mettre tout le désespoir de son bonheur foudroyé !... «Entre nous, j'en étais assez content de mon cri, me disait le brave Lafontaine s'égayant au souvenir de sa mésaventure, je le trouvais juste, ému, sincère, je m'étais presque fait pleurer en le poussant... Ah! bien, oui!... Au lieu des compliments que j'attendais, un formidable coup de pied m'arrive au bas de l'échiné... Je ne m'en émus pas trop, car j'étais fait aux manières de mon maître ; mais ce fut sa critique qui me frappa surtout... — Comment! animal, tu aimes ta femme par-dessus tout au monde, tu crois en elle aveuglément, a-veu-glé-ment, et voilà qu'à la première lecture, tu vois, tu comprends, tu crois tout ce que ce papier te raconte... Est-ce que c'est possible ?...

Tiens! va t'asseoir là-bas, et regarde-moi distiller mon poison.» Là-dessus lui-même recommence la scène, ouvre le tiroir... «Tiens! une lettre... » Il la tourne, la retourne, la parcourt du bout des yeux sans comprendre, la repousse dans le tiroir et continue à ranger son couvert....«Tout de même, c'est drôle, cette lettre ! Il y revient encore, la lit plus longuement, puis haussant les épaules, la jette sur la table... «Allons donc, ce n'est pas vrai, c'est impossible... Elle va tout m'expliquer en rentrant...» Mais comme ses mains lui tremblent en achevant de mettre son couvert! Et toujours les yeux sur la lettre... A la fin il n'y tient plus, il faut qu'il la lise encore... Cette fois il a compris, un sanglot lui monte à la gorge, l'étouffe; il tombe sur une chaise en râlant... C'était, paraît-il, un spectacle admirable de voir les traits du grand comédien se décomposer un peu plus à chaque nouvelle lecture. On suivait les effets du poison, à mesure que ses yeux l'absorbaient... Puis, une fois saisi par sa propre émotion, Frédérick ne s'arrêtait plus, continuait la pièce. Un tressaut de tout son corps, un regard sanglant vers la porte. Sa femme venait d'entrer. Il la laissait venir jusqu'à lui sans bouger, et soudain se dressait, terrifiant, sa lettre à

la main : « Lis ! » Puis, avant qu'elle eût répondu, devinant à l'épouvante de ce visage de femme que c'était vrai, que la lettre n'avait pas menti,, il tournait deux ou trois fois sur lui-même comme une bête ivre, cherchait un cri, n'en trouvait pas, et toujours amoureux, même dans sa rage, pour passer sur quelque chose qui ne fût pas sa femme le besoin furieux de massacrer dont ses mains étaient pleines, il prenait la table à poignée et l'envoyait rouler à l'autre bout du salon avec la lampe, la vaisselle, tout ce qu'elle portait...

Ce coup de pied sacra Lafontaine grand acteur, fut pour sa foi de comédien comme une confirmation par en bas. Pourtant, s'il n'avait eu que les leçons de Frédérick, l'artiste bordelais n'aurait jamais pu régler, endiguer son fougueux vagabondage. Son Midi le portait, mais- le gênait aussi. Il en avait l'improvisation brillante, mais aussi les emportements, le manque de mesure, tous les heurts de soleil et d'ombre. Si bien doué, il pouvait manquer sa vie, n'être qu'un détraqué sublime comme ce pauvre Rouvière qu'affolait son double tempérament d'acteur et de méridional. Par bonheur Lafontaine entra au Gymnase et eut là, pendant dix ans, un professeur incomparable. Ceux qui ont vu le vieux Montigny dans son fauteuil, à l'avant-scène, bourru, le sourcil froncé, faisant recommencer dix fois, vingt fois le même passage, rompant les plus durs, les plus rebelles, toujours insatisfait, s'acharnant au mieux, ceux-là peuvent se vanter d'avoir connu un vrai directeur de théâtre. Avec lui, le talent de l'artiste se disciplina. A sa verve exubérante, Montigny mit comme une cangue le hausse-col militaire du Fils de Famille, ce même Fils de Famille que Lafontaine- a repris il y a quelque temps à l'Odéon, il lui boutonna son geste du Midi dans la redingote en drap fin du mari de Diane de Lys. Le Bordelais se cabrait, avalait son mors; mais il sortit de là dompté, assoupli, accompli, et aujourd'hui, quand il parle de son vieux maître, il a toujours. les yeux mouillés.

NOTES SUR PARIS

LES NOUNOUS

Rien de joli, au Luxembourg, aux Tuileries, par ces premiers joyeux soleils, par ces premiers frissons de verdure, comme la sortie des bébés et des nounous de une à deux heures de l'après-midi.

En ces coins abrités où elles se donnent toutes rendez-vous, les nourrices se promènent par groupes aux rubans flottants ou s'alignent sur des chaises, protégeant le bébé sous le large parasol de doublure rose ou bleue au reflet favorable; et tandis que le poupon, endormi dans son voile transparent et la dentelle mousseuse de ses petits bonnets, aspire de tout son être mignon la sève du printemps, Nounou radieuse, reposée, ayant aux lèvres un sourire de perpétuelles rele- vailles, promène tout autour un regard vainqueur, dresse la tête, rit et jase avec les camarades.

Elles sont là cinquante, ces nourrices, toutes en costumes de pays, mais le costume affiné, transformé, et donnant à la solennité du jardin royal une vieillotte poésie d'opéra-comique. Des coiffures variées et superbes : madras éclatant des Gasconnes et des mulâtresses, coiffes conventuelles des Bretonnes, énorme et léger papillon noir des Alsa-

ciennes, aristocratique hennin des filles d'Arles, et les hauts bonnets du pays de Caux, ajourés comme des flèches de cathédrales, et, fichées dans des chignons sauvages, les grandes épingles à boules d'or des Béarnaises.

L'air est doux, les parterres embaument, une odeur de résine et de miel tombe des bourgeons de marronniers. Là-bas, près du bassin, la musique militaire attaque une valse. Nounou s'agite, Bébé piaille, tandis que le petit soldat en promenade devient rouge comme son pompon devant cette haie de payses qu'il trouve considérablement embellies.

Cela, c'est la nourrice de promenade et de parade, costumée et métamorphosée par l'orgueil des parents et six mois de séjour à Paris. Mais pour voir la vraie nounou, pour bien la connaître, il faut la surprendre à l'arrivée, dans un de ces établissements étranges qu'on nomme bureaux de placement et où se fait, à l'usage des bébés parisiens affamés d'un lait quelconque, le commerce des femmes-mères. C'est du côté du Jardin des Plantes, au bout d'une de ces rues paisibles, demeurées provinciales en plein Paris, avec des pensions, des tables d'hôte, des maisonnettes à jardinet, peuplées de vieux savants, de petits rentiers et de poules; sur la façade d'un antique logis à grand porche, une enseigne à lettres roses étale ce simple mot : Nourrices.

Devant la porte, par groupes ennuyés, flânent des femmes en guenilles, avec des enfants sur les bras. On entre : un pupitre, un guichet grillé, le dos de cuivre d'un grand-livre, du monde qui attend sur des banquettes, l'éternel bureau, le même toujours, également correct et froid, aux halles comme à la Morgue, qu'il s'agisse d'expédier des pruneaux ou d'enregistrer des cadavres. Ici c'est de la chair vivante qu'on trafique.

Comme on reconnaît en vous des personnes « bien », on vous épargne la banquette d'attente, et vous voici dans le salon.

Du papier à fleurs sur les murs, le carreau rouge et ciré comme dans un parloir de couvent, et, de chaque côté de la cheminée, au-dessus de deux cylindres de verre recouvrant des roses en papier, les portraits à l'huile et cerclés d'or de Monsieur le Directeur et de Madame la Directrice.

Monsieur est quelconque : tête d'ancien agent d'affaires ou de pédicure qui a réussi; Madame, bien en chair, sourit de ses trois mentons dans l'engraissement d'un métier facile, avec ce je ne sais

quoi de dur que donne au visage et au regard le maniement d'un troupeau humain. Quelquefois, c'est une sage-femme ambitieuse ; le plus souvent une ancienne nourrice douée du génie des affaires.

Un jour, il y a longtemps, elle est venue dans une maison pareille à celle-ci, peut-être dans la même, vendre, pauvre fille de campagne, un an de sa jeunesse avec son lait. Elle a rôdé devant la porte comme les autres, affamée, son enfant au bras ; comme les autres elle a usé la bure de ses jupes sur le banc de pierre.

Aujourd'hui les temps ont changé; elle est riche, célèbre. Son village, qui la vit partir en loques, ne parle d'elle qu'avec respect. Elle est une autorité là-bas, presque une providence.

La récolte a manqué, le propriétaire presse. Le soir, sous la cheminée, l'homme dit en présentant la large paume de sa main à la flamme : «Phrasie, écoute voir... ton lait est bon, l'argent se fait cher : si t'allait à Paris faire une nourriture ? On n'en meurt pas ; et la patronne du bureau, qu'est d'ici et qui nous connaît ben, t'aurait une bonne place tout de suite.»

Elle s'en va, puis une autre. Peu à peu l'habitude se prend, l'amour du lucre continuant ce qu'avait commencé la misère. Maintenant, chaque fois qu'un enfant naît, son affaire est claire, et son destin réglé d'avance. Il restera au pays à téter la chèvre; et le lait de la mère, bien vendu, servira à acquérir un champ, à arrondir un bout de pré.

Toute célébrité nourrisseuse, toute directrice de bureau de placement exploite ainsi spécialement sa province d'origine. L'une a l'Auvergne, l'autre la Savoie, celle-ci les landes bretonnes ou les côtes boisées du Morvan. Chose à remarquer, le marché aux nounous, à Paris, suit les fluctuations de la vie rustique. Rare les années de récolte, la nourrice afflue en temps de disette; mais que l'année soit mauvaise ou bonne, elle devient presque introuvable pendant la moisson et la vendange, au moment des grands travaux des champs.

Aujourd'hui le bureau de placement semble bien fourni. Sans compter les nourrices que nous avons vues à l'entrée traînant leur sabots devant la porte, en voici vingt, trente, sous la fenêtre, dans un petit jardin transformé en cour, lugubre à voir avec ses bordures de buis piétinées, ses plates-bandes effacées, et les couches d'enfant qui sèchent sur une ficelle tendue au travers entre un figuier malade et un lilas mort. Tout autour un alignement de logettes sans étage, dont la nudité sordide fait songer à la fois aux payotes des nègres esclaves et

aux cabanons des forçats. C'est là que logent les nourrices avec leurs enfants, en attendant d'être placées.

Elles campent sur des lits de sangle, dans un aigre relent de malpropreté rustique, au milieu du perpétuel tintamarre des marmots en tas qui s'éveillent tous dès que l'un crie,et se mettent à brailler ensemble, bouche tendue, vers le sein défait. Aussi aiment-elles mieux l'air libre du jardinet, où elles traînent d'un coin à l'autre, toute la journée, avec des allures ennuyées de démentes, ne s'asseyant que pour coudre un peu, mettre une pièce de plus à quelque jupe déjà cent fois rapiécée, loque de couleur spéciale, terreuse et grise, ou bien affectant ces tons jaunes et éteints, bleus expirants, que la mode parisienne emprunte, par raffinement, à la misère campagnarde.

Mais voici Madame qui entre, avec la tenue de l'emploi, à la fois coquette et sérieuse, une avalanche de nœuds flamme de punch sur un corsage d'un noir janséniste, regard sévère et parler doux.

«Vous désirez une nourrice?... Soixante-dix francs par mois?...

Bien... Nous avons un assortiment dans ces prix-là...»

Elle donne un ordre : la porte s'ouvre, les nourrices arrivent par fournée de huit ou dix, piétinent et s'alignent, soumises, leur enfant au bras, avec un bruit d'esclots, de souliers à clous, des poussées gauches de bétail... Celles-ci ne conviennent pas ? Vite, dix autres... Et ce sont toujours les mêmes yeux baissés, les mêmes timidités misérables, les mêmes joues séchées et tannées, couleur d'écorce et couleur de terre. Madame présente et fait l'article.

«... Saine comme l'œil... une vraie laitière... regardez le poupon!» Le poupon est beau en effet, toujours beau. On en garde deux ou trois dans l'établissement pour figurer à la place de ceux qui seraient trop malingres.

«De combien votre lait, nourrice?

— De trois mois, M'sieu.»

Leur lait est toujours de trois mois. Voyez plutôt : du corsage entr'ouvert un long filet blanc a jailli, riche de sève campagnarde. Mais ne vous y fiez pas ; ceci est le sein de réserve que jamais l'enfant ne tette. C'est l'autre côté qu'il faudrait voir, celui qui se cache honteux et flasque. Sans compter qu'avec quelques jours d'absolu repos, toujours un peu de lait s'emmagasine.

Et Madame étale, Madame déballe avec l'autorité de la possession et l'impudence de l'habitude ces pauvres créatures effarouchées.

Enfin le choix est fait, la nourrice est retenue; il faut régler. La directrice passe derrière son grillage et fait le compte. Effrayant, ce .compte. D'abord le tant pour cent de la maison, puis l'arriéré de la nourrice en logement et en nourriture, quoi encore ? Les frais de route. Est-ce fini ? Non, il y a la «meneuse» qui va prendre l'enfant à la mère pour le reconduire au pays.

Triste voyage, celui-là! On attend qu'il y ait cinq ou six poupons ; et la « meneuse» les emporte ficelés dans de grands paniers, la tête en dehors comme des poules. Plus d'un meurt dans ce trimbalement à travers des salles d'attente glaciales, sur les dures banquettes des wagons de troisième classe, avec le lait du biberon et un peu d'eau sucrée au bout d'un chiffon pour nourriture. Et ce sont des recommandations pour la tante, pour la grand'mère. L'enfant, brutalement arraché du sein, s'agite et piaille ; la mère l'embrasse une dernière fois, elle pleure. On sait bien que ces larmes ne sont qu'à demi sincères, et que l'argent les séchera bientôt, ce terrible argent qui tient si fort aux entrailles paysannes. Malgré tout, la scène est navrante et fait songer douloureusement aux séparations de familles d'esclaves.

La nourrice a pris son paquet, quelques guenilles dans un mouchoir. «Comment! c'est votre trousseau?

— Oh! mon bon M'sieu, j'sommes si pauvres par chez nous...

J'n'avons censément ren que c'que j'portions sur la piau.»

Et le fait est que ce n'est guère. Avant toute chose, il va falloir la renipper, la vêtir. C'était prévu. La première tradition, chez les nourrices, comme chez les flibustiers allant au pillage, est d'arriver les mains vides, sans bagages encombrants; la seconde est de se procurer une grande malle, la malle à serrer la denraie. Car vous aurez beau la choyer et la soigner, cette sauvagesse ainsi introduite chez vous, et qui détonne d'abord si étrangement parmi les élégances d'un intérieur parisien avec sa voix rauque, son patois incompréhensible, sa forte odeur d'étable et d'herbe; vous aurez beau laver son hâle, lui apprendre un peu de français, de propreté et de toilette; toujours chez la nounou la plus friande et la mieux dégrossie, à tous les instants, en toute chose, la brute bourguignonne ou morvandiote reparaîtra. Sous votre toit, à votre foyer, elle reste la paysanne, l'ennemie, transportée ainsi de son triste pays, de sa noire misère, en plein milieu de luxe et de féerie.

Tout ce qui l'entoure lui fait envie, elle voudrait tout emporter là-bas, dans son trou, dans son gîte, où sont les bestiaux et l'homme.

Au fond elle n'est venue que pour cela, son idée fixe est la denraie. La denrée, mot surprenant, qui, dans le vocabulaire des nourrices, prend des élasticités inattendues de gueule de serpent boa. La denrée, ce sont les cadeaux et les gages, ce qu'on vous paye, ce qu'on vous donne, ce qui se ramasse et se vole, le bric-à-brac et le pécule qu'aux yeux des voisins pleins d'envie on compte déballer au retour. Pour engraisser et pour enfler cette denrée sainte, votre bourse et votre bon cœur vont être mis en coupe réglée. Et vous n'avez pas affaire à la seule nourrice ; l'homme, la grand'mère, la tante sont complices, et du fond d'un hameau perdu dont vous ignorez même le nom, toute une famille, toute une tribu ourdit contre vous des ruses de peau-rouge. Chaque semaine une lettre arrive, d'une écriture matoise et lourde, et cachetée d'un dé sur du pain bis.

Elles vous attendrissent d'abord ces lettres comiques et naïves, avec leur orthographe compliquée, les endimanchements de style, des phrases tortillées et retortillées comme le bonnet d'un paysan qui ne veut pas avoir l'air timide, et ces suscriptions minutieuses ainsi qu'en imaginait Durandeau dans ses fantaisies militaires :

A madame , madame Phra-

sie Damet, nourrice chez Mr\*\*\*

rue des Vosges 18. 3e arrondisse-

ment, Paris, Seine, France, Europe, etc.

Patience. Ces fleurs de naïveté campagnarde ne vous attendriront pas longtemps. Toutes visent à votre bourse, toutes respirent le même parfum de carotte rurale et d'idyllique escroquerie. « C'est pour te faire savoir, nza chère et digne compagne — mais tu n'as pas besoin d'en parler à nos respectés maîtres et bienfaiteurs parce qu'ils voudraient peut- .être encore te donner de l'argent et que ce n'est jamais bien d'abuser...» Là-dessus, l'annonce circonstanciée d'un épouvantable orage qui vient de tout ravager au pays. Plus de récolte, les blés hachés, les prairies perdues. Il pleut dans la maison comme en pleins champs, vu que les grêlons ont crevé les tuiles; et le porc, une si belle bête, qu'on devait saigner pour Pâques, dépérit du saisissement qu'il a eu d'entendre le tonnerre.

D'autres fois, c'est la vache qui est morte, l'aîné des petiots qui

s'est cassé le bras, la volaille atteinte d'épilepsie. Sur le même bout de toit, le même coin de champ, c'est un invraisemblable amoncellement de catastrophes pareilles aux plaies d'Egypte. Cela est grossier, stupide, cousu d'un fil blanc à crever les yeux. N'importe, il faut faire semblant d'être pris à ces inventions, payer encore et toujours, sans quoi gare à Nounou! Elle ne se plaindra pas, elle ne demandera rien, oh! non, certes, mais elle boudera, pleurnichera dans les coins, bien sûre d'être vue. Et quand Nounou pleure,Bébé crie,parce que le gros chagrin tourne les sangs et les sangs tournés font le lait aigre. Vite un mandat de poste et que Nounou rie.

Ces grands coups hebdomadaires n'empêchent pas la nourrice de travailler quotidiennement à sa petite denraie personnelle. Ce sont des chemises pour le petit, le malheureux déshérité, tout seul là-bas à téter la chèvre; un jupon pour elle, un paletot pour son homme, et la permission de ramasser ce qui traîne, les menus riens qui vont aux balayures. La permission d'ailleurs n'est pas toujours demandée, Nounou ayant rapporté de son village des idées particulières sur la propriété des bons Parisiens. La même femme qui, chez elle, ne ramasserait pas la pomme du voisin par le trou d'une haie, mettra paisiblement, et sans que sa conscience en soit troublée, toute votre maison au pillage. Pour le zouave, dépouiller l'Arabe ou le colon n'est pas voler, c'est chaparder, faire son fourbi. Différence énorme ! De même pour Nounou, voler le bourgeois, c'est faire sa denraie.

Chez moi, il y a quelques années, car c'est par expérience que je puis faire ainsi un cours de nourrices, des couverts d'argent disparurent. Plusieurs domestiques pouvaient être soupçonnés; il fallut ordonner une perquisition, ouvrir des malles. J'avais déjà mes convictions sur la denraie, et je commençai par la malle de Nounou. Non, jamais le trou de clocher de la pie voleuse, jamais creux d'arbre où un corbeau collectionneur entasse le fruit de ses rapines, n'offrit si disparate assemblage d'objets brillants et inutiles ; des bouchons de carafe et des boutons de porte, des agrafes, des fragments de glace, des bobines sans fil, des clous, des chiffons de soie, des rognures, du papier à chocolat, des coloriages de magasins de nouveautés, et, tout au fond, sous la denrée, les deux couverts devenus denrée eux-mêmes.

Jusqu'au dernier moment, Nounou refusa d'avouer; elle protestait de son innocence, déclarant qu'elle avait pris les couverts sans penser à mal, pour s'en servir de corne à souliers. Pourtant elle ne voulut pas

remettre son départ au lendemain. Elle avait peur qu'on ne se ravisât, qu'on n'envoyât «quérir les gendarmes ). Il faisait nuit, il pleuvait. Nous la vîmes, silencieuse, louche, redevenue sauvagesse pour de bon, disparaître à pas de fauve sous la voûte de l'escalier, ne voulant pas même qu'on l'aidât et traînant à deux mains sa malle, lourde de la précieuse denrée.

Vous figurez-vous votre enfant aux soins de pareilles brutes... Aussi n'est-ce pas trop d'une surveillance de tous les instants. Si vous laissiez faire la nourrice, elle ne sortirait jamais Bébé pour le mener boire le soleil, respirer l'air de verdure des squares. Paris, au fond, l'excède; et elle préférerait rester près du feu, sans lumière, le nez dans les cendres comme à la campagne, dormant, des quatre heures durant, de son lourd sommeil de paysanne. C'est le diable encore de l'empêcher de coucher le nourrisson avec elle dans son propre lit. Pourquoi faire, un berceau? Ces bourgeois vraiment ont des idées, des exigences! Ne vaudrait-il pas mieux l'avoir là, tout près, et lui donner le sein sans se réveiller ni avoir froid, quand il crie? Il est vrai que parfois en se retournant on l'étouffe; mais ces sortes d'accidents sont rares.

Et puis des traditions de campagnes assurent qu'un enfant de lait ça mange de tout, qu'on peut impunément le bourrer de poires acides et de prunes vertes. Arrive une inflammation, on court au médecin et l'enfant meurt. D'autres fois encore pour une chute, pour un coup non avoués, ce sont les convulsions ou la méningite... Ah! comme nos Parisiennes feraient mieux de suivre les conseils de Jean-Jacques et de nourirr leurs enfants elles-mêmes ! Il est vrai que ce n'est pas facile toujours ni pour toutes, dans cet air anémiant des grandes villes qui fait tant de mères sans lait.

Mais que penser des bourgeoises provinciales qui, sans nécessité, par pure habitude d'insouciance et de paresse, envoient leurs enfants en nourrice pour deux ou trois ans chez des paysans qu'elles n'ont jamais vus ? La plupart meurent. Ceux qui survivent reviennent à l'état d'affreux monstres que leurs parents ne reconnaissent pas, aux allures rustiques de petites hommes à grosse voix et parlant des patois barbares.

Je me rappelle qu'un jour, me trouvant en province, dans le Midi, des amis me proposèrent une excursion au Pont du Gard. Il s'agissait d'un déjeuner champêtre sur les galets de la rivière, à l'ombre des ruines. Justement « le petit » était en nourrice de ces côtés, et nous devions

le voir en passant. Grande partie, on invite des voisins, on loue un omnibus, et fouette dans le vent, le soleil, la poussière aveuglante et brûlante. Au bout d'une heure, en haut d'une côte, nous apercevons de loin, au milieu du chemin blanc comme la neige, une tache brune. La tache grandit, se rapproche. C'était la nourrice, prévenue, qui nous guettait. L'omnibus s'arrêta, on passa par la portière le petit qui piaulait.

« Comme il est beau!... Comme il vous ressemble!... Et autrement, il va bien, nourrice, votre petit?» Tout l'omnibus l'embrasse, s'atten.drit, puis on repasse par la portière le petit paquet braillant, et nous filons au galop, laissant l'enfant et la nourrice plantés au soleil dans la cendre embrasée et craquante de cette route du Midi.

C'est ainsi qu'on fait les gars solides... direz-vous.

Je crois bien; ceux qui résistent sont à l'épreuve.

LES SALONS RIDICULES

De toutes les folies du temps, il n'y en a pas de plus gaie, de plus étrange, de pluo fertile en surprises cocasses, que cette rage de soirées, de thés, de sauteries qui sévit d'octobre en avril à tous les étages de la bourgeoisie parisienne. Même dans les plus modestes ménages, aux coins les plus retirés de Batignolles ou de Levallois-Perret, on veut recevoir, avoir un salon, un jour. Je connais des malheureux qui s'en vont chaque lundi prendre le thé rue du Terrier-aux-Lapins.

Passe encore pour ceux qui ont un intérêt quelconque à ces petites fêtes. Ainsi les médecins qui s'établissent et veulent se faire connaître dans le quartier, les parents sans fortune qui cherchent à marier leurs filles; les professeurs de déclamation, les maîtresses de piano recevant une fois par semaine les familles de leurs élèves. Ces soirées-là sentent toujours un peu la classe, le concours. Il y a des murs nus, des sièges raides, des parquets cirés, sans tapis, une gaîté de convention et des silences si attentifs quand le professeur annonce : « Monsieur Edmond va nous réciter une scène du Misanthrope,}) ou «Mademoiselle Élisa va jouer une Polonaise de Weber».

Mais à côté de cela, combien de malheureux qui reçoivent sans raison, sans profit, simplement pour le plaisir de recevoir, de se bien gêner une fois la semaine et de réunir chez eux une cinquantaine de personnes qui s'en iront en ricanant. Ce sont des salons trop petits, tout en longueur, où les invités, assis et causant, ont l'attitude gênée

de gens en omnibus ; des appartements transformés, bouleversés, avec des couloirs, des portières, des paravents à surprises, et la maîtresse de maison effarée qui vous crie : « Pas par là ! » Quelquefois une porte indiscrète s'entr'ouvre et vous laisse apercevoir là-bas, dans un fond de cuisine, Monsieur qui rentre harassé de courses, trempé de pluie, essuyant son chapeau avec un mouchoir, ou dévorant à la hâte un morceau de viande froide sur une table encombrée de plateaux. On danse dans des corridors, dans des chambres à coucher toutes démeublées, et, en ne voyant plus rien autour de soi que des lustres, des bras de bronze, des tentures, un piano, on se demande avec terreur : « Où coucheront-ils ce soir r'»

J'ai connu dans ce genre une maison très singulière, où les chambres en enfilade, séparées chacune par deux ou trois marches, figuraient des paliers d'étage, si bien que les invités du fond paraissaient grimpés sur une estrade, et, de là, humiliaient les derniers invités, rapetissés, enfoncés jusqu'au menton dans les bas-fonds de la première pièce. Vous pensez si c'était commode pour danser. N'importe! Une fois par mois, il se donnait là une grande soirée. On faisait venir les divans d'un petit café d'en face, et avec les divans un garçon en escarpins, en cravate blanche, le seul des invités qui eût une chaîne et une montre en or. Il fallait voir la maîtresse de maison affolée, décoiffée, toute rouge de tant de préparatifs, courir après cet homme, le poursuivre de pièce en pièce en l'appelant : « Monsieur le garçon... Monsieur le garçon !...»

Et le public de ces soirées-là! Ce public toujours le même qu'on rencontre partout, qui se connaît, se cherche, s'attire. Tout un monde de vieilles dames et de jeunes filles à toilettes ambitieuses et fanées ; le velours est en coton, la percaline joue la soie, et l'on sent que toutes ces franges défraîchies, ces fleurs chiffonnées, ces rubans passés, ont été bâtis, assortis à la diable avec cette phrase audacieuse : «Bah! le soir ça ne se verra pas. » On se couvre de poudre de riz, de faux bijoux, de dentelles menteuses : « Bah ! le soir ça ne se verra pas... » Les rideaux n'ont plus de couleur, les meubles s'éraillent, les tapis s'effrangent. «Bah! le soir...» Et c'est comme cela qu'on peut donner des fêtes et qu'on a la gloire, à trois heures du matin, de voir quatre fiacres, attirés par l'éclat des bougies, s'arrêter devant la porte; ce qui, du reste, ne sert pas à grand'chose, car en général tout ce monde s'en va à pied, faisant, à des heures impossibles, toute la longue traite de l'omnibus

absent, les jeunes filles au bras des pères, les souliers de satin enfoncés dans les socques.

Oh! que j'en ai vu de ces salons comiques! Dans quelles soirées bizarres j'ai promené mon premier habit, alors que, provincial naïf, ne connaissant la vie que par Balzac, je croyais de mon devoir d'aller dans le monde ! Il faut avoir comme moi roulé deux hivers de suite aux quatre coins du Paris bourgeois pour savoir jusqu'où peut aller cette démence des réceptions quand même. Tout cela est un peu vague dans ma mémoire : pourtant je me souviens d'un petit appartement d'employé, un salon tout biscornu où l'on était obligé, pour gagner de la place, de mettre le piano devant la porte de la cuisine. On posait les verres à sirop sur les cahiers de musique et quand on chantait des romances attendrissantes, la bonne venait s'accouder sur le piano pour écouter.

Comme elle était prisonnière dans la cuisine, cette malheureuse bonne, c'est Monsieur qui se chargeait du service extérieur. Je le vois encore, tout grelottant dans son habit noir, remonter de la cave avec d'énormes blocs de charbon de terre enveloppés dans un journal. Le papier crève, le charbon roule sur le parquet, et pendant ce temps on continue à chanter au piano : «y aime entendre la rame, le soir, battre les flots. »

Et cette autre maison, ce cinquième étage fantastique où le carré servait de vestiaire, la rampe de portemanteau, où les meubles dépareillés s'entassaient tous dans une pièce unique, la seule qu'on pût éclairer et chauffer, ce qui ne l'empêchait pas de rester obscure et glacée malgré tout, à cause de l'abandon, de la misère qu'on sentait rôdant tout autour dans le désert des pièces vides. Pauvres gens! vers onze heures, ils vous demandaient bien naïvement : « Avez-vous chaud ?... Voulez-vous vous rafraîchir 'r... » et ils ouvraient les fenêtres toutes grandes pour laisser entrer l'air du dehors en guise de rafraîchissement. Après tout, cela valait mieux encore que les sirops à couleurs vénéneuses, les petits-fours poussiéreux conservés si soigneusement d'une semaine à l'autre. N'ai-je pas connu une maîtresse de maison qui, chaque mardi matin, mettait à sécher sur sa fenêtre des petits paquets de thé mouillé, qu'elle faisait resservir deux ou trois lundis de suite? Oh! quand les bourgeois se mêlent d'être fantaisistes, on ne sait jamais où ils s'arrêteront. Nulle part, même en pleine bohème, je n'ai rencontré de types aussi bizarres que dans ces milieux-là.

Je me rappelle une dame en blanc, que nous appelions la dame aux

LES SALONS RIDICULES, FAC-SIMILÉ DE LA PREMIÈRE RÉDACTION.

gringuenotes, parce qu'elle se plaignait toujours en soupirant d'avoir des gringuenotes dans l'estomac!... Personne n'a jamais su ce qu'elle voulait dire.

Et cette autre, une grosse mère, mariée à un répétiteur de droit, qui amenait toujours avec elle pour la faire danser des élèves de son mari, tous étrangers, un Moldave entortîllé de fourrures, un Persan à grande jupe.

Et ce Monsieur qui mettait sur ses cartes « touriste du monde», pour dire qu'il avait fait le tour du monde !

Et, dans un salon de parvenus, cette vieille paysanne aux trois quarts sourde et idiote, toute fagotée dans sa robe de soie, à qui sa fille venait dire en minaudant : «Maman, M. un tel va nous réciter quelque chose.) La pauvre vieille s'agitait sans comprendre sur sa chaise, avec un sourire niais, effaré : «Ah! bien... bien...» C'est dans cette maison qu'on avait la spécialité des parents de grands hommes. On vous annonçait en grand mystère : « Nous aurons ce soir le frère d'Ambroise Thomas», ou bien encore «un cousin de Gounod», ou «la tante de Gambetta». Jamais Gambetta ni Gounod, par exemple. C'est encore là... mais je m'arrête, la série est inépuisable.

EN PROVINCE

UN MEMBRE DU JOCKEY-CLUB

Après dîner, ces braves Cévenols avaient tenu à me montrer leur cercle. C'était l'éternel cercle de petite ville, quatre pièces en enfilade au premier d'un vieil hôtel qui avait vue sur le mail, de grandes glaces passées, du carrelage sans tapis, et çà et là sur les cheminées — où traînaient des journaux de Paris, datés de l'avant-veille — des lampes de bronze, les seules de la ville qu'on ne soufflât pas au coup de neuf heures.

Quand j'arrivai, il y avait encore très peu de monde. Quelques vieux ronflaient, le nez dans leur journal, ou jouaient au whist silencieusement, et sous la lumière verte des abat-jour, ces crânes chauves penchés l'un vers l'autre, les jetons entassés dans leur petite corbeille en chenille, avaient le même ton mat, jaune, poli du vieil ivoire. Dehors, sur le mail, on entendait sonner la retraite, et le pas des promeneurs qui rentraient, dispersés par les rues en pente, les marches de niveau, les rampes de cette ville montagnarde à plusieurs étages... Après quelques derniers coups de marteau jetés aux portes dans le grand silence, la jeunesse délivrée des repas et des promenades de famille monta

bruyamment l'escalier du cercle. Je vis entrer une vingtaine de solides montagnards gantés de frais avec des gilets échancrés, des cols ouverts et des essais de frisure à la russe, qui les faisaient ressembler tous à de grosses poupées fortement coloriées. C'était ce que vous pouvez imaginer de plus comique. Il me semblait que j'assistais à une pièce très parisienne de Meilhac ou de Dumas fils jouée par des amateurs de Tarascon et même plus loin. Toutes les lassitudes, les airs ennuyés, dégoûtés, ce parler veule qui est le suprême chic du cocodès parisien, je les retrouvais à deux cents lieues de Paris, exagérés encore par la maladresse des acteurs. Il fallait voir ces gros garçons s'aborder d'une mine languissante ! « Comment va, mon bon ? » s'allonger sur les divans dans des poses accablées, s'étirer les bras devant les glaces et dire avec l'accent du cru : « C'est infect... C'est crevant...) Chose touchante! ils appelaient leur cercle le club, qu'en bons méridionaux ils prononçaient clab. On n'entendait que cela... Le garçon du clab, les règlements du clab...

J'étais à me demander comment toutes ces démences parisiennes avaient pu venir là et s'implanter dans l'air vif et sain de la montagne, quand je vis paraître la jolie tête pâlotte et toute frisée du petit duc de membre du Jockey-Club, du Rowing-Club, de l'écurie Delamarre et de plusieurs autres sociétés savantes. Ce jeune gentilhomme que ses extravagances ont rendu célèbre sur le boulevard, venait de croquer en quelques mois l'avant-dernier million de la succession paternelle, et son conseil épouvanté l'avait envoyé se mettre au vert dans ce coin perdu des Cévennes. Je compris alors les airs alanguis de cette jeunesse, ses gilets en cœur, sa prononciation prétentieuse : j'avais maintenant son modèle sous mes yeux.

A peine entré, le membre du Jockey-Club fut entouré, fêté. On répétait ses mots, on imitait ses gestes, ses attitudes, si bien que cette pâle image de gandin, tirée, maladive, mais distinguée en dépit de tout, semblait reflétée tout autour dans de grossières glaces de campagne qui exagéraient ses traits. Ce soir-là, sans doute pour me faire honneur, M. le Duc parla beaucoup théâtre, littérature. Avec quel dédain, quelle ignorance ! Il fallait l'entendre appeler Emile Augier« ce M'sieu !... et Dumas fils « le petit Dumas». C'était à propos de tout des idées très vagues flottant dans des phrases inachevées où les machin, chose, machin remplaçaient les mots qu'il ne trouvait pas, et tenaient lieu de ces petits points dont abusent les auteurs dramatiques qui ne savent

pas écrire. En somme ce jeune gentilhomme ne s'était jamais donné la peine de penser ; seulement il avait frôlé beaucoup de monde et de chacun emporté des expressions, des jugements gardés à fleur de tête et qui faisaient partie de lui-même comme les boucles de frisure ombrant son front délicat. Ce qu'il connaissait à fond, par exemple, c'était la science héraldique, les livrées, les filles, les chevaux de courses, et là-dessus les jeunes provinciaux dont il faisait l'éducation étaient devenus presque aussi savants que lui.

La soirée se traîna ainsi dans les bavardages de ce palefrenier mélancolique. Vers dix heures, les vieux étant partis et les tables de whist désertées, la jeunesse à son tour s'attabla pour tailler un petit bac. C'était de règle depuis l'arrivée du duc. J'avais pris place dans l'ombre sur un coin du divan, et de là je voyais très bien tous les joueurs sous la lueur abaissée et restreinte des lampes. Le membre du Jockey trônait au milieu de la table, superbe, indifférent, tenant ses cartes avec une grâce parfaite et s'inquiétant peu de perdre ou de gagner. Ce décavé de la vie parisienne était encore le plus riche de la bande. Mais eux, les pauvres petits, quel courage il leur fallait pour demeurer impassibles! A mesure que la partie s'échauffait, je suivais curieusement l'expression des visages. Je voyais les lèvres trembler, les yeux se remplir de larmes, et les doigts se crisper rageusement sur les cartes. Pour dissimuler leur émotion, les perdants jetaient au travers de leur déveine des «je m'emballe, je m'embête», mais dans ce terrible accent du Midi, toujours significatif et inexorable, ces exclamations parisiennes n'avaient plus le même air d'aristocratique indifférence que sur les lèvres du petit duc.

Parmi tous les joueurs il y en avait un surtout qui m'intéressait. C'était un grand gars, très jeune, poussé trop vite, une bonne grosse tête d'enfant à barbe, naïve, inculte, primitive, malgré les frisures Demidoff, et où toutes les impressions se lisaient à visage ouvert. Ce garçon-là perdait tout le temps. Deux ou trois fois je l'avais vu se lever de la table et sortir vivement; puis, au bout de quelques minutes, il revenait prendre sa place, tout rouge, tout suant, et je me disais : « Toi, tu viens de raconter quelque histoire à ta mère, à tes sœurs pour avoir de l'argent.» Le fait est que chaque fois, le pauvre diable rentrait les poches pleines et se remettait au jeu avec fureur. Mais la chance s'acharnait contre lui. Il perdait, il perdait toujours. Je le sentais crispé, frémissant, n'ayant plus même la force de faire bon visage à la mauvaise

fortune. A chaque carte qui tombait, ses ongles s'enfonçaient dans la laine du tapis : c'était navrant.

Peu à peu cependant, hypnotisé par cette atmosphère provinciale d'ennui et de désœuvrement, très las aussi de mon voyage, je n'aperçus plus la table de jeu que comme une vision lumineuse très vague, très effacée, et je finis par m'endormir à ce murmure de voix et de cartes remuées. Je fus réveillé tout à coup par un bruit de paroles irritées, sonnant haut dans les salles vides. Tout le monde était parti. Il ne restait plus que le membre du Jockey-Club et mon grand garçon de tout à l'heure, tous les deux attablés et jouant. La partie était sérieuse, un écarté à dix louis ; et rien qu'à voir le désespoir qui gonflait cette bonne grosse face de bouledogue, je compris que le montagnard perdait encore.

«Ma revanche!» criait-il de temps en temps avec colère. L'autre, toujours calme, lui faisait tête; et à chaque nouveau coup il me semblait qu'un méchant sourire dédaigneux, presque imperceptible, plissait sa lèvre aristocratique. J'entendis annoncer «la belle!» puis un violent coup de poing sur la table; c'était fini, le malheureux avait tout perdu.

Il resta un moment atterré, regardant ses cartes sans rien dire, avec sa redingote en cœur toute remontée, sa chemise froissée, mouillée comme s'il venait de se battre. Puis tout à coup, voyant le duc ramasser les pièces d'or dispersées sur le tapis, il se leva avec un cri terrible : « Mon argent, N. de D. ! rendez-moi mon argent ! » et aussitôt, comme un enfant qu'il était encorè, il se mit à sangloter: «Rendez-le moi..., rendez-le moi!» Ah! je vous réponds qu'il ne zézayait plus. Sa voix naturelle lui était revenue, navrante comme celle des êtres très forts chez qui les larmes arrivent par paquets et sont une vraie souffrance. Toujours froid, toujours ironique, son partenaire le regardait sans sourciller... Alors le malheureux se mit à genoux , et tout bas, d'une voix tremblante : « Cet argent n'est pas à moi... Je l'ai volé... Mon père me l'avait laissé pour payer une échéance. » La honte l'étranglait, il n'acheva pas...

Au premier mot d'argent volé le duc s'était levé. Un peu d'animation montait à ses joues. La tête avait pris une expression de fierté qui lui allait très bien. Il vida ses poches sur la table, et, quittant lui aussi pour une minute son masque de gandin, il lui dit d'une voix naturelle et bonne : « Reprends donc ça, imbécile... Est-ce que tu crois que nous jouions sérieusement ? »

J'aurais voulu l'embrasser, ce gentilhomme!

LES COURSES DE GUÉRANDE

Et d'abord, arrêtons-nous un peu dans cette charmante et rare petite ville de Guérande, si pittoresque avec ses anciens remparts flanqués de grosse tours et ses fossés remplis d'eau verte. Entre les. vieilles pierres, les véroniques sauvages fleurissent en gros bouquets, des lierres s'accrochent, des glycines serpentent, et des jardins en terrasse suspendent au bord des créneaux des massifs de roses et de clématites croulantes. Dès que vous vous engouffrez sous la poterne basse et ronde où les grelots des chevaux de poste sonnent joyeusement, vous entrez dans un nouveau pays, dans. une époque vieille de cinq cents ans. Ce sont des portes cintrées, ogivales, d'antiques maisons irrégulières dont les derniers étages surplombent les plus bas, avec des lignes dans la pierre, des ornements frustes et rongés. Dans certaines. ruelles silencieuses s'élèvent de vieux manoirs aux hautes fenêtres éclairées de vitres étroites. Les portes seigneuriales sont fermées, mais entre leurs ais disjoints on aperçoit le perron envahi de verdure, des touffes d'hortensias à l'entrée, et la cour pleine d'herbe, où quelques. puits effrité, quelque débris de chapelle met encore un amas de pierres et de vertes floraisons. Car c'est là le caractère de Guérande, une ruine- coquette et toute fleurie.

Parfois, au-dessus d'un marteau usé et vénérable, l'enseigne d'un bureau de poste, des panonceaux d'huissier ou de notaire s'étalent bourgeoisement; mais, le plus souvent, ces anciennes demeures ont gardé leur cachet aristocratique, et, en cherchant bien, on retrouverait

quelques grands noms de Bretagne enfouis dans le silence de ce petit coin, qui est à lui seul tout un passé. Un silence rêveur habite là, en effet. Il rôde autour de cette église du quatorzième siècle, où des marchandes de fruits abritent leurs éventaires et tricotent sans parler. Il plane sur ces promenades désertes, ces fossés d'eau dormante, ces rues calmes que traverse de temps en temps une pastoure conduisant sa vache, pieds nus, le corsage serré d'une corde et la coiffe de Jeanne d'Arc.

Le jour des courses, par exemple, l'aspect de la ville est tout différent. C'est un va-et-vient de voitures amenant des baigneurs et des baigneuses du Croisic, du Pouliguen. Des charrettes chargées de paysans, de grands carrosses antiques qui ont l'air de sortir d'un conte de fées, des carrioles de louage où se juche une vieille douairière des environs entre sa chambrière en coiffe et son page en sabots. Tout cela est arrivé le matin pour l'heure de la grand'messe. Le son des cloches tombe dans les rues étroites, mêlé aux coups de ciseaux des barbiers; et l'église pleine fait la ville déserte pour deux heures. A midi, au premier coup de l' Angélus, les portes s'ouvrent et la foule envahit la petite place, aux psalmodies des mendiants groupés sous le porche et dont les voix éclatent en même temps. C'est une mélopée bizarre sur toutes sortes de chants d'églises : Litanies, Credo, Pater noster ; un étalage de plaies, d'infirmités, une léproserie du Moyen Age. La foule contribue à cette illusion d'archaïsme : les femmes ont des coiffes blanches terminées en pointe avec un bourrelet de broderies au-dessus des bandeaux plats, et des barbes flottantes ou de longs bavolets tuyautés pour les pêcheuses et les saunières, des jupes plissées à gros plis, des guimpes rondes autour du cou. Les hommes ont deux costumes bien différents; les métayers portent la veste courte, le col montant et un foulard de couleur posé en jabot qui les crête en coqs de village. Les paludiers sont vêtus de l'ancien costume guérandais, la longue blouse blanche descendant jusqu'à mi-jambe, les braies, blanches aussi, serrées de jarretières au-dessus du genou et le tricorne noir orné de chenilles de couleur et de boucles d'acier. Ce chapeau se place sur la tête de différentes façons. Les gens mariés le portent «en bataille» comme les gendarmes; les veufs, les garçons en tournent les pointes d'autre manière. Tout ce monde s'éparpille dans les vieilles rues et se réunit une heure après au champ de courses, à un kilomètre de la ville, dans une plaine immense que domine l'horizon.

Des tribunes, le coup d'œil est merveilleux. La mer, au fond, toute verte, semée d'écume blanche ; plus près, les clochers du Croisic, du bourg de Batz, et les salines qui brillent et moutonnent au soleil dans les coupures luisantes des marais. La foule arrive de tous côtés à travers champs. Les béguins blancs apparaissent au-dessus des haies ; les gars s'avancent par bandes, bras dessus bras dessous, en chantant de leurs voix rauques. L'allure, la chanson, tout est naïf, primitif, presque sauvage. Sans nul souci des messieurs en chapeau qui regardent, les femmes qui passent devant nous, le fichu de moire croisé sur leurs guimpes, ont la tenue réservée et pas la moindre affectation coquette. On est venu pour voir, dame oui! mais non point pour se faire voir... En attendant les courses, tout ce peuple se presse derrière les tribunes, autour des grandes baraques où l'on vend du vin et du cidre, où l'on frit des gaufres et des saucisses en plein soleil. Enfin, la fanfare gué- randaise qui arrive, entourée de nouvelles bandes bruyantes et chantantes, interrompt pour un moment les buveries. Chacun court se placer pour le spectacle; et dans ce débordement de gens qui s'éparpillent autour du champ de courses, sur le bord des fossés et des sillons moissonnés, la longue blouse blanche des paludiers, qui les grandit, les fait ressembler de loin à des dominicains ou à des prémontrés. D'ailleurs tout ce côté de la Bretagne vous donne un peu l'impression d'un grand couvent. Le travail lui-même y est silencieux. Pour arriver à Guérande, nous avons traversé des villages muets malgré la grande activité de la moisson, et partout sur notre passage les batteuses, les fléaux s'agitaient en mesure, sans la moindre excitation de chants ou de paroles. Aujourd'hui, cependant,les gaufres, le cidre et les saucisses ont délié la langue des gars, et tout le long de la piste il se fait un joyeux vacarme.

Les courses de Guérande sont de deux sortes : il y a d'abord la course citadine, un de ces steeple-chases de province comme nous en avons vu cent fois. Des cartes vertes aux chapeaux, quelques rares voitures rangées dans l'enceinte, des effets d'ombrelles et de robes traînantes, le tout à l'imitation de Paris; cela ne peut être intéressant pour nous ; mais les courses de mulets et de chevaux du pays nous ont singulièrement amusé. C'est le diable de mettre en ligne ces petits mulets bretons doublement entêtés. La musique, les cris, le bariolage des tribunes les effrayent. Il y en a toujours quelqu'un qui emporte son cavalier en sens contraire, et il faut du temps pour le ramener.

Les gars qui les montent ont des bonnets catalans de couleur écarlate, la veste pareille, de grandes baies courtes et flottantes, les jambes et les pieds nus; pas de selles, seulement des brides que les mulets tirent de côté avec un mauvais vouloir remarquable. Enfin les voilà partis. On les aperçoit dans la plaine, lancés au grand galop. Les casaques rouges sont terriblement secouées, et les jambes droites et tendues s'efforcent de maintenir la monture dans la ligne tracée par les cordes. Au tournant surtout, plus d'un cavalier s'en va rouler sur l'herbe de l'enceinte; mais la course n'est pas interrompue pour cela. Le paludier, propriétaire de l'animal, s'élance aussitôt, laisse son malheureux jockey se relever tout seul et, dans sa grande blouse qu'il n'a pas eu le temps de quitter, enfourche lui-même sa bête. On sourit dédaigneusement sur les tribunes ; mais là-bas, le peuple breton, perché dans les arbres, rangé dans les fossés, trépigne de joie et pousse d'énergiques acclamations. Chacun naturellement prend parti pour les bidets de sa commune. Les gens du bourg de Batz, de Saillé, du Pouliguen, d'Escoublac, de Piriac, guettent les pays au passage, excitent les cavaliers, sortent même des rangs pour taper sur les mules à grands coups de chapeaux et de mouchoirs. Il n'est pas jusqu'aux coiffes blanches qui ne se dressent tout à coup, en papillonnant au vent de mer, pour voir passer Jean-Marie Mahé, ou Jean-Marie Madec, ou quelque autre Jean-Marie. Après les mulets, viennent les chevaux et les juments du pays, un peu moins têtus, un peu moins sauvages, mais pleins d'ardeur tout de même et se disputant vaillamment le prix de la course- Leur trot retentissant laboure la terre de la piste; et pendant qu'ils courent, on voit au delà, sur la mer secouée par un vent terrible, une voile de pêcheur qui cingle péniblement vers le Croisic. Le spectacle reçoit de ce voisinage une grandeur extraordinaire; et les chevaux, les voitures roulant au retour sur la route, les groupes disséminés à travers la plaine, tout se détache sur un fond verdâtre et mouvant, un horizon plein de vie et d'immensité.

Quand nous rentrons à Guérande, le jour commence à baisser. On prépare des illuminations, des lanternes de couleur dans les grands arbres des promenades, un feu d'artifice sur la place de l'Église, une estrade au bas des remparts pour les joueurs de biniou. Mais voilà qu'une méchante petite pluie, aiguë et fine comme du grésil, vient déranger la fête. Tout le monde se réfugie dans les hôtelleries, devant lesquelles les charrettes, les voitures dételées et ruisselantes, stationnent

les brancards en l'air. Pendant une heure, la ville est silencieuse ; puis les bandes de tantôt traversent les rues noires en chantant. Les grandes coiffes et les petits châles verts se hasardent dehors deux par deux. On a parlé de danser un branle, et on le dansera malgré la pluie. Ah dame! oui dame!... Bientôt toute cette jeunesse s'installe à droite et à gauche dans les salles basses des cabarets. Les uns dansent au son des binious, les autres au «son des bouches», comme ils disent par ici. Les planchers tremblent, les lampions sont épaissis de poussière, et le même refrain lent et mélancolique retentit partout lourdement. Pendant ce temps, les voitures, les carrioles s'écoulent par les cinq portes de la ville. Les vieux manoirs se referment, et les broussailles fleuries qui garnissent les remparts semblent dans la nuit grandir, se rejoindre, se confondre, comme sous la baguette des fées les buissons enchantés qui entouraient le château de la Belle au bois dormant.

UNE VISITE A L'ILE DE HOUAT

Une belle lumière d'été, égale et limpide, achevait de se lever dans la baie de Quiberon, comme nous mettions le pied sur le bateau- pilote destiné à nous conduire à l'île de Houat. La brise, toujours éveillée sur quelque point de cet hoziron de mer, poussait la voile droit au but et nous arrivait en rasant les vagues qu'elle fronçait d'un frisson serré.

Au loin, des côtes se devinaient à quelque plage de sable, à quelque maison blanche subitement frappée de soleil, éclatantes entre le bleu nuancé des vagues et le bleu monotone du ciel où couraient seulement ces nuées légères, fouettées, effrangées, que les marins appellent ici des «queues de cheval», et qui présagent un vent frais pour le soir.

La traversée nous a semblé courte.

Rien de plus uniforme en apparence que la mer par un beau temps ; des vagues qui se succèdent d'un rythme égal, se brisent au bateau en mousses murmurantes, s'enflent, se creusent, remuées par une lourdeur inquiète où l'orage est latent; et pourtant rien de plus varié. Tout prend une valeur énorme sur cette surface douée de mouvement et de vie. Ce sont des navires au large, le paquebot-poste de Belle-Isle qui passe au loin, sa fumée en panache, des barques de pêche avec leurs voiles blanches ou trempées de tan, des troupes de marsouins roulant sur le flot que coupe leur nageoire aiguë, puis des flots d'où s'envolent

tumultueusement des tourbillons de mouettes ou quelque troupe de cormorans avec leurs larges ailes d'oiseaux de proie faites pour planer et pour fuir.

En passant, nous longeons le phare de la Teignouse, perché sur un rocher; et quoique notre vitesse soit très grande, nous avons une vision très nette du récif et des deux vies humaines qui s'y abritent. Au moment ou nous passons, l'un des gardiens, sa blouse toute gonflée par le vent, descend la petite échelle de cuivre à pic sur l'îlot et qui sert d'escalier extérieur. Son compagnon, assis dans un creux de roche, pêche mélancoliquement; et la vue de ces deux silhouettes si menues dans l'étendue environnante, la maçonnerie blanche du phare, sa lanterne blafarde à cette heure, les poids de la grosse cloche à vapeur qui sonne par les nuits de brume, tous ces détails entrevus suffisent à nous donner une impression frappante de cet exil en pleine mer et de l'existence des gardiens enfermés, pendant des semaines, dans cette tourelle de tôle sonore et creuse où la mer et le vent répercutent leur voix avec une férocité si grande, que les hommes en sont réduits à se crier dans l'oreille pour se faire entendre l'un de l'autre.

Une fois le phare doublé, l'île de Houat commence à nous apparaître peu à peu, à élever au-dessus des houles de la mer sa terre rocheuse où le soleil jette un mirage de végétation, des teintes de moissons mûres, des veloutés de prés en herbe.

A mesure que nous approchons, l'aspect change, le terrain véritable apparaît, désolé, brûlé de soleil et de mer, hérissé de hauteurs farouches ; à droite, un fort démantelé, abandonné ; à gauche, un moulin gris qui nous donne la vitesse des brises de terre, et quelques toits très bas groupés autour de leur clocher ; tout cela morne, espacé, silencieux. On croirait l'endroit inhabité, si des troupeaux épars sur les pentes, dans les vallons rugueux de l'île, ne se montraient de loin, errants, couchés ou broutant de maigres végétations sauvages.

Des criques de sable découpent de distance en distance des courbes claires et moelleuses parmi la désolation des roches. C'est dans une de ces criques que nous débarquons, non sans peine, car à la marée basse le bord manque de fond pour la chaloupe, et l'on est obligé de nous déposer sur des pierres mouillées et glissantes où le goémon accroche ses longues chevelures vertes que l'eau déroule et dilate, mais qui s'amassent pour le moment en lourds paquets gluants sur lesquels

le pied manque à chaque pas. Enfin, après bien des efforts, nous nous hissons sur les hautes falaises dominant tout l'horizon d'alentour.

Par ce temps clair qui rapproche les côtes, le coup d'œil est admirable. Voici le clocher du Croisic, celui du Bourg-de-Batz à dix ou douze lieues de mer, et toute la dentelure du Morbihan, Saint-Gildas-de-Rhuiz, les rivières de Vannes et d'Auray, Locmariaquer, Plouharmel, Carnac, le Bourg-de-Quiberon et les petits hameaux qu'il éparpille tout le long de la presqu'île. Du côté opposé, la ligne sombre de Belle-Isle se prolonge vers la mer sauvage, et les maisons du Palais reluisent dans une éclaircie. Mais si la perspective des alentours s'est agrandie, celle de Houat est à cette heure tout à fait perdue pour nous. Le clocher, le fort, le moulin, tout a disparu dans les plis d'un terrain houleux et tourmenté comme le flot qui l'entoure. Nous nous dirigeons cependant vers le village par un sentier tortueux, garanti entre ces traîtres petits murs bretons, construits en pierre plate, pleins d'embranchements et de détours.

Chemin faisant, nous remarquons la flore de l'île, étonnante sur ce rocher battu des vents : les lys de Houat, doubles et odorants comme les nôtres, de larges mauves, des rosiers rampants et l'œillet maritime dont le parfum léger et fin forme une harmonie de nature avec le chant grêle des alouettes grises dont l'île est remplie. Des champs de blé frais coupé et de pommes de terre s'étendent autour de nous; mais dans toutes les terres en jachère, la lande, la triste lande, solide, armée, court, escalade, s'attache, fleurie de jaune parmi ses épines. A notre approche, les troupeaux se détournent ; les vaches habituées à la coiffe plate et au chapeau du Morbihan, nous suivent longtemps de leurs gros regards immobiles. Partout nous rencontrons le bétail groupé, dispersé, libre d'entraves et de toute surveillance.

Enfin, dans un pli du sol, abrité des ouragans et des embruns de mer, le village se découvre avec ses toits bas et pauvres serrés l'un contre l'autre, comme pour faire tête au vent et séparés non pas par des ruelles, dont la ligne droite livrerait passage à la tempête, mais par des carrefours, des petites places capricieusement ménagées qui, dans le mois où nous sommes, servent d'aire pour le battage de la moisson.

Des chevaux à demi sauvages, dont la race rappelle un peu celles des Camarguais, unis par deux ou par trois, tournent étroitement dans ces cirques inégaux, foulant le grain qui fait voltiger sa poussière au soleil. Une femme les dirige, une poignée de paille à la main; d'autres,

armées de fourches, repoussent le blé tout autour de l'aire. Rien de frappant dans le costume : de pauvres vêtements sans dessins et décolorés, des fichus jaunis abritant des figures terreuses et hâlées; mais la scène elle-même est d'un pittoresque primitif. Il monte de là des hennissements, des froissements de paille, des voix claires où sonnent les dures syllabes gutturales du parler breton.

Tel qu'il est, ce pauvre village morbihannais vous fait penser à quelque douar africain; c'est le même air étouffé, vicié par le fumier qu'on entasse sur les seuils, la même familiarité entre les bêtes et les gens, le même isolement d'un petit groupe d'êtres au milieu d'une immense étendue; de plus, les portes sont basses, les fenêtres étroites, nulles même sur les murs regardant la mer. On sent bien la misère en lutte contre les éléments ennemis.

Les femmes moissonnent avec fatigue, s'occupent des bestiaux; les hommes pêchent dans le danger. En ce moment tous sont à la mer, à part un vieux, grelottant de fièvre, que nous voyons assis devant sa roue de cordier, puis le meunier étranger à l'île et que la commune paye au mois, et enfin M. le curé, le plus haut personnage de l'île de Houat et sa véritable originalité. Ici le prêtre réunit tous les pouvoirs, absolument comme un capitaine à son bord. A son autorité sacerdotale il ajoute celle de ses fonctions administratives. Il est maire-adjoint dans le village, syndic des gens de mer; il a aussi la surveillance des ouvrages militaires, forts ou fortins, construits dans l'île, et qui, en temps de paix, sont dépourvus de gardien. Qu'une contestation s'élève entre marins, à propos d'un casier de homards, d'une distribution de part de pêche, voici M. le curé passé juge de paix. Qu'on fasse un peu trop de tapage à l'auberge le dimanche soir, vite il roule une écharpe sur sa soutane, et remplit à l'occasion les fonctions de garde-champêtre.

Il n'y a pas longtemps même, il descendait à des emplois encore plus infimes. Il avait le monopole des boissons et les faisait distribuer par une sœur à travers un guichet. Il avait au zsi la clef du four banal où chacun vient cuire son pain. C'étaient là des précautions d'exil, la réglementation des vivres de mer introduite sur cette île livrée au hasard des flots comme un navire.

Depuis trois ou quatre ans, les antiques usages se sont un peu modifiés; mais le principe en est toujours vivant, et le curé actuel de l'île, un homme intelligent et vigoureux, nous paraît de force à faire respecter son autorité multiple. Il habite, près de l'église, un modeste

presbytère, que deux peupliers, un figuier superbe, un jardin de fleurs, quelques poules errantes transportent en plein continent.

A côté de la cure, l'école mixte pour les garçons et pour les filles, dirigée par des religieuses qui se chargent aussi de distribuer à tous ces pauvres gens des médicaments, des soins et des conseils.

Dans la maison des sœurs vient aboutir aussi le télégraphe sous- marin qui relie Houat à Belle-lsle et au continent. C'est une sœur qui reçoit et transmet les dépêches ; vu, en passant, sa cornette empesée penchée derrière la vitre sur l'aiguille électrique. Nous recevons encore d'autres renseignements assez curieux touchant l'île de Houat et sa population, dans la petite salle à manger blanchie à la chaux avec toutes ses poutres apparentes, où M. le curé nous introduit et nous fait asseoir. Il n'y a pas de pauvres à Houat. Un fonds communal fournit à tous le nécessaire. Le poisson abonde sur la côte, les pêcheurs vont le vendre au Croisic ou à Auray, et le vendent toujours fort bien; mais l'absence d'un mouillage sûr au long de cette côte bordée de rochers, empêche les Houatais d'être parfaitement heureux. Il n'est pas rare, dans les gros temps, que les chaloupes soient obligées de se jeter au large pour chercher un abri au hasard des plus grands dangers. Quelquefois même, dans le port mal protégé par une courte jetée primitivement construite, des accidents arrivent. Aussi la seule ambition du curé de Houat est-elle d'obtenir un mouillage pour les sept chaloupes qui composent la marine du pays. Nous l'avons quitté sur cette espérance.

En sortant du village, nous passons devant l'église où la mer reflétée met des vitraux d'un bleu changeant : nous nous arrêtons un moment dans le petit cimetière, inculte, silencieux, dont les rares croix noires semblent des mâts au port dans l'horizon qui nous entoure; et comme nous nous étonnons du petit nombre d'inscriptions et de tombes enfermées dans un cimetière si ancien, on nous apprend que jusqu'à l'an dernier, — c'est encore un effet des mœurs maritimes de l'île de Houat,— on avait toujours creusé le sol au hasard et rendu à la terre des morts anonymes, ainsi que dans les longues traversées on les livre au flot qui passe...

SOUVENIRS D'UN HOMME

DE LETTRES

(PAGES RETROUVÉES)

LETTRES SUR PARIS

ET LETTRES DU VILLAGE

A MONSIEUR JAN DE L'ISLE, VIGNERON

L'ISLE (VAUCLUSE)

Paris, le 2 novembre 1865.

Maître Jan, me voilà. C'est moi! Je ne suis ni pendu, ni noyé, ni mangé par la Tarasque, ni enlevé par des Bohêmes, pas même assassiné au coin d'un bois, rien enfin de tout ce que vous avez pu supposer. Qu'on ne me cherche plus, qu'on ne soit plus inquiet, et pour rassurer les amis au plus vite, que Francet Mamaï prenne son tambour et fasse l'annonce suivante aux quatre coins de l'Isle : « Ran plan plan! Ran plan plan! Baptistet est retrouvé. Ran plan plan! Ce coquin-là est à Paris depuis huit jours. Ran plan plan! Baptistet se porte comme un charme et vous envoie le bon vêpre à tous ! »

Et maintenant que voilà le pays rassuré, maître Jan, mon vieil ami, ouvrez-moi vos bras tout grands et pardonnez-moi la peine que je vous ai faite. Que voulez-vous ? c'était plus fort que moi, il fallait que la chose arrivât un moment ou l'autre.

Du jour de ma majorité, la pensée d'aller à Paris ne m'était plus sortie de la tête, et voilà bientôt dix mois que cette grande sirène de ville me faisait les yeux doux, sans que j'en disse rien à personne. J'ai résisté longtemps, c'est une justice à me rendre. J'aurais voulu du fond du cœur envoyer la grand'ville au diable et n'y plus songer de ma vie ; mais comment faire ? Les journaux que je lisais me venaient de Paris,

les livres sur lesquels je m'endormais c'est Paris qui me les envoyait, et ce terrible nom de Paris que je désirais tant oublier, je le retrouvais partout, jusque sur la coiffe de ma casquette.

Alors, ma foi de Dieu! j'en ai pris mon parti gaillardement : «Tu veux aller à Paris, Baptiste! ? Eh bien! vas-y, mon bonhomme. Tu es jeune, tu as du bien, plus de parents, tu ne dépends de personne, allons! zou! profites-en. Vends une de tes vignes, ce n'est. pas cela qui peut te ruiner. Tant que ton boursicot durera, promène-toi dans la capitale, amuse-toi, va, viens, regarde, écoute, prends-en pour ton argent. Puis, quand ta vigne sera mangée jusqu'à la dernière grappe, rentre bonnement chez toi ; tu auras vu Paris et tu dormiras tranquille. » Sitôt dit, sitôt fait. Je suis allé trouver le vieux Mitifio, qui justement reluquait la carrière depuis longues années; nous avons fait affaire à huit cents beaux écus payés comptant, le tout sous le plus grand secret, et soi-disant pour régler d'anciennes dettes; j'ai mis mes écus au fond d'une saquette ; la saqueite au fond d'une valise, et je me suis dit : « Allons voir maître Jan!»

Vous souvenez-vous, mon vieil ami, que je suis venu chez vous, lundi soir, sur le coup de neuf heures. Eh bien ! c'était ma visite d'adieu que je vous faisais ce soir-là, voire que j'avais laissé ma valise derrière la porte... Je vous ai trouvé au coin du feu, avec Médor entre vos jambes... Nous avons causé un brin, mais non pas aussi tard que d'habitude, car j'avais trois lieues à faire pour aller prendre le train de nuit à Graveson; puis je craignais toujours que mon secret ne vînt à m'échapper, et je savais par avance toutes les objections que vous alliez me faire.

Voulez-vous que je vous dise une chose, maître Jan? Quand vous avez fermé votre porte sur moi et que vous m'avez dit : «A demain, Baptistet!» un grand flot de larmes a jailli de mes yeux, j'ai pris ma valise vitement et je me suis enfui par les vignes en pleurant comme une bête...

Arrivé à Graveson, le vent de la nuit avait séché mes larmes, mais le cœur était encore bien gros... J'ai trouvé la petite gare silencieuse et déserte. Une lampe brûlait derrière un grillage, mais on ne voyait personne... Je me suis promené là, tout seul, un bon quart d'heure, attendant le train, et si triste, si triste que pour un rien je ne serais pas parti.

Enfin la machine est arrivée avec un grand vacarme; le grillage

s'est ouvert; on a crié : « Paris!» j'ai donné mon argent, on m'a donné mon billet, et me voilà dans une espèce de boîte matelassée de partout, éclairée par une petite veilleuse et remplie de gens de fort méchante humeur. J'ai salué poliment, mais personne ne me rendant ma révérence, je me suis assis sans souffler mot et je n'ai pas tardé à m'endormir.

Quand je me suis réveillé, il faisait grand jour; le train ne marchait plus ; des hommes allaient d'une boîte à l'autre en criant : « Vos billets ! » On entendait les portières s'ouvrir et se refermer vivement, puis dans le lointain un bruit sourd et confus, comme celui que fait la mer en Camargue, là-bas, du côté de Faraman. «C'est Paris!» a dit quelqu'un près de moi... Un moment après nous entrions dans la gare.

Ah! maître Jan, quelle différence entre cette gare et celle de Gra- veson! Figurez-vous une salle grande dix fois comme notre église ; et du monde, du monde ! à se croire en la vallée de Josaphat, le jour du jugement dernier. De beaux messieurs, de belles dames, des employés en casquettes galonnées, des militaires qui couraient courbés en deux, sous leurs gros sacs, de pauvres gens dont tout le bagage tenait dans un mouchoir de poche, des paysans avec de grands paniers, des gardes de ville, des hommes d'octroi, des revendeurs de journaux, des marchands de tout un peu comme à la foire, des brouettes qui roulaient chargées de malles, des voyageurs qui arrivaient, d'autres voyageurs qui partaient, et puis on riait, et puis on pleurait, et puis on s'embrassait, et tout le monde faisait vite.

De ma vie je n'avais rien vu de pareil et cela m'a donné tout de suite une fameuse idée de la capitale...

Avant de quitter le pays, j'avais entendu dire au docteur Azan qu'en ses voyages à Paris il descendait toujours hôtel du Pont d'Avignon, rue Saint-Honoré, et je m'étais bien gardé d'oublier cette adresse. Aussi, en sortant de la gare, je n'ai eu qu'à monter dans une voiture, — il y en a toujours des centaines devant la porte, — et à me faire conduire à l'hôtel du docteur Azan.

Pendant la route qui m'a semblé fort longue, j'ai bien essayé de voir un peu la physionomie de la ville, mais il faisait froid, la pluie tombait par torrents, et comme les fenêtres de la voiture étaient fermées, je n'ai rien vu du tout. Nous avons roulé, roulé pendant une grosse heure et toujours entre des maisons... Enfin la voiture s'est arrêtée... Je suis descendu bien vite, j'ai payé le voiturier, et me voilà dans l'hôtel.

C'est de l'hôtel que je vous écris, maître Jan, avec de l'encre de Paris et sur du papier de Paris, ce dont je suis très fier. On m'a donné une belle chambre au troisième étage, ce qui n'est vraiment pas haut pour un pays où les maisons ont jusqu'à six étages les uns sur les autres. Ma chambre est meublée comme pour un sous-préfet, avec des tapis partout, des rideaux rouges, et une grosse pendule dorée.

Ce logis me coûte soixante-dix francs par mois; c'est peut-être un peu cher, mais il faut dire aussi que de mes fenêtres je vois une vieille église qu'on appelle Saint-Roch et qu'on est en train de réparer,

Une chose bien agréable encore, c'est que je peux manger à l'hôtel. Nous avons dans le bas une fort bonne table d'hôte, où l'on se nourrit très bien. Il y vient beaucoup de monde et je ne manque pas un repas. Ces messieurs causent entre eux de choses et d'autres, quelques-uns avec beaucoup d'agrément. Ce qui fait que, tout en mangeant, j'écoute et je m'instruis. Entre mes repas je vais me promener par la ville, pour voir ce qu'elle a de curieux; je dois vous avouer cependant que jusqu'à ce jour mes sorties ont été fort rares, et que je n'ai guère démarré de l'hôtel ni de ses environs.

En toute franchise et humilité, je m'en vais vous dire pourquoi. Les journaux vous ont appris, maître Jan, que le choléra est à Paris. Ce terrible seigneur fait en ce moment son tour du monde et n'a pas voulu quitter la France sans visiter la capitale. Par bonheur il a mal pris son temps cette année et voilà que l'approche de l'hiver le décide, assure-t-on, à faire ses paquets. Il faut dire à la louange des Parisiens qu'ils ont pris leur mal assez gaiement et continué leur train ordinaire, comme si rien n'était. Quant à moi, le voisinage de l'épidémie n'avait pas de quoi m'épouvanter non plus ; pendant son séjour à l'Isle, j'avais eu le temps de m'aguerrir.

Du moins, je le croyais ainsi. Vous allez voir, mon ami, si je me trompais.

Il faut que vous sachiez d'abord que les propriétaires du Pont d'Avignon sont d'honnêtes commerçants, fort accueillants tous les deux et remplis de bonnes manières. La femme est une petite vieille très sèche, alerte, vive, fringante, faisant tout en deux temps et toujours par les escaliers. Celle-là n'a pas peur de l'épidémie, je vous en réponds.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre choléra, dit-elle quand on en parle, ne pensez pas à lui, il ne pensera pas à vous.

Et là-dessus de retourner à son ouvrage. Brave petite femme 1

C'est un plasir de causer avec elle et j'aime bien les personnes comme çà !

Son mari, par exemple, c'est tout le contraire. Figurez-vous un gros rougeaud, ventru, crevant de santé, les yeux luisants, pas de cou, pas de cravate, la tête et les épaules tout de suite. Cet homme-là est terrible, voyez-vous. Il ne parle que du choléra, il ne pense qu'au choléra, il va chercher je ne sais où un tas d'histoires épouvantables et s'accroche à vos habits pour vous les conter. On dirait qu'il prend plaisir à vous mettre la peur dans le ventre.

Les gaillards de cette espèce sont très dangereux par les temps d'épidémie, et depuis mon arrivée, je mets le plus grand soin à éviter celui-ci. Malheureusement je suis à son côté à table d'hôte, et tout le long des repas il ne cesse de me corner aux oreilles les progrès de la terrible maladie, et le chiffre des décès, et les coliques prémonitoires (que le diable l'emporte avec ses prémonitoires!), et ce qu'il faut boire, et ce qu'il ne faut pas manger. S'il y a une perdrix aux choux sur la table et que je veuille en tâter, il m'arrache le plat des mains : «Malheureux! qu'allez- vous faire? Des choux en ce moment!» Ce qui ne l'empêche pas de s'en flanquer de belles assiettées, et si je lui en fais l'observation, il me répond que cela dépend des tempéraments.

Quand je sors, c'est bien une autre histoire. Il m'arrête sur la porte : «Surtout, monsieur Baptistet, n'allez pas dans tel arrondissement ni dans tel autre non plus, le choléra y est. »

Il faut vous dire, maître Jan, que Paris est divisé en plusieurs quartiers ou arrondissements, dont le plus petit est vingt fois grand comme notre village. Or, comme il n'y a pas de poteau pour indiquer dans quel arrondissement on se trouve, je suis très embarrassé pour me promener, et je crains toujours d'être, sans le savoir, dans un arrondissement empesté.

Le diable soit de l'homme! Il est cause que je viens de passer huit jours sans oser quitter ma chambre, et triste et mourant de peur. Ma parole! si l'épidémie ne s'était pas calmée, je crois que ce monstre d'hôtelier aurait fini par me faire vider la place.

Dieu nous garde des poltrons ! C'est la pire compagnie du monde. Heureusement voilà le mal sur son déclin, et depuis deux jours, je trotte allègrement par toute la ville comme un petit perdreau.

Déjà même j'y ai trouvé de fort beaux morceaux dont je désirerais vous entretenir ; mais le garçon de l'hôtel attend pour emporter

ma lettre avant la levée de la boîte, et ce sera pour une autre fois.

Avec votre permission, mon vieil ami, je vous écrirai tous les huit jours et je vous raconterai par le menu mon existence dans la grande ville. Je compte bien que vous me répondrez de temps en temps, et qu'à l'occasion vous me donnerez un bon conseil, comme si j'étais près Ae vous. Vous savez, maître Jan, tout le cas que je fais de votre expérience et de votre amitié. A Diou sias!

BAPTISTET.

(Le Moniteur universel du soir du 12 Novembre 1865.)

MONSIEUR JAN DE L'ISLE, VIGNERON

L'ISLE (VAUCLUSE)

Paris, le 15 novembre.

J'ai reçu votre brave lettre, maître Jan de l'Isle, et j'ai le cœur joyeux de songer qu'en dépit de mon escapade nous resterons compère compagnon comme devant.

Ainsi voilà qui est convenu, rien de changé entre nous; je suis toujours votre Baptistet, vous êtes toujours mon maître Jan. De bonne foi, c'est plus que je ne mérite, et je n'en demandais pas davantage... Quant aux mauvais propos qui courent sur moi dans le pays, je m'en soucie un peu moins que des figues de l'an dernier; c'est pour vous dire le cas que j'en fais. En vérité, j'ai bien assez de mal à me débrouiller dans ce formidable Paris, où je patauge à l'aveuglette depuis quasiment deux semaines, sans aller encore m'inquiéter de ce qu'on dit de moi là-bas, le samedi, chez les barbiers... Mais assez là-dessus, n'est-ce pas ? Parlons un peu de la capitale et de la façon dont j'emploie mon temps depuis huit jours.

Un matin ou l'autre, maître Jan, si l'envie vous prend, en visitant vos vignes, de venir faire un tour jusqu'au quartier Saint-Roch, vous pourrez voir votre sournois de Baptistet sortir de son hôtel sur le coup de huit heures, entrer de fondation chez le boulanger qui fait le coin, s'acheter un petit pain de seigle et le grignoter dare-dare au milieu de la rue, en attendant l'omnibus.

Vous saurez, mon compère, qu'un omnibus est une grosse voiture à deux chevaux et à quatre roues, dans laquelle peuvent tenir une trentaine de personnes, y compris un postillon et un conducteur, et qui, moyennant quelques sous, vous mène d'un bout de la ville à l'autre, dans toutes les directions. Il y a dans Paris des centaines de ces omnibus, ayant tous un dedans et un dessus, comme la patache de Carpentras.

Beaucoup de personnes préfèrent le dedans, parce qu'il est fermé et qu'on s'y trouve abrité contre la pluie; mais moi ce n'est pas mon idée et je prends toujours le dessus, non point par économie, — Dieu merci ! la saquette aux écus est encore assez rondelette, — mais parce que là-haut on respire plus à l'aise et qu'on est aux premières loges pour voir le coup d'œil de Paris. Quant au mauvais temps, je ne m'en inquiète guère; pensez qu'on a reçu dans sa vie assez de coups de mistral et de tramontane pour être fait à ces histoires-là.

Or ça donc, maître Jan de l'Isle, vous voilà prévenu. Le premier omnibus qui passe, hop! Je grimpe dessus ; vous pouvez retourner à vos vignes, je ne rentrerai pas à l'hôtel avant ce soir.

Où je vais ? Par ma foi ? je n'en sais rien. C'est l'affaire de l'omnibus et non la mienne. Je me contente de savoir que je roule à travers le grand Paris, et j'ouvre mes yeux de toutes mes forces.

Ah! mon ami, quelle ville que ce Paris! Et ces dessus d'omnibus, quelle belle invention! A chaque instant, le pays change autour de moi ; c'est une vraie magie! Tantôt nous traversons de petites rues étroites, où deux voitures ont peine à marcher de front; l'omnibus rase les murailles ; les passants éclaboussés se rangent contre les maisons. De ma place, je peux toucher avec la main les grosses lettres des enseignes et mon œil plonge jusqu'au fond des boutiques, où le gaz reste allumé la moitié du jour. Oh! les grandes boutiques noires! Elles donnent le frisson, rien qu'en les regardant!

Nous voici maintenant sur un pont, un large pont, bien solide, à qui les gros chariots ne font pas peur... La Seine coule au-dessous, la Seine de Paris, paresseuse et jaune... De grandes barques descendent le fil de l'eau. Un vapeur passe en sifflant sous l'arche du pont et m'envoie de grosses bouffées de fumée noire... Tout en bas, au bord de l'eau, un pêcheur à la ligne se dresse dans le brouillard, sa grande gaule à la main. La vue de ce brave homme me rappelle les belles pêches d'écrevisses que j'ai faites dans la fontaine de Vaucluse

et les joyeuses fritures, arrosées de piquette, qu'on mangeait le dimanche, en la maison de maître Jan... Mais l'omnibus a roulé, la Seine est déjà loin, mon rêve d'écrevisses aussi.

Nous sommes sur les boulevards... Que de voitures, boun Diou! que de voitures!... voitures à un cheval, à deux chevaux, à quatre chevaux, voitures de deuil, voitures de gala, carrosses gigantesques tendus de draperies, voiturins en osier courant au ras de terre... et puis de beaux messieurs, voire aussi de belles dames, qui conduisent, la tête en arrière, avec de grands fouets... Et puis des gentils cavaliers qui se pavanent, le cigare aux dents, sur des chevaux fins comme des guêpes... et puis de droite et de gauche une rangée de palais magnifiques, un défilé de boutiques reluisantes... et puis... et puis...

Clac! clac! deux coups de fouet, trois tours de roues, les boulevards ont disparu; le spectacle change encore une fois.

C'est que, voyez-vous, maître Jan, Paris n'est pas seulement une grande ville : il y a dix grandes villes dans Paris, et aucune qui se ressemble. Vous avez là-bas la cité manufacturière, avec son peuple d'ouvriers, ses usines en briques rouges et leurs longues cheminées qui partent dans le ciel comme des fusées ; à mille pas plus loin, vous trouvez au contraire une ville paisible et calme, quelque chose comme Saint-Rémy-de-Provence, un pays de petits rentiers, où toutes les maisons ont leur jardinet derrière. Il y a aussi la ville du gros commerce, la ville des petits boutiquiers, la ville des richards, la ville des pauvres gens et bien d'autres villes encore... C'est de tout cela que Paris se compose et c'est tout cela que depuis huit jours je vois défiler à mes pieds du haut de mon omnibus.

Eh bien, maître de l'Isle, qu'en dites-vous ? N'est-ce pas que j'ai trouvé un charmant observatoire?... Pas moyen de s'ennuyer là-haut dessus... A chaque instant ce sont de nouvelles personnes qui montent, qui descendent... On cause avec des voisins... On rencontre du monde très complaisant qui se fait un plaisir de vous expliquer les choses... Et à propos de rencontre, devinez qui est venu s'asseoir près de moi hier matin sur l'omnibus de la Bastille?... Tony Passajon! Vous savez, Tony Passajon, le fabricant de garance, qui a quitté le pays voilà bientôt dix ans.

Ce pauvre monsieur Passajon! j'ai été très content de le revoir. Son poil a un peu blanchi; mais pour le reste, il ne m'a point paru changé : toujours philosophe et de joyeuse humeur. D'ailleurs ses affaires vont

beaucoup mieux maintenant. Il est commis dans une grandissime maison de banque et paraît enchanté de son emploi. Nous avons passé une grosse heure ensemble à parler de tout un peu en excellent provençal, et le temps ne m'a point duré. En me quittant, il m'a prié de le rappeler à votre cher souvenir — ce que je m'empresse de faire; — il m'a prié aussi de lui prêter un petit écu pour acheter des timbres- poste... ce que j'ai fait encore et de bon cœur. Bref, nous nous sommes séparés très grands amis, et je lui ai donné parole pour aller déjeuner avec lui — un de ces matins — à son bureau. Nous devons faire un festin provençal avec des anchois, de l'oignon, de l'aïoli, et pas de beurre !

Entre nous, maître Jan,je me fais une vraie fête de ce petit déjeuner; la cuisine du Pont-d'Avignon commence à me fatiguer, bien que je n'y fasse plus qu'un repas dans la journée. En général, je déjeune au hasard de l'omnibus, un jour ici, un jour là, en bonne ou en mauvaise compagnie, selon les endroits où l'omnibus s'arrête... Mercredi dernier, par exemple, j'ai fait pour dix-neuf sols un déjeuner délicieux dans un cabaret du faubourg Saint-Antoine... Ah! mon ami, quels gaillards que ces ouvriers de Paris! Comme c'est ouvert, intelligent, et quelles langues bien pendues ! Il y en avait là une vingtaine en train de prendre comme moi le repas du matin, et j'étais émerveillé de la manière dont ils s'exprimaient entre eux sur toutes sortes de choses. Ces gens-là savent tout et le reste de tout: journaux, livres, théâtres, politique; je ne sais pas vraiment ce dont ils n'ont pas parlé, et sans perdre un coup de dent, je vous prie de le croire. Ma parole! maître Jan, j'ai appris là en une heure beaucoup plus qu'à ma table d'hôte en quinze jours... Aussi suis-je sorti enchanté, me promettant de revenir déjeuner dans cette maison.

Avant-hier matin, par exemple, je n'ai pas aussi bien rencontré. — Me trouvant sur les boulevards à l'heure du déjeuner, j'avise un cabaret de bonne mine et je me dis : (, Entrons là!»... J'entre. Un grand flan- drin, vêtu de noir et ganté de blanc comme à la noce, s'approche de moi poliment et m'introduit dans des salons magnifiques, où sont de grands canapés devant des tables chargées d'argenterie, et puis des glaces jusqu'au plafond et de l'or jusque sur les manches des couteaux... Sauf votre respect, maître Jan, j'ai compris tout de suite que j'avais fait une grosse bêtise en entrant là! mais ma foi : mon couvert était mis; je n'ai pas cru poli de m'en aller.

Je me suis donc assis à une petite table, tout honteux de me voir dans ces beaux salons avec ma veste ronde et mes gros souliers de vache, — quasiment comme un sacristain chez son évêque. On m'a servi je ne sais quoi dans des assiettes d'argent, et j'ai mangé doucettement sans rien dire... Pensez que j'étais trop mal à mon aise pour regarder autour de moi... Il y avait cependant, à la table proche la mienne, deux jeunes messieurs à peu près de mon âge et frisés comme des demoiselles, que je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer pour leur façon de parler et de se tenir à table... Je ne comprenais pas bien ce qu'ils disaient, — car ils parlaient un peu dans leurs cravates, — mais le plus petit racontait une histoire à l'autre en se dandinant sur le canapé, et son compagnon, qui était en train de peler une grosse poire au bout de sa fourchette, se contentait de dire chaque cinq minutes : «Tès joli! mon ché! tès joli!» C'était fort intéressant.

Enfin, après le dessert, j'ai demandé mon compte qui se montait à douze francs, et je suis sorti de là rouge comme une jujube.

Douze francs pour un déjeuner, maître Jan! c'est peut-être un peu cher; mais il faut songer aussi que maintenant je sais peler une poire au bout d'une fourchette et dire : «Tès joli! mon ché! tès joli!»

C'est le commencement de mon éducation parisienne.

BAPTISTET.

(Le Moniteur universel du soir du 19 Novembre 1865.)

MONSIEUR JEAN DE L'ISLE, VIGNERON

L'ISLE (VAUCLUSE)

Paris, le 24 novembre.

Vous, qui me connaissez, maître Jan de l'Isle, vous savez que je n'aime pas à faire mon faraud ni rien au-dessus de ma condition. L'an dernier, quand Trophyme, Christophe et deux ou trois autres de chez nous, se sont mis dans l'idée de porter la redingote et le gibus, pour être à la mode de la ville, vous avez pu voir que j'étais le premier à me moquer d'eux et à leur faire vergogne devant le monde.

Et cependant, mon ami, voyez comme les choses s'arrangent! Depuis deux jours, j'ai quitté moi aussi la veste villageoise, et je me promène dans la capitale avec un habillement de freluquet parisien, — escarpins vernis, chapeau de soie, badine et tout le tremblement, — c'est encore pis que Trophyme. Avec cette différence seulement que Trophyme, restant au village, a été une bête de quitter ses habits de paysan, tandis que moi, qui habite Paris, j'aurais été un sot de les garder. N'est-ce pas votre avis, maître de l'isle, et trouvez-vous mauvais que, pendant mon séjour ici, j'aie tenu à être vêtu comme les autres personnes de la ville, pour ne pas être remarqué? Je vous prie de m'écrire votre sentiment là-dessus, et, selon ce que vous m'aurez conseillé, je reprendrai ou non ma défroque provençale.

En attendant, me voilà de la tête aux pieds flambant, neuf et méconnaissable, grâce aux fournisseurs parisiens... Ah! maître Jan, quels

hommes que ces fournisseurs! comme ils sont polis, bien élevés, complaisants ! Quelle voix douce ils ont, quelles bonnes manières charmantes ! Comme ils savent vous dire à propos de ces choses qui font plaisir, et quelle différence avec les marchands de chez nous!

Chez nous, quand on va commander un vêtement neuf à Pierrotte, Pierrotte fait la grimace et vous traite du haut en bas : « Tu badines, Baptistet! Comment, encore une culotte! et celle d'il y a deux ans, qu'en as-tu fait? tu n'as pas achevé de l'user, j'imagine?

— Mais si, monsieur Pierrotte.»

Alors Pierrotte se fâche tout rouge, vous appelle «dissipateur, propre-à-rien, » et c'est le diable pour avoir ce malheureux pantalon.

A Paris les choses vont d'une autre façon. Ainsi j'ai rencontré un tailleur qui est le plus adorable des hommes et quasiment comme un second père pour moi. Je donnerais gros pour vous le faire connaître... Hier matin, comme il avait besoin de m'essayer des habits et qu'il voulait m'éviter la peine d'aller chez lui, le pauvre homme est venu de très bonne heure à l'hôtel par une pluie battante. Vous jugez de ma confusion !...

Tout en essayant, nous avons causé un petit peu. Je lui ai dit d'où j'étais, qui j'étais, ce que je venais faire à Paris, et pendant tout le temps je sentais son regard me couver avec une tendresse inexprimable; puis quand j'en suis arrivé à lui parler de maître Jan de l'Isle et de ma grande affection pour lui, j'ai vu qu'il avait des larmes dans les yeux, et j'ai eu envie de l'embrasser rien que pour cela. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'il n'a pas voulu recevoir d'argent.

— C'est inutile, m'a-t-il dit, je reviendrai.

— Bien sûr au moins ?

— Je vous le promets, monsieur Baptiste!

Et, là-dessus, il est parti après m'avoir répété mille et mille fois qu'il mettait toute sa boutique à ma disposition. Vous entendez, maître Jan ? toute sa boutique ! Allez voir un peu que Pierrotte en fasse autant.

Une fois que j'ai eu sur le dos mes beaux habits et que la glace de ma chambre m'a eu renvoyé l'image d'un joli petit Baptistet tout neuf, je ne vous cacherai pas, maître Jan de l'Isle, que je n'ai pas pu tenir une minute de plus à l'hôtel. C'était plus fort que moi, j'avais besoin de me faire voir. Je suis donc descendu bien vite et je me suis d'abord dirigé vers un petit café du quartier où je vais presque tous

les soirs boire une bouteille de bière et regarder les images des journaux. Tout en marchant, ma redingote faisait: «frou! frou!» mes escarpins rendaient une jolie musique qui m'allait au cœur, et je me réjouissais par avance de l'effet que je produirais en entrant.

Malheureusement, il était encore trop bonne heure. Il n'y avait personne dans le café, rien qu'un garçon en train d'essuyer les tables, et la dame du comptoir, le nez dans un roman.

«C'est bien fait, Trophyme, ça t'apprendra! me dis-je dans moi- même; et de rire tout seulet en buvant un verre de bière... »

Tout à coup la porte du café s'ouvrit doucement, et je vis entrer un grand beau vieillard, rose comme une pomme, avec des cheveux tout frisés et des souliers à boucles. Il entra timidement, s'approcha de la dame du comptoir d'un air bien humble et demanda quelque chose à voix basse. La dame fit signe que oui, sans lever les yeux... Alors je vis le vieux bonhomme se redresser avec un gros soupir de soulagement, poser son chapeau sur une table et venir se planter juste en face de moi, en me faisant une grande révérence... Moi par politesse je me levai pour lui rendre son salut, mais il ne m'en laissa pas le temps, et tirant d'une grande poche un tout petit violon, il commença à me jouer un air de musique, puis tout de suite à lancer ses jambes de droite et de gauche, en chantant avec une ancienne belle voix :

A la Monaco

L'on chasse et l'on déchasse...

et il allait, il allait dansant de plus en plus vite, chantant de plus en plus fort, et son petit violon faisait rage, tellement qu'à la fin il en était devenu tout rouge et que le souffle lui manquait.

D'abord j'avais cru avoir affaire à un fou, mais je réfléchis que c'était plutôt un pauvre hère qui tirait son pain de ce triste métier, et dès lors je n'osai plus le regarder tant il me faisait peine, tant j'étais honteux de voir un homme d'un âge aussi vénérable se trémousser de la sorte devant un enfant comme moi... Après dix minutes de cet exercice, le pauvre vieux s'arrêta pour prendre haleine, et posant son violon près de lui, s'essuya le front à deux mains avec un grand foulard de poche... Cela me fit encore plus pitié que tout, et je lui demandai bien doucement s'il ne désirait pas se rafraîchir. Mon offre parut le

surprendre; mais comme je la renouvelais avec mille bonnes manières, il consentit à s'asseoir et à demander un verre d'eau sucrée, disant qu'il ne buvait jamais autre chose, et alors, tout en buvant, il me dit d'une voix encore haletante :

« Quand vous saurez mon nom, monsieur, vous verrez que j'ai été autre chose dans ma vie qu'un mendiant et qu'un baladin : c'est moi qui suis Duthil... Oui, monsieur, le fameux Duthil... Pendant vingt ans j'ai professé la danse et le maintien dans la première capitale du monde et j'ose croire que je fus à mon heure une célébrité parisienne. C'est de moi que S. Exc. la princesse de Wagram a bien voulu dire un jour : « Duthil le maître de danse et Firmin du Théâtre-Français sont les derniers représentants des belles manières en France!» et jamais plus belle parole ne tomba des lèvres de cette illustre princesse... C'est encore moi qui ai composé cette célèbre gavotte que toute la Restauration a connue et où j'avais introduit la fameuse figure « du bon papa et de la bonne maman»... Oh! jeune homme, on savait danser dans ce temps-là. Aujourd'hui, on ne danse plus, on gigotte!

Là-dessus il se lève, court à son petit violon, et raclant dessus de toutes ses forces, se met à gambader parmi les tables, levant les jambes au ciel et disloquant son pauvre corps avec des grimaces du diable... Puis tout à coup il s'arrête : « Voici la danse d'aujourd'hui, voici la danse d'autrefois!» Et alors il s'avance vers moi par petits pas, par petits sauts, d'un visage gracieux et jouant sur son violon je ne sais quelle drôle de musiquette qui me donnait envie de rire et de pleurer en même temps.

La musique finie, je croyais qu'il allait revenir s'asseoir, mais point! le voilà qui reprend de plus belle : — « Et ce n'est pas seulement la danse qu'on ignore de nos jours, c'est encore le maintien, les bonnes manières, l'art d'entrer dans un salon et de se présenter devant les dames... Aujourd'hui, par exemple, on salue comme ceci.» Ce disant, il va jusqu'au bout du café, revient vers moi à grands pas, presque en courant, me fait un brusque salut de la tête, puis tout de suite une pirouette et les talons tournés. — «Est-ce joli, cela? Est-ce saluer, cela? Fi donc!... Voici le salut d'un galant homme... Regardez-moi bien, je vous prie... On se pose gracieusement devant l'objet... (et il se posait comme il venait de le dire.) Le geste arrondi, l'œil souriant (et son œil souriait), la bouche ouverte en rond, juste la place du petit doigt... comme ceci (et il ouvrait la bouche en rond dans la mesure

voulue); puis enfin une grande révérence, avec inclinaison de tout le corps!...»

Et alors il me fait jusqu'à terre un magnifique salut qui n'en finissait plus, tellement que je baissais les yeux et que je ne savais pas quelle contenance garder.

A la fin il se relève et revenant brusquement à sa place : «Voilà ce que j'enseignais autrefois, me dit-il avec un gros soupir, et ce que personne ne veut plus apprendre.» Là-dessus il se met à regarder dans le fond de son verre sans plus rien dire, et il y avait deux petites larmes dans le coin de ses pauvres yeux sans cils.

Alors moi je me lève à mon tour : «Vous vous trompez, monsieur Duthil, il y a encore quelqu'un qui désire apprendre ces belles choses que vous enseignez si bien... Ce quelqu'un, c'est Baptistet; ce Baptistet, c'est moi... Venez me voir dès demain à l'hôtel du «Pont d'Avignon», et enseignez-moi bien vite ce qu'un galant homme doit savoir... De ce jour je me considère comme votre élève, et voici un acompte sur votre traitement.»

Sur quoi je lui glisse dans la main deux jolis écus que je préparais au fond de ma poche depuis un moment, et je me sauve à toutes jambes.

Qu'en dites-vous, maître Jan de l'Islie ? M'est avis qu'avec de beaux habits comme ceux que j'étrenne et les leçons d'un homme tel que M. Duthil je dois pouvoir me présenter partout.

BAPTISTET.

(Le Moniteur universel du soir du 26 Novembre 1865.)

JAN DE L'ISLE A BAPTISTET

L'Isle, 2 décembre 1865.

Voilà un mois que tu es parti, mon cher enfant, et depuis un mois je suis triste, je m'ennuie, quelque chose me manque... C'est qu'à mon âge, vois-tu, on ne change pas facilement ses habitudes — pas plus celles de son cœur que les autres, — et quand on s'est accoutumé à voir tous les jours de sa vie les personnes qu'on affectionne, et puis que ces personnes vous manquent subitement, il n'y a rien au monde d'aussi pénible.

Ne prends pas ceci pour un reproche au moins, mon mignot ; ce que je t'en dis, c'est seulement pour te prouver combien je t'aime et le grand vide que ton absence me fait.

Ce sont les soirées surtout qui me paraissent longues, maintenant que tu n'es plus là. Le cabaret ne me va pas, tu le sais; d'abord je m'y ennuie, et puis ce n'est pas la place d'un homme de mon âge. Je reste donc à la maison, comme de ton temps, et je fume ma pipe au coin du feu, avec le chien entre mes jambes... Pauvre chien ! celui-là non plus ne peut point se faire à ton absence. Tous les soirs, quand sonnent les huit heures, il se dresse sur ses pattes, va lentement vers la porte, flaire le vent, gratte le bois, puis de guerre lasse revient vers son maître et le regarde d'un air de dire : « Et Baptistet ? »

Alors moi je lui réponds comme à une personne véritable :

«Baptistet ne viendra pas. C'est inutile que tu l'attendes.»

Sur quoi la malheureuse bête commence à gémir et aboyer tout doucement.

«Je te dis que Baptistet ne viendra pas... puisqu'il est allé à Paris, voyons ! »

Ici les gémissements redoublent.

«Oui, mon vieux, c'est comme ça. Baptistet est allé à Paris... De longtemps nous ne le verrons plus entrer chez nous avec sa joyeuse petite frimousse, et ses yeux brillants, et son chapeau qu'il jetait bien loin sur la panière, en criant : «Bon vêpre, maître Jan!...» Oh! non! nous ne verrons plus ces choses-là de longtemps.»

Alors, comme s'il comprenait ce que je lui dis, voilà mon chien qui se met à hurler de toutes ses forces; et moi je le caresse et je le console de mon mieux par des raisonnements que je lui fais : «Tu comprends, cet enfant-là ne pouvait pas passer toute sa vie entre deux vieilles têtes comme les nôtres, et nous devions bien nous attendre à ce qu'il prendrait son vol un de ces matins. C'est tout naturel, que veux-tu ? Les oiseaux sont les oiseaux, et voilà ce que c'est d'aimer les choses qui ont des ailes!»

Ainsi, tout en causant nous deux le chien, le temps file, la pipe s'éteint, le feu aussi, dix heures sonnent, le chien gagne sa niche, moi la mienne, et je m'endors en maudissant la grande ville qui m'a pris mon petit enfant.

Ce n'est guère amusant ce que je te conte là, pas vrai, Baptiste? Mais rassure-toi, je t'en ai dit sur ce chapitre plus que je ne t'en -dirai jamais, et maintenant, si tu veux des histoires du pays, je suis ton homme.

D'abord une grande nouvelle : on a voulu me nommer du conseil municipal. Je dois avouer, pour ne point mentir, que j'ai été très sensible à l'attention, mais malgré cela j'ai refusé. Je me suis dit que la place ferait encore plus plaisir à Mitifio qu'à moi, et puis je suis en train de faire un nouveau plant de vignes du côté de Saint-Vincent, et ,de bonne foi, je n'ai pas le loisir de m'occuper d'autre chose en ce moment. Mitifio a été nommé.

A propos de vignes, tu as pu voir avant ton départ quelle magnifique vendange l'on avait faite cette année. Tu ne seras donc pas étonné d'apprendre que le vin nouveau ne vaut guère plus d'un sou le litre. Mauvaise affaire pour les vignerons!... Ce qui me console,

c'est de songer que les pauvres gens vont pouvoir boire du vin tous les jours et pendant longtemps.

Le nouveau maître d'école est arrivé. C'est un jeune homme de la ville qui a de l'éducation et des manières tout à fait bien. Il est venu me faire sa visite dimanche dernier, et pour lui rendre sa politesse, je lui ai donné à goûter mon petit vin blanc de 54, dont il m'a fait les plus grands compliments. C'est un homme qui s'y connaît.

Je passe maintenant à une grosse affaire qui a mis la paroisse en rumeur, et dont moi-même je suis encore tout émotionné.

Tu te souviens, n'est-ce pas, du vieux père Tissot et de son petit moulin à vent qu'on apercevait là-haut sur la côte, ouvrant parmi les pins ses grandes ailes rapiécées ? Tu dois te rappeler aussi que chacun s'étonnait de voir ce diable de moulin virer avec rage du premier jour de l'an jusqu'à la Saint-Silvestre, tandis que tous les autres manquaient d'ouvrage et que la plupart de nos meuniers étaient obligés de baisser pavillon devant les minotiers, qui, travaillant à la vapeur, attiraient toute la clientèle des paysans et des fermiers à dix lieues à la ronde.

«Comment s'y prend-il donc, ce vieux père Tissot? disait-on dans le pays. Aucun de nous ne lui porte son blé à moudre, et cependant l'ouvrage n'a jamais l'air de lui manquer. »

Et de vrai, tous les jours que le bon Dieu faisait, ou pouvait voir maître Tissot sortir de son moulin à la brune et pousser devant lui son âne chargé de tête en queue de gros sacs de farine.

— Bonsoir, père, lui disaient les paysans qui le rencontraient par les chemins en revenant des champs, ça va donc toujours, la meunerie ?

— Toujours, mes enfants! répondait le vieux d'une voix guillerette, et il entonnait bien vite une chanson de l'ancien temps, dont il battait la mesure à grands coups sur le dos de Blanquet. Son âne s'appelait Blanquet.

D'où venait tout ce blé! Où allait toute cette farine? Personne ne le savait... Quand on l'interrogeait là-dessus, le vieux faisait la sourde oreille, et si vous le poussiez à bout, il vous répondait gravement, le doigt sur les lèvres : « Motus ! je travaille pour l'exportation. » Ce grand mot d'exportation intrigua pas mal de monde dans les premiers temps ; mais finalement — comme chacun a ses affaires — on laissa maître Tissot moudre à sa guise et personne ne s'occupa plus de lui.

Il faut dire aussi que Tissot n'aimait pas à être fréquenté et qu'il vivait tout seul dans son moulin, comme une vraie bête sauvage. Le dimanche

au matin il descendait au village pour entendre la première messe puis rentrait vivement dans sa tanière et jusqu'à l'autre dimanche on ne le revoyait plus... Quand on allait le trouver pour l'inviter à faire une partie de boules avec les anciens, il avait une certaine façon de vous recevoir sur la porte de son moulin et un certain air de vous dire : « Merci, compère ! » qui n'étaient pas engageants du tout, et je te prie de croire, Baptistet, qu'on n'avait pas envie de l'inviter deux fois.

En fin de compte — et bien que dans le pays nous ne soyons pas plus méchants que d'autres — nous regardions le père Tissot comme un vieil avaricieux maniaque, et de bonne foi toutes les apparences étaient contre lui. Pouvions-nous penser autre chose — je te le demande — d'une homme qui gagnait tant d'argent à travailler pour l'exportation, et qui, le dimanche, venait à l'église avec des sabots tout fendus et une culotte en guenilles; un homme qui, ayant du travail par-dessus la tête, se privait d'un aide-meunier, et voulait faire sa grosse besogne à lui seul ?... Et ce n'est pas tout encore.

Figure-toi, mon enfant, qu'à force de porter des sacs, le pauvre âne Blanquet était mort à la peine et que son maître n'avait pas voulu le remplacer; alors, entre chien et loup, — comme s'il avait eu honte de son avarice, — maître Tissot s'en allait par le pays, portant de gros sacs de farine, et c'était pitié de voir ses vieilles jambes débiles trembler sous cet énorme faix... Un soir que je le rencontrai ainsi, j'essayai de lui faire quelques observations; mais le vieux n'entendit pas raison et me pria de retourner à mes vignes lestement. J'y retournai, comme tu penses; seulement j'étais indigné dans moi-même de voir une créature faite à l'image de Dieu se traiter d'une manière si cruelle par amour de l'argent.

Ah! mon pauvre Baptiste, comme je me trompais!... Juge plutôt. Dimanche dernier, à la messe basse, maître Tissot ne parut pas. En sortant de l'église, on en causa, et tout en causant — tu sais que son moulin s'apercevait de la place — on crut voir que tout était fermé. — « Il est peut-être malade ! » dit Mitifio. Je réponds : « C'est possible ! » — «Allons voir, ajoute le docteur Azan qui se trouvait là.» Là-dessus, nous voilà partis.

Nous arrivons... nous trouvons la porte fermée, la fenêtre aussi... j'appelle : «Ohé! maître Tissot?» Pas de réponse... Je frappe une fois, deux fois, rien... Nous nous regardons un moment tous les trois sans rien dire ; mais que de choses dans nos yeux!

«Ma foi! tant pis! j'enfonce la porte,» dit le docteur qui a du sang, et vlan ! d'un coup de pied voilà la porte à bas... Nous entrons.

Oh! mon cher enfant, quel triste spectacle!... mon cœur se serre en y songeant!...

Au milieu des sacs qui encombraient le moulin, le pauvre vieux gisait étendu.

«Il est mort», nous dit le docteur en se penchant sur lui, et, après un court examen, il se releva en ajoutant : « Cet homme est mort de faim ! »

Oui, Baptistet, maître Tissot est mort de faim... Et sais-tu ce qu'il y avait dans les sacs du moulin ?... Des trésors ?... Non. — Du blé ? — Non ! — Alors quoi ? — De la terre, et pas même de la terre, de mauvais gravats que le pauvre Tissot allait quérir là-bas du côté des carrières, et dont il remplissait ses sacs pour leur donner l'apparence de sacs à farine.

Alors tout s'est expliqué. Voilà de nombreuses années que Tissot ne travaillait plus ; les minoteries lui avaient enlevé jusqu'à sa dernière pratique; mais lui, qui avait l'orgueil de son métier, au lieu de faire comme les autres et d'accepter le progrès, ne voulut pas céder et jusqu'à la mort avait combattu pour l'honneur de son moulin. Le malheureux moulin! qui sait depuis combien de temps sa meule n'avait broyé de blé, et cependant à voir la façon joyeuse dont ses ailes viraient au moindre vent, qui se serait douté de cela ?

Hélas! le moulin tournait à vide, et le meunier travaillait à jeun...

Ils sont morts à la peine tous les deux.

JAN DE L'ISLE.

(Le Moniteur universel du, soir du 5 Décembre 1865.)

BAPTISTET A JAN DE L'ISLE

CARMOSINE ET LA BELLE HÉLÈNE.

Paris, 8 décembre 1865.

Je vous dirai, maître Jan, que depuis ma dernière lettre, je me suis lié d'amitié avec un jeune homme de la ville et que cette nouvelle relation me procure beaucoup d'agrément.

Vous trouverez peut-être que c'est aller bien vite en amitié, mais il faut songer aussi qu'à Paris les gens sont plus amiteux que chez nous, et qu'on a bientôt fait de se lier avec le monde... Entre Parisiens, quand on s'est rencontré deux ou trois fois, cela suffit.

La première fois on se dit : «Bonjour, monsieur.» La seconde : «Tiens, c'est vous?» La troisième: «Comment va, cher ami?» De ce coup, la connaissance est faite, et vous voyez que ce n'est pas long... Que voulez-vous, maître Jan? tout le monde est si pressé dans ce diable de pays, on a si peu de temps à perdre que les relations s'en ressentent et qu'on mène l'amitié du même train que tout le reste... C'est un peu mon histoire avec le jeune homme en question.

Mon nouvel ami s'appelle Daniel. C'est le neveu des propriétaires de l'hôtel, et j'ai fait sa connaissance à notre table d'hôte où il vient manger de temps en temps.

D'après ce que j'ai cru voir, l'oncle de Daniel ne l'aime guère; quand il parle de son neveu, il dit toujours : « Mon bohème de neveu ! »

Or, bien que je n'entende pas très clairement ce que signifie ce mot de « bohème», je sens que dans la bouche de mon hôtelier c'est une grosse injure et cela me fait beaucoup de peine qu'on parle ainsi de mon ami... Par exemple, si l'oncle de Daniel ne l'aime pas, en revanche, sa tante l'adore. A table elle veut toujours l'avoir à côté d'elle, lui garde les meilleurs morceaux, le sert avant tout le monde, et il est rare, les jours où Daniel mange avec nous, que nous n'ayons pas quelque plat de douceur en supplément... Aussi les pensionnaires sont joliment contents, lorsqu'en entrant dans la salle à manger ils aperçoivent la serviette du neveu; et ce n'est pas seulement pour le plat de douceur que nous aimons à voir Daniel dîner avec nous, mais parce que — lorsqu'il est là — le repas est toujours plus gai que de coutume; toute la table rit, cause, est animée; la nappe semble plus blanche et la salle à manger mieux éclairée que les autres jours.

C'est un si joyeux compagnon que ce Daniel!... Il connaît de si drôles d'histoires, et il vous les raconte si gaillardement! Et puis joignez à cela que c'est un garçon bourré de science... Il le faut bien pour le métier qu'il fait, car j'oubliais de vous dire, maître Jan, que M. Daniel est ce qu'on appelle un écrivain, c'est-à-dire un homme qui travaille de tête. Il fait des livres qu'on débite chez les marchands-libraires et des pièces de comédie pour les théâtres de Paris, oui, maître Jan, pour les théâtres de Paris.

Qu'un homme de cette valeur ait bien voulu faire attention à moi, avouez, mon ami, qu'il y avait là de quoi me rendre fier, surtout quand on songe que nous sommes une vingtaine à table d'hôte et que M. Daniel m'a distingué au milieu de tous les autres, qui sont gens de la plus haute volée, rentiers de province, gros marchands, voyageurs des premières maisons de Lille et de Bordeaux... De bonne foi, j'en suis encore à me demander ce qui m'a valu un pareil honneur et quel plaisir un fin Parisien comme M. Daniel peut prendre dans la fréquentation d'un petit sauvage de Provence. Et cependant il faut bien croire qu'il y trouve son compte tout de même, car enfin rien ne l'oblige à se promener avec moi bras dessus bras dessous dans les rues de Paris, comme il fait depuis huit jours, et à me demander mon sentiment sur toutes choses, ni plus ni moins que si j'étais un homme à cheveux gris et de bon conseil, un Jan de l'Isle ou un Mitifio.

Pour vous donner une idée des bonnes manières de Daniel, figurez- vous, maître Jan, que lundi dernier il est venu me chercher en voiture

à l'hôtel, pour me conduire au théâtre... Je n'en revenais pas de surprise et de contentement.

— Au théâtre! monsieur Daniel, bien vrai! vous me conduisez au théâtre ?

— Oui, oui, dépêche-toi... J'ai pris deux billets à ton intention...

Allons vite, nous sommes en retard.

Là-dessus il me pousse dans la voiture, et fouette cocher ! nous voilà partis...

C'était la première fois de ma vie que j'allais à la comédie, et je vous donne à penser si j'étais aise.

De vrai, mon ami Jan, je ne pouvais pas tenir en place dans cette voiture; à chaque moment je me penchais à la portière, je demandais à Daniel: « Est-ce là?» Puis, m'adressant au voiturier, je lui disais d'un air d'importance, comme j'avais entendu dire aux Parisiens : « Cocher, vous ne marchez pas!»

Enfin, après avoir roulé pendant un temps interminable, la voiture s'arrêta sur un boulevard qu'on appelle, je crois, le boulevard Montmartre, et qui est l'endroit le plus joyeux et le plus illuminé de tout Paris...

— C'est ici, me dit Daniel, et nous descendîmes bien vite.

— Mon Dieu ! que de monde ! m'écriai-je tout de suite en voyant la grande foule de gens qui se poussaient pour entrer dans le théâtre, voilà sûrement une comédie qui doit être dans toute sa fleur de nouveauté pour attirer autant de personnes...

— Tu te trompes, Baptistet, me répondit Daniel, c'est au contraire une ancienne comédie qui date de l'hiver dernier et que les Parisiens ont vue plus de cent cinquante fois.

— Alors, monsieur Daniel, elle doit être fort belle et je vous remercie de tout mon cœur de m'y avoir mené.

— Bien!... bien!... tu me remercieras en sortant... Entrons d'abord. Disant cela, Daniel me prit le bras et nous entrâmes. Après avoir donné nos billets à la porte, nous traversâmes d'abord de longs corridors très étroits qui n'en finissaient plus; là, je trouvai deux ou trois vieilles daines qui s'empressèrent fort autour de moi et qui voulaient à tout prix me débarrasser de mes vêtements de dessus... J'avais beau me défendre et leur dire que mes vêtements ne m'embarrassaient pas

du tout, ces bonnes dames n'en démordaieptÇp^a^^ïJeureusement, Daniel coupa court à la discussion, en poussait-une petft^porte cachée

16

dans le mur et par laquelle il m'entraîna... Subitement je me trouvai transporté dans un grand salon magnifique, tellement rempli de dorures et de lumières depuis le haut jusqu'au bas que j'en eus comme un éblouis- • sement... Juste au moment où nous entrions, la musique, se mit à jouer avec un grand tapage, et cela acheva de m'étourdir...

Ma parole! maître de l'Isle, je. crois que je serais encore debout au milieu de cette salle, à regarder autour de moi tout ce beau monde endimanché qui s'empilait jusqu'au plafond dans des logettes rouge et or, si Daniel ne m'avait fait asseoir presque de force dans un fauteuil, à côté de lui... A peine assis, j'entendis frapper trois coups... Un grand rideau colorié qui me cachait le fond de la salle se releva lentement, et Daniel se penchant vers moi me dit tout bas : «Attention, Baptistet, c'est la pièce qui commence. »

La comédie qu'on jouait ce soir-là et que les Parisiens venaient voir pour la deux centième fois, s'appelle la Belle Hélène. Cette belle Hélène, maître Jan, est une reine des temps anciens qui fut enlevée à son mari par un jeune seigneur d'un autre pays, ce qui occasionna les plus grandes guerres.

Quand j'allais à l'école, le père Gaspard — mon ancien maître — m'a souvent raconté et dans tous leurs détails les aventures de cette belle Hélène, et tout juste au moment où on levait le rideau, elles me revinrent en mémoire... Alors, pour montrer comme j'étais savant, je dis à Daniel d'un air important et assez haut pour être entendu :

« Je connais cette pièce-là... je l'ai lue dans un livre, il y a longtemps!» Daniel me regarda en souriant, et j'allais commencer à lui raconter ce que je savais de cette belle Hélène; mais derrière moi on cria, «Chut! chut! silence donc!» Je me sentis devenir tout rouge et je me renfonçai bien vite dans mon fauteuil sans dire un mot.

Oh! non! maître Jan, je ne la connaissais pas cette pièce. Par moment j'entrevoyais bien quelque chose qui ressemblait à l'histoire du père Gaspard, mais presque tout de suite je perdais le fil et je n'y comprenais plus rien... Entre nous, mon ami, je ne sais pas si c'est la faute des gens qui ont fait la pièce ou de ceux qui la jouent, mais les personnages de cette comédie semblèrent prendre plaisir à réciter leurs rôles tout de travers; qu'ils parlent ou qu'ils chantent, ils ont toujours l'air de se moquer d'eux-mêmes et du public... Ainsi figurez-vous qu'à un moment la belle Hélène est venue nous raconter ses malheurs dans une romance bien triste, et déjà je commençais à me laisser attendrir

quand tout à coup à la fin de sa romance la reine a pirouetté d'une très vilaine façon qui a fait rire tout le monde, mais qui, moi, m'a fort indigné, je n'osais pas exprimer mon sentiment tout haut, mais dans moi-même je me disais : « Voilà une reine qui se tient bien mal!» — Et ce n'est pas seulement cela qui m'a choqué dans cette pièce, mais aussi de voir tous ces rois fameux de l'antiquité jouer au loto dans leur palais et se tricher effrontément...

Le père Gaspard ne m'avait pas parlé de cela, et je crois bien que ce sont les auteurs de la comédie qui ont inventé toutes ces menteries pour amuser les Parisiens. Car c'est une chose à remarquer, maître Jan, plus les rois et les reines disaient des choses basses et triviales, plus leurs gestes étaient communs, — et plus les Parisiens semblaient y prendre plaisir... Vers la fin, quand toute la cour s'est mise à danser une farandole endiablée, au son d'une musique effroyable, j'ai cru que la salle croulerait sous les éclats de rire et les applaudissements.

Daniel, lui aussi, riait beaucoup ; de temps en temps il se retournait vers moi pour regarder si je faisais comme lui ; mais malgré tous mes efforts, rire m'était impossible. J'avais beau écarquiller mes yeux et mes oreilles, tout ce que ces comédiens faisaient et disaient devant moi me laissait froid... Je n'y comprenais rien, rien, rien!

Finalement, ces cris, ces rires, ces danses, ces trompettes m'avaient donné un gros mal de tête, et je me trouvai bien heureux quand la pièce fut terminée.

— Eh! bien, Baptistet, me dit Daniel en sortant, cette comédie t'a-t-elle amusé ?

— Franchement, non! monsieur Daniel; je suis sans doute trop bêta pour comprendre ces jolies choses, mais je vous avoue qu'aucune des plaisanteries que j'ai entendues ce soir ne m'a récréé.

Je disais cela la voix tremblante et presque avec colère. Là-dessus

Daniel s'est mis à rire et m'a dit gentiment :

— Calme-toi, Baptistet!... si tu n'as pas compris la pièce de ce soir, ce n'est pas ta faute, et c'est moi qui suis un sot de t'avoir mené entendre une bouffonnerie faite exclusivement pour les Parisiens de 1865... Demain, je prendrai ma revanche, et je te promets de te faire passer une meilleure soirée.

Le lendemain, ainsi qu'il me l'avait promis, Daniel est venu me prendre à l'hôtel et m'a emmené dans un théâtre situé au milieu du quartier latin. Ce théâtre ressemblait à celui que j'avais vu la veille.

Il me parut même beaucoup plus grand et beaucoup plus beau, mais il n'y avait pas grand monde dans la salle ; sans doute que les Parisiens étaient allés encore ce soir-là revoir leur Belle Hélène, pour la deux cent-unième fois.

Daniel et moi prîmes place comme la veille, dans d'excellents fauteuils à côté de la musique et nous attendîmes patiemment que le rideau se levât.

La pièce qu'on jouait devant nous s'appelle Carmosine ; c'est l'histoire d'une jeune fille qui est tombée amoureuse du roi de son pays, quasiment un conte de fées comme ceux que nous faisait la vieille mas de Bézoun, mais un conte si touchant et si bien raconté que les larmes vous viennent aux yeux en l'écoutant... Ah! maître Jan, si vous aviez pu la voir, cette Carmosine! si vous aviez pu l'entendre! comme elle était gracieuse et pudique ! Comme elle disait bien sa peine d'amour, avec une jolie petite voix qui sonnait ainsi qu'une clochette d'argent!... De vrai, mon ami, ce n'était qu'une fille du peuple, mais je lui ai trouvé bien plus de charme et de distinction qu'à cette reine évaporée que j'avais vue la veille au boulevard.

En somme, j'ai passé une soirée merveilleuse, pleine de bonnes émotions, et en sortant j'ai remercié Daniel de tout mon cœur.

C'est égal, maître Jan, quoi qu'en disent les Parisiens, j'en donnerais dix comme cette belle Hélène, qui les fait tant rire, pour une comme cette Carmosine qui m'a tant fait pleurer.

BAPTISTET.

(Le Moniteur universel du soir du 10 Décembre 1865.)

BAPTISTET A JAN DE L'ISLE

UNE LECTURE AU THÉATRE-FRANÇAIS

Samedi dernier, maître Jan, M. Daniel nous a réunis une dizaine dans sa maison pour nous lire une petite comédie intitulée le Pain du roi, qu'il vient de composer tout fraîchement et sur laquelle il voulait avoir le sentiment de ses amis. C'est quasiment comme vous, compère, quand vous avez une pièce de vin nouveau ; avant de la mettre dans le commerce, vous faites signe à deux. ou trois voisins qui viennent tâter votre vin devant vous et vous disent tout net ce qu'ils en pensent.

Pour en revenir à la comédie de M. Daniel, je vous avoue, maître Jan de l'Isle, qu'elle m'a paru fort belle. Il est vrai que je ne m'y entends guère, mais tous ces messieurs qui étaient là l'ont trouvée fort belle aussi, et ils avaient l'air de s'y connaître furieusement... Ce qui m'a surtout frappé dans cet ouvrage, c'est un passage que Daniel appelle « l'acte de la prison» et qui termine la pièce... Ce passage-là, voyez-vous, mon ami, on ne peut pas l'entendre sans pleurer à chaudes larmes, et rien que d'y penser j'en ai encore la chair de poule.

A peine Daniel a-t-il eu fini sa lecture, qu'un tonnerre d'applaudissements est parti des quatre coins de la chambre... Tous ses amis se sont levés avec enthousiasme : — Bravo, Daniel ! Très réussi, mon cher ! «L'acte de la prison,» un chef-d'œuvre! — Et puis des compliments,

des poignées de mains, des embrassades!... Je croyais qu'on n'en finirait jamais.

Moi aussi, vous pensez, j'aurais bien voulu dire quelque chose à mon ami, mais j'étais à la fois si heureux de son triomphe et tellement ému par «l'acte de la prison» que j'en restais comme une bête, sans pouvoir desserrer les dents.

— Eh bien! Baptistet, me dit le maître de la maison étonné de mon silence, est-ce que ma comédie ne te convient pas ?

— Oh! monsieur Daniel! répondis-je en relevant la tête.

Alors il put voir que mes yeux étaient pleins de larmes et je crus comprendre que cela lui faisait plaisir.

La fin de la soirée se passa très gaiement. On but de la bière, on fuma des cigares, et nous nous retirâmes passé minuit... J'avais déjà pris congé de Daniel, quand sur l'escalier il me rappela :

— Baptistet, me dit-il, je lis ma pièce aux comédiens du Théâtre- Français après-demain lundi à deux heures... Les règlements m'autorisent à amener un ami avec moi... Veux-tu venir ?... Quelque chose me dit que ta petite frimousse me portera bonheur.

— Comment! monsieur Daniel... vous porter bonheur?... Je ne comprends pas.

— Dame! mon enfant, ce n'est pas tout de faire une pièce; il faut aussi la faire jouer, et c'est le plus difficile.

— Et vous croyez, monsieur Daniel, que les comédiens du Théâtre-

Français oseraient vous refuser de jouer le Pain du roi!

— Si tu es là, Baptistet, ils n'oseront pas, me répondit Daniel en riant; voilà pourquoi il faut que tu m'accompagnes... je t'attends. lundi à deux heures moins un quart... maintenant va-t'en vite... il est tard, le gaz est éteint... A lundi, Baptistet!

— A lundi, monsieur Daniel!

Et j'allai me coucher tout joyeux.

Le lundi suivant, à l'heure dite, je vins prendre Daniel chez lui. Comme vous pensez, maître Jan, on avait mis du linge blanc et sa belle redingote de drap fin... Je trouvai Daniel qui se promenait fiévreusement devant sa porte : « Ah! te voilà, me dit-il, je t'attendais.!» et me prenant le bras, il m'entraîna vers le théâtre.

Il faisait ce jour-là un petit froid sec, très agréable ; les rues étaient pleines de monde. Nous marchions la tête hauter en faisant sonner nos talons, comme il convient à des gens qui portent une pièce au

premier théâtre de la capitale. Tout en marchant, Daniel m'expliqua que dans les autres théâtres de Paris, les auteurs donnent leurs ouvrages à lire au directeur et n'ont affaire qu'à lui. Au Théâtre-Français seul les comédiens ont le droit de juger les pièces avant de les jouer. Pendant que Daniel me parlait, je remarquai que plus nous approchions du théâtre, plus sa voix devenait tremblante, et lui-même il m'avoua qu'il était très ému... Quant à moi, maître Jan, je ne l'étais pas le moins du monde. J'avais vu l'effet que le Pain du roi avait produit l'avant- veille et je ne doutais pas du succès.

Comme nous arrivions sur la place du théâtre, deux heures sonnaient à l'horloge du Palais-Royal, qui est tout juste contre.

— C'est l'heure, dit Daniel, entrons.

Et nous entrâmes.

Après avoir monté un bel escalier, nous pénétrâmes au premier étage, dans une petite chambre où nous fûmes reçus par un vieux de bonne mine et brave comme un sou, qui nous fit passer tout de suite dans le salon du comité. C'est ainsi qu'on appelle l'endroit où les auteurs lisent leur comédies... Ce salon me parut fort beau. Tout autour étaient rangés des canapés en velours vert... Au milieu, il y avait une grande table couverte d'un tapis ; sur la table, un petit pupitre et un verre d'eau sucrée... De belles peintures montaient le long des murs jusqu'au plafond... Un grand feu flambait dans la cheminée.

— Asseyez-vous un instant, nous dit le vieux de bonne mine, ces messieurs vont arriver.

Là-dessus, il se retira .. A peine était-il sorti, voilà Daniel qui pousse un cri de désespoir en fouillant dans toutes ses poches.

— Ah! mon Dieu! Baptistet!...

— Quoi donc ? monsieur Daniel ?

— Tu ne sais pas ce qui m'arrive... J'ai oublié le Pain du roi chez moi, sur ma table!... Vite, vite, il faut prendre une voiture et filer à la maison comme le vent.

— J'y cours de ce pas, monsieur Daniel.

— Non... non... pas toi, Baptistet... tu n'en finirais plus de trouver une voiture... Il vaut mieux que j'y aille... toi, tu vas rester là, et si ces messieurs arrivent avant que je sois de retour, tu m'excuseras auprès d'eux et tu les supplieras de m'attendre. » Disant cela, Daniel prend son chapeau et se sauve à toutes jambes.

Je ne vous cacherai pas, maître Jan, que lorsque je me vis tout

seul dans le salon du comité, je me sentis fort mal à l'aise. Je me demandais à moi-même avec terreur : « Si ces messieurs arrivent, qu'est-ce que tu leur diras?» Ma parole, mon ami, si je n'avais pas craint de faire de la peine à Daniel, j'aurais tiré mes grègues et un peu vite... J'étais là depuis cinq minutes environ, quand une porte que je n'avais pas encore remarquée s'ouvrit tout à coup derrière moi et donna passage à un beau monsieur décoré, qui avait de longs cheveux grisonnants et la physionomie la plus douce du monde... Ce monsieur — j'appris depuis que c'était le directeur — vint à moi d'un air empressé, et me saluant avec une grande politesse, me demanda si j'étais l'auteur de la pièce qu'on devait lire. Je répondis de mon mieux, en m'inclinant jusqu'à terre, que je m'appelais Baptistet et que j'étais un ami de l'auteur, lequel allait revenir pour sûr dans un instant. « Le fait est, monsieur, que vous me sembliez bien jeune pour aborder le théâtre,» me dit le directeur en souriant. Là-dessus, il me pria de m'asseoir et nous fîmes la causette un moment... Quoique très intimidé je n'avais point perdu la tête et je profitai de l'occasion pour dire à M. le directeur combien la pièce de Daniel était belle; je lui recommandai surtout l'acte de la prison, comme celui sur lequel nous comptions le plus. A ce moment, nous entendîmes des voix dans le couloir qui conduit au salon du comité.

— Ce sont ces messieurs ! dit le directeur en se levant.

Et je me hâtai de faire comme lui.

Ce qui me frappa surtout en voyant entrer ces messieurs de la Comédie, c'est l'air de famille et de ressemblance qu'ils avaient entre eux. Ils arrivaient l'un après l'autre, pimpants, rasés de frais, enveloppés dans de grandes roulières, ayant tous une même façon de se présenter et de faire la révérence qui sentait la bonne maison d'une lieue. Il y en avait parmi eux des vieux et des jeunes, mais ceux qui étaient vieux semblaient les oncles des autres, et vous auriez juré qu'ils étaient tous du même sang... Chacun de ces messieurs, en entrant, allait droit au directeur dont il serrait la main, puis, se retournant vers moi, me faisait un grand salut que je rendais aussi bien que possible... Seulement, je voyais, à la façon dont ils me regardaient, qu'eux aussi me trouvaient bien jeune pour aborder le théâtre, et je les entendais se dire tout bas entre eux : « Comme il est jeune ! comme il est jeune ! » tellement qu'à la fin je me sentais tout honteux d'être si jeune et que je ne savais plus où me fourrer... Heureusement, le directeur vint à mon aide, et dit

à tout le monde en me montrant : «Monsieur Baptistet, un ami de l'auteur.» Dès lors, on ne fit plus attention à moi, et ces messieurs, groupés autour du feu, se mirent à causer politique en attendant Daniel.

Enfin Daniel arriva, à mon grand soulagement. En entrant il salua la compagnie, posa son chapeau sur la table avec le Pain du roi dedans, et s'excusa de son mieux d'avoir fait attendre le comité. Puis sur un signe du directeur, tout le monde prit place et la lecture commença.

L'ami Daniel, pour lire sa comédie, s'était assis tout seul à la grande table du milieu. Le directeur se tenait debout devant la cheminée; les autres messieurs avaient pris place dans des fauteuils tout autour de la salle. Quant à moi, je m'étais blotti sur un petit divan à côté de la croisée... Pendant que Daniel lisait, j'aurais bien voulu examiner un peu les physionomies de chacun; mais j'avais en face, à l'autre bout de la salle, un vieux monsieur tout blanc et tout frisé, qui fixa sur moi tant que dura la lecture un regard sévère, sous lequel je me trouvais très mal à l'aise. Chaque fois que je levais un peu le nez, j'apercevais toujours ce diable d'œil sévère qui semblait me dire : « Hé ! hé ! jeune homme ! je vous vois ! » Alors je me sentais devenir tout rouge et je baissais vitement les yeux vers le parquet... Et cependant, maître de l'Isle, j'aurais donné gros pour pouvoir lire sur le visage des personnes qui étaient là ce qu'elles pensaient de la pièce, car aucune d'elles ne soufflait mot et la lecture se faisait au milieu d'un silence de mort.

Ce que c'est que de nous, mon ami Jan!... La comédie de Daniel, qui m'avait paru si belle l'avant-veille, lorsqu'il nous la lisait dans sa chambre, au milieu des applaudissements de ses amis, ne me produisait plus le même effet à l'entendre dans le salon du comité... Elle me semblait longue, longue, et par deux ou trois fois l'idée me vint que les comédiens pourraient peut-être bien la refuser. Le fait est que j'entendais ces messieurs chuchoter entre eux et s'agiter sur leurs fauteuils d'une certaine manière qui n'annonçait rien de bon pour le Pain du roi.

Heureusement l'acte de la prison vint bientôt me rendre l'espoir et dissiper toutes mes inquiétudes. C'est la vérité, maître Jan. Quand Daniel arriva à ce fameux passage qui déjà m'avait tant fait pleurer deux jours auparavant, mon émotion fut encore plus grande que la première fois; et alors oubliant théâtre, comédiens, salon de comité et tout, je me mis à sangloter bien haut de toutes mes forces... Le diable soit du passage!... Je voyais à travers mes larmes ces messieurs qui

souriaient ; le directeur me faisait doucement : « Chut ! chut ! » avec la main... Deux ou trois fois Daniel impatienté se retourna pour me dire : «Tais-toi donc, Baptistet.» Mais c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas retenir mes sanglots... La pièce était finie que je sanglotais encore.

Sitôt la lecture faite, Daniel se leva, mit le Pain du roi sous son bras, et alors après avoir salué la compagnie, nous passâmes tous les deux dans un cabinet voisin pour attendre la décision du comité... Dès que nous fûmes seuls, je serrai les mains de mon ami : « Ah ! monsieurDaniel, lui dis-je, que c'est beau ! » Daniel secoua la tête en souriant et me fit signe de me taire... On causait à demi-voix dans le salon du comité... Au bout d'un moment, un grand silence se fit ; puis nous entendîmes un drôle de petit bruit comme des billes tombant l'une après l'autre dans un vase de porcelaine.

— Qu'est-ceci ? demandai-je à Daniel.

— C'est mon sort qui se décide, me répondit-il d'une voix très émue, et là-dessus il m'expliqua en quelques mots comment, pour juger les comédies, ces messieurs se servent de petites boules blanches, rouges, noires, qu'ils jettent dans un pot placé au milieu de la table.

Les boules blanches veulent dire : «Votre pièce est charmante; je la jouerai avec plaisir. »

Les boules rouges signifient : « Votre pièce ne vaut pas le diable; mais on la jouera tout de même s'il le faut.»

Les boules noires sont terribles. Elles disent: «Remportez votre pièce bien vite ; nous ne la jouerions pas pour un boulet de canon ! » Et donc c'est la couleur des boules qu'on jette dans le pot qui décide du sort des auteurs.

Daniel achevait à peine de me donner ces renseignements que la porte du salon s'ouvrit... Le directeur vint à nous pour nous apporter la décision du comité, — vous pensez, maître Jan, si nos cœurs faisaient toc-toc — et, s'approchant de Daniel, il lui dit : « Votre pièce est charmante, monsieur...»

«Bravo!... Quel bonheur !...» m'écriai-je avec transport.

Le directeur me regarda d'un certain air qui me rappela combien j'étais jeune, puis il reprit: «Votre pièce est charmante, monsieur, mais d'une telle inexpérience scénique que le comité n'a pas cru devoir l'accepter...» Ce sont ses propres paroles, maître Jan, je les ai retenues, comme j'ai retenu l'air que jouaient les orgues à l'enterrement de ma petite amie Nanon... « C'est une revanche à prendre, ajouta le directeur

en serrant les mains de Daniel, et je suis sûr que vous la prendrez. » — J'essayerai, monsieur,» dit Daniel en le saluant, et nous nous retirâmes...

«Et maintenant, demandai-je à Daniel en descendant l'escalier, et maintenant qu'allons-nous en faire de ce malheureux Pain du roi?» Mon ami était déjà consolé. «Bah! me répondit-il, les théâtres ne manquent pas dans Paris... Pantomime ou ballet d'opéra, nous en ferons toujours quelque chose.»

Par la suite, maître Jan de l'Isle, je vous tiendrai au courant de ce qui adviendra de cette belle et malheureuse comédie.

BAPTISTET.

(Le Moniteur universel du soir du 17 Décembre 1865.)

JAN DE L'ISLE A BAPTISTET

LA NOËL EN PROVENCE

Tu ne devinerais jamais, mon cher enfant, la singulière visite que j'ai reçue, la semaine d'avant Noël, un soir qu'il faisait grand vent... Je venais de me lever de table et j'étais assis devant le feu, en train de tremper la pâtée du chien, quand j'entendis frapper à la porte timidement. Je criai de ma place : «Entrez!» Personne n'entre... Le chien, sans quitter sa pâtée de l'œil, se mit à gronder, preuve qu'il y avait quelqu'un à la porte... «Entrez donc!» criai-je de nouveau et très fort. On n'entra pas davantage ; seulement, je crus entendre dehors, parmi le bruit du vent, des petites voix grêles et des rires étouffés comme s'il y avait eu autour de la maison tout un vol de lutins fantastiques...

Moi qui suis un vieux renard et qui ne crois guère aux esprits, je pensai que c'étaient quelques plaisantins du village qui voulaient me faire des niches à l'occasion du carnaval; sur quoi, je décroche ma petite lampe et je me dis : « Allons voir!» Tout à coup la porte s'ouvre, et qu'est-ce que j'aperçois ?... Zia, Manan, Fanette, Morade, enfin tout ce qu'il y a de plus jeune et de plus joli comme fillettes dans le pays. Moi, de voir entrer dans mon ermitage ces belles créatures du Bon Dieu, avec leurs grands yeux brillants et leurs joues toutes roses, j'en avais quasiment la tête à l'envers ; ma lampe tremblait dans mes mains ; je ne savais que leur dire. Elles non plus, les pauvres chattes! et se serrant les unes contre les autres, elles se tenaient devant moi, la tête baissée, silencieuses dans leurs grandes mantes brunes...

Enfin Zia, plus hardie que les autres, prend la parole et me dit : « - Maître Jan, Dieu vous maintienne! C'est la Noël dans quatre jours, et M. le curé nous a priées, — celles qui sont ici et moi, — d'aller lui chanter des cantiques à sa messe de minuit. Et donc nous avons pensé qu'au lieu de chanter des cantiques français, ce serait bien plus galant de dire quelques-uns de nos vieux noëls de Provence... Alors nous sommes venues voir si maître Jan voudrait bien nous en apprendre une demi-douzaine ; car, pour ce qui est de connaître les vieux airs de notre pays, il n'y en a pas un parmi nos anciens qui vaille Jan de l'Isle ! » Tu comprends, bien, Baptiste, que je ne pouvais guère refuser à ces enfants ce qu'elles me demandaient ; et puis, quand même je l'aurais voulu, comment résister à des enjoleuses de seize ans, qui savent si bien dire : «Oh! maître Jan!... oh! maître Jan!» en joignant leurs petites mains... Finalement, il a été convenu qu'elles viendraient tous les soirs, après souper, à la maison, où je leur apprendrais les plus beaux noëls de mon répertoire ; et comme on n'avait pas de temps à perdre, vu l'approche de la Nativité, on a tout de suite fait cercle autour du feu et les leçons ont commencé le soir même... Tu penses si c'était risible de voir la vieille face ridée de maître Jan au milieu de tous ces fins minois et d'entendre sa voix de crécelle parmi ces voix de chérubins !... Sauf le respect que je me dois, j'avais tout à fait l'air d'un vieux hibou apprenant la musique à des fauvettes.

C'est qu'elles y allaient de bon cœur, mes fauvettes! A la fin du premier soir, elles savaient déjà couramment ce beau noël de l'Hôte, dont les paroles et la musique ont été composées, il y a deux cents ans, par le grand Saboly, organiste de Saint-Pierre, à Avignon... Te le rappelles-tu, Tistet, ce beau noël?... Saint Joseph arrive de nuit à Bethléem avec la sainte Vierge, et s'en va frapper à la porte d'une hôtellerie... Il frappe une fois, deux fois, personne ne répond; alors il crie :

«Ohé! la maison! maître, maîtresse, varlets, chambrières; il n'y a donc personne ici ! voilà longtemps déjà que je frappe, et personne ne vient! quelle cruauté!»

Sur quoi l'hôtelier se décide à ouvrir sa fenêtre, et d'un ton de mauvaise humeur :

« Je me suis déjà levé trois fois. Si ceci dure, je ne dormirai guère. Qui frappe en bas ? Qu'est-ce que c'est que tout ça ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Que faut-il faire ?

Le bon saint Joseph alors d'une voix douce explique à l'hôtelier ce qu'il désire :

«Voulez-vous loger dans votre maison moi seulement avec ma femme ? »

L'hôtelier ne veut pas... Qu'est-ce que c'est que tous ces bohémiens, tous ces batteurs d'estrade qui arrivent à une pareille heure... « Allez- vous en, mauvaise troupe ; ma porte est fermée à double tour. »

Et Joseph, sans s'émouvoir de ces injures, répond : «Nazareth est notre patrie. — Je ne suis pas ce que vous croyez; —je suis charpentier, je m'appelle Joseph, — ma femme s'appelle Marie.»

Pauvre saint Joseph! c'est comme s'il jouait du fifre!... L'hôtelier ne veut pas entendre raison... En vain on essaye de le prendre par l'avarice, cet hôtelier du diable!—«Recueillez-nous quoi qu'il nous coûte ! — Logez-nous dans un galetas ; — nous vous payerons notre repas — comme si nous étions à table d'hôte. « L'hôtelier, toujours cruel, garde sa porte close. Sur quoi saint Joseph tente un dernier effort et lui dit avec des larmes : — « Ne nous traitez pas de la sorte ! —Hélas! voyez le temps qu'il fait! — Ouvrez-nous! Encore un peu, vous allez nous trouver morts à la porte.»

Dieu soit loué! l'hôtelier se laisse attendrir, et voyant la pauvre sainte Vierge, qui grelotte, les pieds dans la neige, serrée contre son mari, il répond d'une voix radoucie : « Votre femme me fait pitié — et me rend un peu plus affable. — Je vous logerai par charité — dans une mauvaise petite étable (i).))

A ce moment entrent les bergers, tous Provençaux. Ils ont été réveillés au milieu de la nuit par « un ange tout vert, qui avait de grandes ailes dessus ses épaules.» Cet ange leur a annoncé que Jésus venait de naître; sur quoi ils sont tous partis, malgré le vent, malgré la neige. Comme ils ont froid, les pauvres gens! Ils sont si mal vêtus : « Tous leurs habits ne sont qu'en toile grise, — et si troués qu'on leur voit la chemise!» Et comme dit naïvement le bon Saboly : « Les trous ne tiennent guère chaud!» Heureusement que pour s'égayer le long du chemin, les bergers ont emporté leurs fifres et leurs tambourins. Puis sur la route ils ont eu des distractions. Ils ont rencontré les rois mages, avec leur suite merveilleuse, des pages, des nègres, et leurs grands étendards en or qui flottaient au vent du matin, et la petite

(1) Le Nouvé de Micoulau Saboly. — Aubanel, imprimeur-éditeur, Avignon.

étoile qui marchait devant eux dans le ciel... et toutes ces belles choses leur ont fait paraître le temps moins long à ces pauvres bergers, et enfin les voilà arrivés... Ils entrent dans l'étable bruyamment, comme de gros lourdauds qu'ils sont ; tout le monde leur fait signe de se taire : « Chut ! chut ! chut ! que l'enfant sommeille ! — Chut ! chut ! chut ! que le petit dort!» Un peu intimidés, ils se remettent bien vite, et alors : —«Le chapeau bas et la tête courbée, vont tout courants saluer l'accouchée, et font l'accolade à l'enfant.» Cela fait, «ils laissent à terre deux ou trois bons fromages, quelques douzaines d'œufs; Joseph leur dit : Allons ! soyez bien sages ; tournez-vous en et faites bon voyage ; bergers, prenez votre congé!»

Le noël finit là ; mais ce n'est rien de le lire dans le français ; il faut l'entendre en provençal, avec la musique si tendre que maître Saboly a mise dessus... A cette chose-là, pas moyen de retenir ses larmes!... Et dire que Saboly en a fait des centaines de ces noëls, tous plus galants, plus charmants, plus merveilleux les uns que les autres... Il faut voir comme il décrit bien l'étable où Notre-Sauveur vient de naître, en cette nuit de décembre où il fait si noir et si froid... Au dehors la neige couvre la terre... tous les diables de l'enfer, Satan, Lucifer, Belzébuth, rôdent autour de l'étable en aiguisant leurs longues griffes pour empêcher les bergers et les rois de venir saluer leur maître... Mais bast ! l'archange Michel est là avec son grand sabre enflammé, et les démons n'ont qu'à se bien tenir... Dans l'étable, entre l'âne et le bœuf, la Vierge a l'enfant Jésus sur ses genoux et l'allaite et le berce : « Le petit l'appelle et lui dit : Mama ! Alors « la Vierge bien aise — le prend et le baise, — et de cent façons — caresse son garçon. — D'une voix charmante, — elle lui parle et lui chante ; — elle lui dit : Jésus vous êtes tout mien. Ayez pitié de moi. — Je suis votre servante, — et vous êtes mon Dieu ! »

Tu ne peux pas te figurer, mon petit Baptiste, avec quelle diligence toutes ces fillettes ont appris les six ou huit plus beaux noëls de Saboly. C'est plaisir de donner leçons à des élèves pareilles! Mais aussi quel triomphe à la messe de minuit!... Quand on a entendu ces voix jeunes et fraîches entonner — sur des paroles provençales — cette ancienne musique, souvenir des autres temps, tout le monde était ému jusqu'aux larmes, les vieilles personnes surtout... Il faut dire que parmi ces petites, il y en a deux ou trois qui ont des voix à rendre les anges jaloux, — Fanette et Zia, par exemple, — et puis qu'on avait fait venir pour

cette nuit-là un fameux organiste d'Avignon... Ma parole! Tistet, c'était à se croire en paradis, si toutefois c'est vrai ce qu'on assure, qu'au paradis on ne parle et on ne chante qu'en provençal.

Pour en finir avec cette belle nuit de Noël, je te dirai qu'au sortir de la messe nous sommes allés toute une bande faire réveillon chez Francet Mamaï. Tu sais que dans cette maison-là on a conservé nos anciennes coutumes de Provence, et que chaque année l'antique cérémonie du cacho-fio s'y fait dans toutes les règles... En arrivant, donc nous avons trouvé la table déjà dressée et sur la belle nappe blanche un pain de Noël gigantesque, ornementé de petit-houx; on n'avait pas oublié non plus de poser sur la table trois flambeaux allumés et trois écuelles avec un peu de jeune blé dans chaque.

Quand tous les invités ont été au complet, Francet est allé chercher la bûche de Noël, lou cacho-fio, comme nous disons, et l'a posée devant son père... Alors le vieux Mamaï s'est levé gravement, a rempli de vin son gobelet, et le tenant en l'air a fait une belle prière pour demander au ciel la prospérité, la santé, le bien-être de lui et de tous les siens jusqu'à la Noël prochaine, jusqu'au cacho-fio de l'an qui vient; puis par trois fois il a versé sur l'énorme bûche le vin de son gobelet... Cela fait, le plus jeune des enfants de Francet s'est approché; il a pris le cacho-fio d'un bout, le grand-père l'a pris de l'autre, et tous deux avec grand'peine l'ont jeté dans le feu, après lui avoir fait faire trois fois le tour de la maison.

Alors tout le monde a pris place autour de la table, et le repas a commencé, un vrai repas de Noël, où le nougat aux amandes et les escargots à l'aïoli jouaient le plus grand rôle, largement arrosés de vin cuit. Tu sais, Baptiste, que pour un bon Provençal il n'y a pas de jour de Noël possible sans escargots et sans nougat, pas plus qu'il n'y a de jour de Pâques sans omelette, ni de jour des Rameaux sans un grand plat de pois chiches. Vers la fin du repas, au pétillement du cacho-fio, au choc des gobelets, nous avons entonné tous ensemble nos noëls nationaux, tant ceux de Saboly que ceux de Tony Peyrol, de Domergue, de Roucantin, et jamais, depuis deux cents ans qu'ils courent sur les lèvres provençales, ces vieux noëls n'avaient été chantés de meilleur cœur.

JAN DE L'ISLE.

(Le Moniteur universel du soir du 31 Décembre 1865.)

BAPTISTET A JAN DE L'ISLE

L'ATELIER D'UN PEINTRE

C'était lundi dernier, premier jour de l'année, dans l'après-midi. J'étais sorti de l'hôtel de bonne heure, après avoir donné l'étrenne aux servantes et présenté mes compliments à mon hôtelier, et j'errais sur les boulevards, à demi porté par la foule, m'arrêtant à chaque baraque pour admirer les belles inventions de l'industrie parisienne... Tout à coup je sentis un bras se glisser sous le mien, et la voix de mon ami Daniel vint m'arracher à mes contemplations.

« Bonne année, mon petit Baptiste ! me fit-il de cette vive façon qu'il a de dire les choses; veux-tu venir avec moi ? Je m'en vais de ce pas à Montmartre, chez un peintre de mes amis... Tu n'as jamais vu d'atelier, cela t'amuserait peut-être d'en visiter un, à moins que tu ne préfères t'extasier encore quelques heures devant les ménageries de carton et les sabres de fer-blanc.

Je répondis à Daniel, en riant, que je n'étais pas aussi paysan badaud qu'il croyait, et que j'étais prêt à le suivre dans tous les ateliers de la terre; là-dessus il me prit le bras et nous voilà partis.

Nous arrivâmes, après une longue course, dans une vieille maison du quartier Montmartre, et là, au fond d'un jardinet planté de quelques arbres maigres et tristes, nous nous arrêtâmes devant une petite bâtisse en briques rouges, percée d'immenses croisées.

« C'est ici,» dit Daniel, et comme la porte était entr'ouverte, nous entrâmes sans frapper.

C'était le premier atelier de peintre que je voyais de ma vie, et celui-là n'était guère fait pour me donner envie d'en voir d'autres. Figurez-vous, maître Jan, une énorme salle, large et haute, comme une de nos granges à serrer le foin, et presque aussi nue; car en fait de meubles, il y en avait si peu que rien.

C'est à peine si on aurait trouvé, en cherchant bien, une vieille table en bois noir, toute boiteuse, deux ou trois chaises de paille et un canapé vermoulu... Sur les murs pas mal de toiles d'araignées, quelques plâtres et une demi-douzaine de peintures non encadrées, ce qui leur donnait l'air de ne pas être finies ; dans un coin, un escalier de bois menant à une sorte de réduit, qui servait de chambre à coucher; puis çà et là deux ou trois grands mannequins, chargés de draperies et faisant toutes sortes de gestes bizarres avec leurs membres d'étoupe.

De vrai, mon ami Jan, l'aspect de cet atelier était si triste que mon cœur se serra dès que nous entrâmes; en même temps je sentis un frisson de froid me couvrir par tout le corps; car j'oubliais de vous dire qu'il n'y avait pas le moindre soupçon de feu dans cette grande pièce glaciale.

A notre arrivée, l'ami de Daniel, enveloppé dans une vieille robe de chambre, lisait dans un gros livre avec beaucoup d'attention. Le bruit de nos pas lui fit lever la tête, et je vis par sa figure qu'il était encore tout jeune; seulement, il me parut bien pâle et bien maigre, et puis de grands yeux noirs, si brillants, si brillants : on ne voyait que des yeux dans cette figure-là.

«Ah! ça, mon cher, lui dit Daniel en lui serrant affectueusement la main, vous êtes fou de rester sans feu par un temps pareil. Brr... brr!... votre atelier est une vraie glacière.»

Le peintre répondit avec un peu d'embarras : «Tiens! c'est vrai!... j'ai laissé éteindre mon poêle... C'est Shakespeare qui en est cause... J'étais en train de relire Richard III, et cette lecture m'a fait tout oublier... Figurez-vous que je me suis attelé à un grand tableau, dont le sujet est tiré du drame de Shakespeare, et de bonne foi je suis assez content de moi jusqu'à présent... »Et alors, le voilà qui se met à parler fiévreusement de son idée de peinture, décrivant avec beaucoup d'éloquence les postures de ses personnages et toutes les intentions qu'il veut mettre dans son tableau. Pensez que je ne comprenais goutte à toutes ces belles

choses, mais Daniel semblait y prendre grand plaisir, et cela me suffisait.

A mesure que le peintre parlait, sa parole se voilait, sa poitrine s'oppressait et de temps en temps il lui venait une petite toux sèche qui faisait peine à entendre.

Daniel, qui depuis un moment le regardait avec beaucoup d'attention, l'interrompit tout à coup : « Est-ce que vous avez été malade ? mon ami, lui dit-il... Je vous trouve changé, maigri.»

Le peintre répondit doucement, de l'air le plus naturel du monde : «Au fait, j'oubliais de vous dire cela... J'ai été en effet très souffrant depuis que je ne vous ai vu... J'ai même dû passer quelques semaines à l'hôpital.»

«A l'hôpital! s'écria Daniel, vous étiez à l'hôpital, et vos amis n'en ont rien su ! Mais malheureux, si vous aviez fait prévenir quelqu'un de nous...

— Laissez donc, mon cher Daniel, interrompit le peintre de sa voix tranquille, laissez donc! Est-ce que nous n'avons pas assez de nos propres tourments, sans aller encore nous mettre martel en tête avec les souffrances des autres ? Si je vous avais prévenus de ma détresse, je vous aurais attristés inutilement... D'ailleurs, l'hôpital n'est pas aussi terrible que vous croyez. On y est mieux soigné que chez soi.»

Et il disait ce mot de « chez soi» avec une grande mélancolie, en regardant autour de lui dans son atelier ; et puis, que voulez-vous ? C'est à l'hôpital, dans une de mes nuits d'insomnie, que l'idée de mon tableau m'est venue, et voilà pourquoi, sans doute, je n'ai pas gardé un trop mauvais souvenir de mon passage en cette terrible maison.

— N'importe! dit Daniel. Il s'agit de n'y point retourner, et pour cela il faut se soigner.

— Bah! se soigner, reprit le peintre, en faisant claquer ses doigts au-dessus de sa tête d'un air d'insouciance, puis il ajouta comme se parlant à lui-même : « Avec cela que c'est facile de se soigner... Il me faudrait du lait de chèvre deux ou trois fois par jour ! Mais les chèvres de la rue des Martyrs vendent leur lait trop cher pour moi... Avant tout, il faut payer les modèles... finissons d'abord mon tableau; c'est encore le moyen le plus sûr de me guérir. »

Je ne saurais vous dire, maître Jan, l'impression que cela me causait d'entendre ce jeune homme parler ainsi; j'éprouvais tout à la fois de l'étonnement, de la pitié, de la peur, de l'admiration. Regardant ce

pauvre corps tout maigre et maladif, qui grelottait sous quelques guenilles, au milieu de cet atelier sans feu, je me disais à part moi : « Il faut décidément que le goût de la peinture soit une chose bien forte et passionnante... Voilà un homme à qui la misère, le froid, la maladie ne sont rien; une idée de tableau suffit pour le réchauffer et pour le faire vivre... La peinture est quasiment une religion pour lui, et il y trouve ce que les personnes croyantes trouvent dans la religion, à savoir la résignation, le courage et l'espérance quand même.»

C'est ainsi que je me parlais au dedans de moi, tandis que Daniel et son ami s'entretenaient du fameux tableau; à la longue, comme leur conversation me semblait ne devoir jamais finir, je leur demandai la permission de me retirer et je crus m'apercevoir que ce faisant j'étais agréable à Daniel. Sans doute ma présence le gênait pour vider son boursicot dans la poche de son ami le peintre; mais je ne sais pas si c'est chose facile de faire accepter de l'argent à un homme qui a l'œil aussi fier.

Je ne vous cacherai pas, maître Jan, qu'en sortant de ce lugubre atelier qui m'avait rempli la tête d'idées noires, mon premier soin fut de me dire : «Retournons voir les boutiques, cela me distraira.» Je redescendis donc vivement vers les boulevards ; mais une fois là, tout ce monde, tout ce bruit, toutes ces baraques, au lieu de m'égayer ne firent que redoubler ma tristesse. J'avais toujours devant mes yeux le grand atelier sans feu de tout à l'heure, et la gaieté bruyante qui m'entourait me le faisait encore trouver plus sinistre et plus froid dans ma pensée; et puis d'une idée à l'autre, je me pris à songer pour la première fois à tout ce qu'il doit y avoir de deuils, de souffrances, de misères dans cet immense Paris, et cette songerie acheva de me mettre l'âme à l'envers. Sur quoi, le brouhaha des boulevards me devenant insupportable, je me décidai à rentrer à l'hôtel.

Oui, maître Jan, voilà de quelle façon j'ai passé les dernières heures de ce premier jour de l'année, seul dans ma petite chambre, rêvant au coin de mon feu, à tout plein de choses pénibles... Au dehors les cloches de Saint-Roch sonnaient tristement. Un orgue désolé jouait dans la rue, sous mes fenêtres; tout cela n'était pas bien gai, vous pensez; mais ce qu'il y avait de plus triste pour moi, c'était d'entendre souffler la bise et le verglas fouetter mes vitres. Je me disais : «Voilà l'hiver.» Et je songeais combien la mauvaise saison doit faire de ravages dans une ville comme Paris, où il y a tant de misères et de toutes sortes.

Or, tout en songeant devant mon feu, j'avais fini par m'assoupir, quand je sentis tout à coup une grande impression de froid, comme si j'avais été transporté subitement sur la cime du Ventoux.

Au même instant, je vis entrer chez moi un petit vieux tout drôle, ayant sur le dos un grand manteau fait de neige, une couronne de glaçons sur la tête, des bagues de givre à chaque doigt et des lèvres toutes violettes.

A peine ce vieux était-il entré, qu'il y avait deux pieds de neige dans ma chambre.

— Qui êtes-vous ? lui criai-je en grelottant de froid et de terreur. — Ne t'effraye pas, petit, me répondit tranquillement le vieillard aux lèvres violettes, je suis l'Hiver... J'arrive à Paris... Je suis un peu en retard cette année, comme tu vois... C'est égal! J'ai voulu te dire bonjour, en passant.

Tandis qu'il me parlait, son souffle glacé arrivait à moi et me gelait jusqu'au fond des moelles.

J'eus tout de même la force de m'approcher de lui et de lui faire une grande révérence :

— Seigneur Hiver, lui dis-je, je suis bien aise de vous voir; tout juste je pensais à vous il n'y a qu'un moment, et j'ai une prière à vous adresser.

Alors, joignant mes deux mains et m'agenouillant dans la neige devant lui, je commençai à lui parler ainsi de ma voix la plus douce :

«Seigneur Hiver, je vous en conjure! ne soyez pas trop rigoureux pour nous cette année.

«Considérez, je vous prie, que nous avons déjà reçu une terrible visite avant la vôtre, et que c'est bien assez d'un fléau par an.

((N'écoutez pas ceux qui vous demandent de grands froids pour pouvoir montrer leurs belles fourrures.

«N'écoutez pas ceux qui vous demandent beaucoup de neige, pour pouvoir s'en aller dans de petits traîneaux, à la mode des Russiens.

((N'écoutez pas ceux qui vous demandent de faire geler les lacs, pour écrire leurs noms sur la glace avec le bout de leurs patins.

(Songez aussi, seigneur Hiver, songez à ceux qui n'ont ni patins, ni traîneaux, ni fourrures.

«Songez au galetas sans feu, où travaille nuit et jour la pauvre veuve courageuse.

«Songez au lit sans draps où grelotte l'aïeule infirme.

«Songez aux pauvres poitrines qui toussent et auxquelles le froid fait tant de mal.

«Songez à l'ouvrier sans travail qui, rentrant chez lui les mains vides, trouve le foyer mort, la maison froide, la femme en larmes. En tout temps ces choses-là sont terribles ; mais quand vous vous en mêlez, seigneur Hiver, elles sont plus terribles encore.

«Soyez clément, seigneur Hiver, soyez clément.

«Épargnez les petits enfants de la rue, qui n'ont pas de bas à se mettre ;

« Et les petits oiseaux des toits que la froidure fait mourir ;

«Et les bambins de Naples qui viennent chanter et jouer de la musette dans nos cours, avec des chapeaux pointus et des haillons écar- lates ;

«Epargnez aussi, je vous le demande à mains jointes, ce pauvre peintre qui travaille là-bas, dans son atelier glacial, et recommandez à la bise de n'être pas trop dure pour lui...»

J'en étais là de ma prière, quand le son d'une cloche m'interrompit subitement... Le vieux aux lèvres violettes disparut comme par magie et je me retrouvai dans mon fauteuil, les pieds gelés, le corps transi, devant ma cheminée sans feu et mes bûches consumées.

Heureusement on sonnait le dîner, et je descendis bien vite me réchauffer devant une bonne table.

BAPTISTET.

(Le Moniteur universel du soir du 7 Janvier 1866.)

BAPTISTET A JAN DE L'ISLE

LA BOHÈME INDUSTRIELLE

Vous vous souvenez sans doute, maître Jan de l'Isle, que dans les premiers temps de mon arrivée à Paris, j'avais rencontré sur une voiture-omnibus Tony Passajon, l'ancien garancier de chez nous, lequel m'avait fait un très bon accueil et m'avait engagé à déjeuner un de ces jours avec lui. Cette invitation m'était depuis lors tout à fait sortie de la tête; mais voilà qu'hier matin je ne sais quelle mouche au saut du lit me piquant, je me suis dit de but en blanc : « Si j'allais déjeuner avec Passajon!» Et tout de suite je me suis mis en route.

Attendu que M. Passajon est employé dans les bureaux de la Banque universelle — qui est une des premières maisons du haut commerce de Paris, - j'avais mis du linge blanc pour lui faire honneur, et j'étais, ma foi ! fort galant, quand j'arrivai, sur le coup de midi, dans les magasins de la Banque universelle... Ma figuette! maître Jan, parlez-moi de ces magasins-là! Situés au premier étage d'une maison magnifique, dans le plus beau quartier de Paris, on y arrive par un large escalier à rampe de marbre, garni de tapis tout du long ; les portes, hautes et larges comme portails d'église, reluisent du haut en bas à se mirer dedans, et pour oser les franchir il faut un vrai toupet d'enfer. Heureusement ce n'est pas, comme vous savez, l'audace qui me manque; tournant donc hardiment un gros bouton de cuivre, j'entrai dans les bureaux

sans frapper, ainsi qu'il était écrit sur le portail, en grandes lettres dorées.

Tout de suite en entrant, j'avisai M. Passajon, qui tournait le dos à la porte et se chauffait les pieds au feu en grignotant un gros morceau de pain dur et de petits oignons tout crus posés devant lui dans un morceau de papier jaune. «Jarnidieu! me dis-je au dedans de moi, si c'est là le déjeuner qui m'attend, je ferais peut-être mieux de retourner d'où je viens. »

A ce moment, Tony Passajon vira la tête et m'aperçut. «Té! vé! c'est Baptistet!» fit-il joyeusement, et nous nous donnâmes l'accolade de bon cœur. Je voyais tout de même qu'il était un peu gêné et que ses petits oignons lui faisaient honte à cause de moi; mais je fis mine de ne pas m'en apercevoir et m'étant d'abord informé de l'état de sa santé, je lui demandai le plus poliment du monde s'il ne viendrait pas volontiers déjeuner avec moi dans un cabaret du voisinage.

— Pardieu! me dit-il en riant, tu arrives comme l'as d'atout, mon petit Baptiste; j'ai justement un appétit d'enfer, mais pas un radis dans la poche, à preuve que depuis deux jours voilà à quelle nourriture je suis réduit,» et il me montrait d'un air piteux sa croûte de pain dur et ses petits oignons tout crus.

Vous pensez, maître Jan, si j'étais étonné d'entendre me parler ainsi un homme que je croyais dans une si belle position, un employé de la Banque universelle. Toutefois, je n'osai pas demander d'explications pour le moment, et me contentai de renouveler à Tony mon invitation, lui laissant le choix du cabaret, le menu du repas et tout. Là-dessus il me répondit qu'il ne pouvait quitter les bureaux à cette heure, — vu que tous ces messieurs étaient sortis pour déjeuner, — mais que si je voulais, nous pourrions faire monter du cabaret voisin et déjeuner dans les bureaux, sans peur d'être dérangés. Sur quoi je descendis vitement commander notre repas, et, dix minutes après, nous nous attablions devant un fin déjeuner à la fourchette, flanqué de deux bouteilles à casque vert. Avant de se mettre à table, Passajon prit sa croûte de pain et ses petits oignons tout crus, et les alla serrer précieusement, dans un gros coffre à secret, qu'il y avait là en un coin; duquel coffre, quand on l'ouvrit, s'exhala comme une odeur de vieilles nourritures.

« Ceci, mon petit Baptiste, me dit maître Tony en souriant d'un air narquois, ceci te représente la caisse de la Banque universelle; seulement,

comme ladite Banque n'a pas d'argent à y mettre pour le quart d'heure, j'en ai fait mon garde-manger.

Ce disant, il referma le coffre avec le plus grand soin et vint se mettre à table, sans un mot de plus.

Moi, de mon côté, je ne lui en demandai pas davantage ; mais à part moi je me disais : « C'est bon, c'est bon, tout à l'heure mon vin cacheté va te délier la langue.» Et, en effet, vers le milieu de la seconde bouteille, voilà maître Passajon qui me dit, avec un gros soupir :

« Tel que tu me vois, Baptistet, je gagne dans cette bonne maison-ci cent vingt francs par mois, avec le logement, le chauffage et l'éclairage par dessus le marché. C'est plus qu'il ne m'en faudrait, comme tu penses, pour vivre honorablement et faire deux bons repas par jour ; voilà malheureusement près de dix mois que les employés de la Banque universelle n'ont pas touché un sou de leurs appointements, et Dieu sait quand ce pénible état de choses finira... Et, mon Dieu, oui, mon enfant, il y a comme cela dans ce monde des maisons montées sur un pied formidable, occupant des employés par douzaines, payant des loyers de vingt mille francs et tant, et n'ayant pas un rouge liard en caisse, pas même de quoi faire remettre un carreau de vitre, pas même de quoi payer un port de lettres... C'est dans une de ces maisons-là que j'ai eu la bonne fortune d'entrer.»

Ici, M. Passajon fit une pause pour se verser un demi-gobelet de mon joli vin rouge qu'il savoura doucettement, par petits coups ; moi, d'entendre des choses aussi extraordinaires, t'étais tout ébaubi et je ne voulais pas en croire mes oreilles; toutefois, pour engager maître Tony à continuer ses confidences, je lui dis timidement comme ceci :

« Ça ne va donc pas fort dans votre partie, monsieur Passajon!» Sur quoi le bonhomme éclata de rire en se renversant dans son fauteuil :

«Ah! ah! ah! notre partie!... Il est bon là, ce petit Baptiste!... notre partie !... Comme si je savais, comme si la maison savait, comme si personne savait quelle est notre partie, dans quelle partie nous travaillons!... Mais, innocent que tu es, tu n'as donc pas la plus petite idée des affaires, des grandes affaires s'entend... Tiens! veux-tu que je te dise en deux mots ce que c'est que la Banque universelle ?

— Volontiers, monsieur Passajon.

— Eh bien! écoute, Baptistet. La Banque universelle est une institution qui a pour but de... ou plutôt de... Non! je me trompe, elle

a pour objet le... Ah ben! non! ce n'est pas encore cela... Au fait, j'aime mieux te donner une de nos circulaires, où la chose est imprimée tout du long; tu liras cela chez toi, à tête reposée, et que je sois pendu si tu y comprends un traître mot... Que veux-tu? Les actionnaires aiment ça... car je dois t'avertir, Baptistet, que la Banque universelle est montée par actions, ainsi qu'il convient à toutes grandes entreprises... Malheureusement les anciens actionnaires sont fatigués; des nouveaux, il n'en vient guère, et pour l'heure notre Banque a sur le dos son joli petit million de dettes, dont 15 fr. au concierge pour ports de lettres et autres menus frais.»

Tandis que M. Passajon me parlait ainsi, je regardais avec stupeur cette enfilade d'appartements somptueux qui composent les bureaux de la Banque universelle : tous ces beaux tapis, toutes ces belles glaces, toutes ces grosses pendules en or sur les cheminées, et devant tant de richesses ce que j'entendais ne me paraissait pas croyable; sur quoi maître Tony, qui surprit mon regard et le comprit, me dit en clignant de l'œil d'un air finaud :

« Baptistet, Baptistet, tout ce qui reluit n'est pas or, mon enfant... De toutes ces belles choses, il n'y en a pas une qui soit complètement payée : nous devons au tapissier, au glacier, au menuisier, au gazier, à l'horloger, sans parler des autres. Chaque semaine, nous avons la visite de messieurs les huissiers. Tous les mois, on vient pour nous saisir et nous vendre; les affiches sont posées; les Auvergnats, qui sont à la piste de toutes les ventes, se bousculent à notre porte; et puis, au dernier moment, nous trouvons toujours quelque argent pour apaiser l'huissier; alors on enlève les affiches, les Auvergnats s'en retournent maugréant, et nous en voilà pour un mois... Ce que je te dis là t'étonne, mon enfant; moi aussi dans les premiers temps, ces saisies de chaque mois m'étonnaient un peu, je l'avoue, mais maintenant j'y suis fait et je ne m'en préoccupe guère.

— Mais enfin, monsieur Passajon, demandai-je fort intrigué, comment une maison peut-elle se soutenir dans des conditions pareilles ?

— Ah! voilà!... Ce sont nos dettes qui nous sauvent!... Tu comprends bien, Baptistet, que les gens auxquels nous devons ce joli million gardent au fond du cœur un secret espoir de le recouvrer un jour ou du moins d'en sauver quelques bribes. Cet espoir leur restera tant que la Banque universelle n'aura pas fait un plongeon universel. Voilà pourquoi ils tâchent de la soutenir à fleur d'eau, cette pauvre

banque, et voilà pourquoi aussi les jours de vente et de saisie nous trouvons toujours un billet de cinq cents chez ces personnes-là. Elles courent après leur argent, comme on dit. Ne cours jamais après ton argent, mon petit Baptistet. »

Ici M. Passajon fit une nouvelle pause et une nouvelle caresse à la demoiselle au casque vert, puis il reprit :

«Voilà où nous en sommes... Tu penses que pour mener notre barque dans de si mauvaises conditions, pour doubler le cap des échéances sans un denier en caisse, pour éviter les ventes, les saisies, la faillite, voire la police correctionnelle, il faut avoir un fier patron à la barre. Aussi en avons-nous un bon, et qui compte... Ah! sans son directeur, il y a longtemps que la Banque universelle aurait cessé de vivre; mais avec cet homme-là, il y a toujours de l'espoir, même après la mort... En voilà un qui connaît les actionnaires et la façon dont il faut les prendre... Que de fois j'en ai vu, de ces pauvres actionnaires, qui arrivaient furieux dans nos bureaux, qui pestaient, qui juraient, qui sacraient, réclamant leur argent à cor et à cri; vite, vite je les faisais entrer dans le cabinet du directeur et, quand ils en sortaient, c'étaient de petits moutonnets bien sages, qui allaient à l'abattoir sans dire seulement : « Bê 1...» Tiens! encore l'autre jour, il y avait là, à la place où tu es, un vieux curé de campagne qui a déposé chez nous ses petites économies et qui venait très inquiet nous demander des nouvelles de son argent. — Il y a beau temps qu'il court le monde, son argent! — Eh bien, que crois-tu? en un tour de main, le patron l'a eu complètement rassuré et il a même trouvé le moyen de lui faire suer quelques pièces de vingt francs ; sans compter que le pauvre curé s'est en allé bien content, en nous faisant des saluts jusqu'à terre... Ah! c'est un habile homme, notre directeur.

« Où il faut le voir, par exemple, où il est surtout admirable, c'est dans ses relations avec ses employés... Nous sommes ici une douzaine de gaillards bien endentés, qui n'avons que nos appointements pour vivre; or, voilà près de dix mois que la caisse ne nous a pas donné un sou... Tu penses, quelle jolie meute de créanciers aux talons de M. le directeur... et des créanciers terribles, des créanciers qui ont faim, qui sont toujours là, qu'on ne peut pas éviter...

«Bah! le patron s'en tire tout de même. Il nous paye en sourires, promesses, poignées de main, bonnes manières, bonnes paroles, un cigare à l'un, un billet de spectacle à l'autre; puis, quand il voit que la

corde est trop tendue, alors il emploie les grands moyens... Un jour, nous le voyons arriver tout guilleret: « Messieurs, nous dit-il d'une voix joyeuse, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer ; le temps des épreuves est fini. Faites le relevé de ce qui vous, est dû, et présentez- vous à la caisse dans huit jours, vous serez intégralement payés;» puis, d'un air très ému : «Et maintenant, messieurs, je tiens à vous remercier de la noble façon dont vous m'avez soutenu dans la mauvaise fortune... je vous jure que je ne l'oublierai jamais, jamais!» Là-dessus, nous voilà tous bien contents, comme tu penses... Huit jours se passent; nous nous présentons à la caisse... Ah! ben! oui... la caisse n'est pas ouverte, et d'ailleurs il n'y a pas un sou dans la caisse!... Consternation générale!... A ce moment entre le directeur avec une figure à l'envers... Tout de suite, en entrant, il tombe dans un fauteuil et se met à sangloter, la tête dans ses mains, criant bien fort : « Je suis un misérable, un misérable!... je vous ai trompés... je n'ai pas d'argent !... » Sur quoi, tout en pleurant, il se met à nous parler d'un tas de choses tristes, de sa femme qui est morte, de ses pauvres petits enfants qui ne sont pas bien du tout, et cela est dit en des termes si touchants, si éloquents, que nous voilà tous la larme à l'œil, et que pas un de nous n'a le courage de lui réclamer son dû... C'est un si joli comédien!...

« Sais-tu comment il m'a reçu la dernière fois que je suis entré dans son cabinet pour lui demander de l'argent ?... Avant que j'eusse ouvert la bouche, il avait compris ce que je venais faire, et alors, sans me donner le temps de parler... «Mon vieux Passajon, me dit-il, j'ai quelque chose de bon à te dire... Hier le conseil d'administration s'est réuni et j'ai obtenu de ces messieurs, à force d'éloquence, que tu ne quittes pas la maison.

— Comment! Est-ce qu'il était question de...

— Eh ! mon Dieu ! oui, mon pauvre vieux; on se plaignait beaucoup de ta négligence depuis quelque temps, et déjà même ces messieurs avaient choisi ton successeur... Mais rassure-toi... j'ai plaidé ta cause et je l'ai gagnée... tu nous restes!» Là-dessus il me donne une poignée de main et tourne les talons... J'étais tellement stupéfait que je ne trouvai pas un seul mot à lui dire...

«Et maintenant, mon petit Baptistet, tu me demanderas peut-être pourquoi je reste dans cette maison et ne cherche pas fortune ailleurs... Que veux-tu, mon enfant?... Je suis vieux; à mon âge on ne trouve

guère d'emploi à Paris... Ici je ne suis pas payé, c'est vrai; mais enfin j'ai le logement, puisque je couche dans les bureaux; en outre, de temps en temps, j'arrache au directeur une pièce de quarante sous ou une vieille paire de bottes... Et puis qui sait? la fortune est si bizarre et les actionnaires si naïfs. La Banque universelle peut se relever encore. Ainsi le patron mijote en ce moment une grosse affaire qu'il appelle le Gaz des Pyramides. — Il s'agit de mettre de l'asphalte et des becs de gaz tout autour des Pyramides d'Egypte, pour que les voyageurs puissent aller les admirer la nuit et se promener là comme sur les boulevards ; et puis le dedans aussi des pyramides serait éclairé au gaz, ce qui serait bien plus beau. — Comme tu vois, c'est une grande entreprise et qui demande beaucoup d'argent... Mais nous faisons imprimer en ce moment des circulaires magnifiques sur lesquelles nous comptons beaucoup... Ah! dame! si le Gaz des Pyramides réussissait, c'est pour le coup, mon petit Baptiste, qu'on toucherait ses arriérés et qu'on en ferait de ces fins déjeuners, avec du vin encore meilleur que celui-là ! »

Ici M. Passajon fit une troisième pause et vida dans son gobelet le fond de notre dernière bouteille. Je le regardais boire sans rien dire ; mais, entre nous, maître Jan de l'Isle, je n'étais pas fâché de voir le déjeuner fini. Cette Banque universelle ne me semblait pas un endroit salutaire pour moi, et j'avais hâte de m'en éloigner.

BAPTISTET.

(Le Moniteur universel du soir du 14 Janvier 1866,)

LES HANNETONS

LES HANNETONS

PETITES HISTOIRES DU PRINTEMPS

Vous m'accorderez, chers lecteurs, que les hannetons sont les êtres du monde les plus inoffensifs ; ils n'ont ni piqûre ni venin ; leurs pattes grêles n'ont jamais égratigné personne, et le zon-zon de leurs ailes bleues est à peine désagréable ; — j'en ai vu rarement cités en cour d'assises, ou même en correctionnelle ; vous n'en trouverez aucun attablé devant un mauvais livre de MM. Capefigue ou Feydeau ; — le plus roué d'entre eux est incapable de vendre une Patrie soixante et quinze centimes.

A ces mille qualités, les hannetons joignent un physique agréable ; — ils plaisent aux dames par leur désinvolture et la finesse de leur taille ; — leur ventre mignon a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; — ce sont les rois de la fantaisie, les patrons de la littérature légère; — ils n'aiment que les chemins de traverse et s'en vont baguenaudant de çà et de là, à la façon du Chaperon-Rouge, ce qui est charmant comme tout.

Aussi, voulant écrire les histoires du printemps, j'ai jugé à propos de les placer sous la protection spéciale de ces petites bêtes ; — chacun des alinéas que je vais vous servir s'appelle donc un hanneton, —si vous le permettez ; — et je vais me mettre à secouer les ormes et les marronniers de l'Europe entière, pour faire tomber des branches le plus de hannetons possibles, et des espèces les plus variées.

La scène suivante s'est passée, il y a quelques jours, dans une des gares de Paris. — Les salles étaient encombrées de soldats ; — zouaves, grenadiers, artilleurs ; — puis des femmes, puis des enfants, des amis, des enthousiastes ; c'était un tohu-bohu inimaginable ; — 'on se poussait, on allait, on venait, on criait, on chantait, on pleurait; — bref, l'heure du départ.

Dans un coin de la gare, un jeune et charmant couple se faisait de tendres adieux ; — d'un côté un beau zouave, barbe noire, larges épaules, cou bronzé ; de l'autre, une petite brune, assez vive, assez accorte ; vous voyez le tableau d'ici ! Ce qui le rendait encore plus touchant, c'était une petite créature au maillot, qui souriait à son père, à sa mère, et ne comprenait rien aux larmes dont on l'arrosait. — 0 Andromaque! 0 Hector!

Tout à coup, Andromaque essuie ses yeux, et, s'adressant à son bon ami, lui dit rapidement : — «A propos, et ton chocolat que j'oubliais ; — reste là, et garde le petit un moment ! Je vais revenir. »

Le beau zouave prend l'enfant, et le caresse en attendant que la mère revienne; — dix minutes se passent, personne!

Un quart d'heure, vingt minutes, une heure, personne encore. Le convoi va partir... Aux rangs ! aux rangs ! — La femme ne revient pas. — On cherche, on s'informe, on appelle; mais inutilement. Le père reste là, son enfant sur les bras; et tout à coup il relève la tête; son front est pâle ; des larmes brillent dans ses yeux ! — Il a tout compris. «Sacrebleu! dit-il, c'est tout de même une vilaine action!»

Vilaine action, en effet! La mère qui abandonne son enfant, et qui le fait avec une si lâche habileté! — Vilaine action! l'amante qui laisse de pareils adieux à son amant. — Vous figurez-vous l'embarras, la douleur, le désespoir de ce pauvre diable, au milieu de la gare, à l'heure du départ, et son enfant sur les bras ?

Heureusement toutes les femmes ne sont pas taillées sur le même modèle ; la personne qui avait assisté à ce drame des adieux m'a affirmé qu'une brave et vieille fille s'était chargée de l'enfant jusqu'au retour de son père.

Notre pauvre zouave est parti un peu consolé ; — mais je plains ceux qui lui tomberont sous la main : — on se venge comme on peut,

et les Autrichiens pourraient bien payer pour la maîtresse infidèle et la mère coupable.

Puisque je suis en train de parler de hannetons, laissez-moi vous demander si vous connaissez cette expression de rapin : Avoir un hanneton dans le cerveau, synonyme de cette autre : Avoir une araignée dans le plafond?

On a un hanneton dans lé cerveau quand on est tracassé par une idée en mal d'enfant, par un projet quelconque, plus ou moins réalisable, et je trouve l'image charmante.

Tous les hommes de notre époque ont leur hanneton ; — tous, boursiers, littérateurs, gandins, dramaturges, comédiens ; — Grassot rêve de tragédies et de poésie lyrique; — Alexandre Dumas, de Vatel, de Carême et de Vuillemot; — Balzac n'eut qu'un désir toute sa vie : être boyard et millionnaire.

Le hanneton d'Alphonse Karr ce sont ses Guêpes et son jardinage; mais un des plus beaux que je sache est celui qui trottine en ce moment dans la cervelle d'Henri Monnier.

Henri Monnier veut se bâtir, dans le temple des admirations futures, une statue plus durable que l'airain et que les mémoires de M.Prudhomme. — M. Jules Janin en mourra de dépit; n'importe, — Monnier l'a juré, — son nom et sa gloire iront à l'avenir.

Il compte pour cela sur des scènes populaires qu'il vient d'achever, et qui sont l'œuvre la plus étrange, la plus pharamineuse des temps modernes.

A des détails hideux un luxe inimaginable de descriptions :

Tous les bouges infects de la rue Mouffetard, de la barrière Monceaux, de la Cité passés en revue; un réalisme enrayant : Théodore, Zoé, Dorothée, etc. Que sais-je?... Henri Monnier parle de son projet à tout le monde ; — à quelques intimes même, il lit un passage de son oeuvre ; — mais les plus courageux s'évanouissent au bout de quelques lignes.

Il est pourtant des palais blasés pour lesquels un pareil ragoût ne manque pas de saveur.

L'ouvrage sera tiré, dit-on, à cent exemplaires de cent francs chaque. Le grand Nadar en a retenu deux exemplaires.

Raymond Brücker, — l'écrivain catholique, va partout citant un mot qu'il tient de Balzac lui-même, et dont il se sert contre l'œuvre du grand maître.

Brücker lui reprochait un jour une grande inexactitude, et de graves erreurs dans ses observations psychologiques et physiologiques :

Balzac lui répondit : «Eh! parbleu! comment voulez-vous que j'aie « le temps d'observer les caractères de tous ces braves gens, quand je « trouve à peine celui de les décrire ? »

C'était aux premières représentations du Mattre-dÉcole ; Frédérick Lemaître était dans les coulisses entouré de son fils, de Paul Meurice et d'Auguste Vacquerie. — Avant d'entrer en scène, il jetait un dernier coup d'œil sur sa toilette et sa tournure.

— Voyons! dit-il tout à coup à ses amis, comment me trouvez- vous ?

— Très bien, parfait! lui répondent-ils en chœur.

— Je ne vous demande pas de compliments; Parlez-moi franchement, — n'y a-t-il rien à reprendre dans mon costume ?

On se récrie, comme vous pensez; — pourtant le jeune Frédérick

Lemaître prend timidement la parole :

— Il me semble, papa, que tu ferais bien de sortir ton parapluie du fourreau pour entrer en scène.

Frédéric se retourne à cette observation, et avec le geste majestueux et la voix de tête que chacun sait, il montre la porte à ses interlocuteurs en leur disant : « Monsieur mon fils, M. Paul Meurice, M. Vac- « querie, veuillez vous retirer ; —je n'ai jamais souffert les critiques.»

Oh! les hommes de génie.

Je voudrais terminer par un hanneton un peu sentimental; pardonnez-moi, cela ne m'arrivera pas souvent.

Il y a quatre ou cinq ans, je me trouvais dans un des restaurants du Palais-Royal, quand je vis entrer et se placer près de ma table un homme jeune encore mais à l'œil éteint, au visage abattu. — Avec cela, un air de grandeur et de distinction — étonnant.

Il s'assit et demanda la carte du jour d'une voix nonchalante. Après dix minutes d'inspection, il se tourna vers le garçon : « Donnez-moi une caille!))

On lui répondit qu'il n'y en avait pas et qu'on en trouverait difficilement. — «Cherchez-en; j'attendrai,)) répondit-il.

Je crus que j'avais près de moi un de ces grotesques qui battent le pavé de Paris pour la grande joie des badauds et des observateurs.

Après une demi-heure d'attente, on apporta la caille ; il la prit, en défit une aile, la mordit du bout des lèvres, puis la rejetant dans son assiette qu'il poussa loin de lui :

— Décidément, dit-il, les cailles ne valent rien.

Il se leva et sortit.

Quelqu'un, près de moi, me souffla que c'était Alfred de Musset, et je ressentis une émotion singulière.

Pauvre Musset ! pendant toute sa vie, il fut le plus malheureux de tous; il eut la jeunesse, la gloire, la fortune; il goûta à toute chose, mais ne fit qu'y goûter; et jusqu'à son dernier moment, il eut aux lèvres cette phrase navrante et dont je me souviendrai toujours :

«Décidément, les cailles ne valent rien.))

A paru dans Paris-J ournal du 7 Mai 1859 sous la signature PICCOLO.

CONFESSION

D'UN HOMME DE TRENTE ANS

CONFESSION

D'UN HOMME DE TRENTE ANS

Je m'accuse d'avoir trente ans et pas encore de conviction politique. Combien d'hommes de mon âge, s'ils voulaient être sincères, pourraient faire le même aveu d'indifférence ? Je ne parle pas, bien entendu, de ceux d'entre nous pour qui la politique est une profession, une carrière, et qui ont été tenus de bonne heure à se faire une certitude, à choisir tel ou tel drapeau. Ceux-là sont le petit nombre. La masse des hommes de trente ans n'a ni certitude, ni drapeau. Si c'est un crime, ce crime n'est pas le nôtre. Nous sommes ce que notre temps notre éducation, notre âge nous a faits. Les convictions ne vous viennent pas comme on veut. Elles s'acquièrent par l'étude, par l'expérience. Nous autres, on ne nous a jamais rien appris. Avant ces derniers temps. nous n'avions jamais rien vu. Que pouvions-nous savoir de l'histoire contemporaine ? Pour ma part, en 48,je déclinais rosa, la rose. En 5 l, quand Napoléon faisait son coup d'État, je faisais ma première communion. Ajoutez à cela, pour ceux qui comme moi ont été élevés en province, cette sorte d'étouffement où les événements sonnent mal ou faux, où tout ce qui vient de Paris se transforme par l'étroitesse du milieu et change complètement de caractère. Vous pouvez vous figurer l'impression que m'ont laissés ces deux grandes dates politiques.

Peut-être que si j'étais né Parisien, si dans ma mémoire d'enfant

toute fraîche j'avais gardé les coups de fusils de la rue, les morts des barricades, les charges de cavalerie en plein boulevard, j'en aurais été frappé pour la vie, et qu'augmentant mes frayeurs des haines environnantes, j'aurais conservé de tout cela une idée un peu vague, qui, grandie avec moi, serait devenue quelque chose comme une conviction. Mais non, je suis arrivé à Paris, au moment où l'empire était définitivement installé, reconnu. Plus de traces des boulets sur les maisons. Les rues sinistres repavées avaient gratté leurs anciens noms aux souvenirs sanglants comme pour dérouter les rancunes. Quelquefois, dans le fond d'une brasserie du quartier latin, je me trouvais avec des hommes à grands chapeaux, à longues barbes, étudiants de quinzième année, qui avaient été quelque chose en 48, et qui discutaient à perte de vue, parlant de régénération sociale, de France nouvelle, embrouillant un peu plus leurs théories à chaque nouvelle chope. C'était un parti. Dans les salons légitimistes, j'en rencontrais un autre : Quelques épaves de l'ancien régime, des hommes engourdis de bien- être et de désœuvrement, qui s'étaient fait l'habitude d'un dévouement casanier, d'une fidélité à demeure et passive, oreiller très commode à leur paresse de pensée. Ceux-là se consolaient de l'empire en songeant que les orléanistes étaient obligés de le subir comme eux, et ils n'en demandaient pas davantage. A part cette opposition clandestine de salon ou d'estaminet, personne à Paris ne s'occupait de politique. La politique ne m'occupa donc pas. J'avais d'ailleurs mon métier à apprendre, mon pain à gagner, et vous savez, mes amis, que dans notre partie ce n'est pas toujours commode.

Pourtant, sur les dernières années de l'empire, je commençai à sentir le besoin d'une conviction; alors la vie politique se réveillait. L'amnistie, en rouvrant la France aux condamnés de 51, avait ramené parmi nous les vrais témoins et les victimes du premier jour. Pour eux, pour ces proscrits du 2 décembre, l'indignation était permanente, exaltée encore par l'exil et l'indifférence d'un pays qui semblait se trouver très bien de la tyrannie. A partir de ce moment, l'opposition s'accentua. Elle eut ses députés, ses journaux, d'autres députés que Darimon, d'autres journaux que ceux d'Havin, deux hostilités qui prenaient leur mot d'ordre chez M. de Morny et le prince Napoléon. Vraiment, à cette époque, j'éprouvais quelque gêne à me sentir si froid au milieu des convictions ardentes qui m'entouraient. J'essayai de secouer mon indifférence. Mais elle était doublée de trop de doutes,

de méfiance, d'ignorance. Où aller? qui fallait-il croire? Comment reconnaître la vérité parmi tant de contradictions ? Et puis cette langue politique, incolore et pâteuse, toute de convention, comme le langage du palais ou du commerce, n'avait rien de bien enflammant. Les idées jeunes se perdaient dans les vieilles formules. Tout cela ne m'exaltait guère, et ce fut seulement l'amour du pays qui me tira de ma torpeur.

Oh! par exemple, le lendemain de Sedan, je me suis cru convaincu. J'en voulais à ces gens de nous avoir menés si bas dans la honte et dans la défaite, et ma voix tremblait de rage en criant : «Vive la République ! » Tout ce que j'avais de Français au fond du cœur, s'était réveillé ce jour-là, l'amour du sol natal, la haine des Tartares, et aussi ce désir de changement, ce goût inné des révolutions que nous avons tous et qui m'avait fait dire tant de fois avec tristesse : « Je n'ai jamais rien vu !... » Oui certes, j'y ai cru à ce 4 septembre et à ses hommes, j'ai cru à la régénération de la France républicaine, à la levée en masse... A quoi n'ai-je pas cru, bon Dieu! Puis quand j'ai vu aller le train des choses et que c'était sous la République comme sous l'Empire, la même incurie, les mêmes mensonges, le même trafic de croix, de galons, tant de forces gaspillées, tant de dévouements inutiles, et pour finir. Paris rendu lorsqu'il voulait encore combattre, alors j'ai douté de la République, et le 18 mars suivant, je l'ai accepté comme un châtiment des hontes subies. Si je n'ai pas crié : « Vive la Commune!») il s'en est fallu de bien peu.

Après tout pourquoi pas ? Les affiches du Comité central mentaient aussi éloquemment que les autres, et ma candeur s'imaginait qu'une révolution sociale, si radicale, si profonde, était la seule possible après tant de bouleversements. Mes illusions n'ont pas duré. Ce que je prenais pour un mouvement social eut bien vite dégénéré en une sorte de révolte du Cap ou de Saint-Domingue, une orgie de nègres et de sang mêlé, organisant la chasse aux blancs, le pillage et l'incendie des cases. La lueur de Paris qui flambait m'a fait voir clair et jusqu'au fond dans les théories sociales et j'y ai renoncé pour toujours.

Maintenant j'en suis là. Revenu de tous mes enthousiasmes, n'ayant plus pour m'entraîner ni le courant de la rue ni l'atmosphère des foules qui vous soulève malgré vous, je me sens envahir encore par l'indifférence et l'atonie des anciens jours. Et franchement ce que je vois n'est pas fait pour m'en tirer. Ces batailles de journaux ridicules et stériles, ces orages à huis clos, ce petit étang versaillais où le grand

vaisseau à la dérive s'agite piteusement, renvoyé d'un bord à l'autre par le souffle oiseux des discussions, toute la patrie divisée et gaspillant sa haine, au lieu de la garder soigneusement contre le Prussien... Comment diable voulez-vous que ma conscience se débrouille au milieu d'un gâchis pareil ? où est la raison ? où est le droit ? où est la justice ?...

C'est égal! Les hommes de trente ans qui se plaignaient de n'avoir rien vu n'auront plus à se plaindre maintenant. Entre ce qu'Hier leur a montré et ce que Demain leur prépare, leur curiosité a de quoi se satisfaire. Pour ma part, je l'avoue, j'en ai tant vu, tant vu que la tête me tourne, les yeux me papillottent, et j'éprouve le besoin de les fermer un peu, en attendant qu'un éclair de vérité me force à les rouvrir malgré moi.

A paru dans le Courrier de France du 26 Décembre 1872,

L'EDITION ORIGINALE

COLLECTION GUILLAUME Il ALPHONSE DAUDET Il SOUVÈNIRS Il D'UN Il HOMME DE LETTRES Il ILLUSTRATIONS DE BIÈLER, MONTÉGUT, MYRBACH Il ET ROSSI Il GRAVÉES PAR CH. GUILLAUME Il PARIS Il C. MARPON ET E. FLAMMARION Il 26, RUt RACINE, 26.

1 volume in-18, s. d. (1888), imprimé par A. Lahure, couverture blanche illustrée, en couleurs. (Prix : 3 fr. 50.)

1 feuillet blanc avec, au verso, l'indication du tirage sur papier Japon, faux- titre, titre, vignette hors-texte de Bieler, 262 pages y compris la table, 7 feuillets pour le catalogue des ouvrages parus dans la collection Guillaume, 1 feuillet portant le nom et l'adresse de l'imprimeur et 1 feuillet blanc.

Il a été tiré 50 exemplaires sur papier Japon (Prix : 20 francs.)

Ce recueil de souvenirs contient, outre les pages inédites (1), quelques récits empruntés aux Lettres à un Absent (Lemerre, 1871) : Les Francs-Tireurs, Le Jardin de la rue des Rosiers, Une Évasion (Les Évadés de Paris dans les Lettres à un Absent), Les Palais d'Été, Le Naufrage.

Dans la présente édition de la LIBRAIRIE DE FRANCÈ, on trouvera ces textes au tome III, Lettres à un A bsent, réimprimées pour la première fois dans leur facture originale. — Nous avons également extrait des Souvenirs d'un Homme de Lettres, afin de les placer en tête des ouvrages qu'ils concernent, pour la commodité du lecteur, les chapitres ayant trait à : Histoire de mes Livres : Numa Roumestan, Les Rois en Exil. Voir les tomes VIII et IX.

(i) Des fragments des Souvenirs d'un Homme de Lettres ont primitivement paru dans différents journaux ou revues. Cf. Essai de bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet, par Jules Brivois, Paris, L. Conquet. 1895.

TABLE DES MATIÈRES

Emile Ollivier i Gambetta 6 Une lecture chez Edmond de Goncourt 16

GENS DE THÉATRE :

Déjazet 25 Lesueur 27 Félix 29 Madame Arnould-Plessy 31 Adolphe Dupuis 33 Lafontaine 35

NOTES SUR PARIS :

Les Nounous 39 Les Salons ridicules 48

EN PROVINCE :

Un membre du Jockey-club ............ 53 Les Courses de Guérande 57 Une visite à l'Ile de Houat 62

PAGES RETROUVÉES :

Lettres sur Paris et Lettres du village 69 Les Hannetons. J .... ; - - 131 Confession d'un homme de trente ans .. ~\*1 139

L'EDITION ORIGINALE ................ 143

PRÉFACES

NOTE DE E'EDITEUR.

Nous réunissons ici, après deux amusantes fantaisies de jeunesse, les préfaces ou présentations qu'Alphonse Daudet écrivit pour de rares privilégiés par inclination particulière pour l'œuvre ou son auteur. Sous cette forme détachée il affirme des idées spécialement chères et témoigne de son admiration pour de grands artistes.

La délicieuse préface du livre de Léon Pillaut, Instruments et Musiciens, Paris, Charpentier, 1880, fait défaut à cette série, utilisée qu'elle a été par la suite dans Trente ans de Paris sous le titre: L'Ile des Moineaux. - Rencontre sur la Seine. — Voir le tome XII.

LETTRE EN-TÊTE DU VOLUME D'ALFRED DELVAU

Du PONT DES ARTS AU PONT DE KEHL, (I)

Paris, Achille Faure, 1866

A M. Alfred Delvau, propriétaire, quai Malaquais, no l, à Paris.

Ville-d'Avray, 8 juillet.

«Cher compagnon,

« Je suis prêt; et toi ?

«Voici mon costume : casaque en velours violet, à brandebourgs argentés; escarpins de drap d'or; houzeaux Louis XV historiés et montant jusqu'au milieu des cuisses; toque de zibeline, ombragée de plumes de cygne noir ; chemise brodée ; bagues plein les doigts — même aux pieds — à l'instar de ce fameux général polonais-belge dont j'ignore le nom, et que l'on voit se promener à Paris depuis deux ans, les mains derrière le dos et un foulard dans les mains.

« Si mon équipage te fait envie, dis-le : je commanderai le pareil aux fées — du Petit Matelot.

«ALPHONSE DAUDET.

(') C'est le récit par Alfred Delvau du voyage accompli à pied, à travers l'Alsace en compagnie d'Alphonse Daudet qui avait alors vingt trois ans (1863).

«P.-S. — Dis-donc. J'ai un ami, poète, beau, brave, bon, gai, pas trop grand. Il s'appelle Chevrié, — Jean Chevrié. Des vers admirables ! Et puis, des chansons de pays, c'est lui qui nous en chanterait tout le long de la route pour nous faire marquer le pas et doubler les étapes! Il demande à nous accompagner. J'ai refusé jusqu'à ce jour. Toi, qu'en penses-tu?

«Réponse, s. v. p.

«A. D.»

«LES LIONS DU JOUR» par ALFRED DELVAU, Dentu, éditeur, 1867,

Etrange faveur que les vôtres, Seigneur public! Chaque matin Il vous faut un nouveau pantin, Ecuyer, dompteur ou catin, Que vous brisez comme les autres, En vous disant : « C'est le destin ! » Ah ! vilain enfant que vous êtes, Quelle rage de nouveauté Vous fait casser vos amusettes Avec tant de facilité ?

ALPHONSE DAUDET.

«VINGT ANNÉES DE PARIS »

ANDRÉ GILL, Paris, Marpon et Flammarion, 1883.

Vingt ans de Paris !

Quelle rumeur dans ces quatre mots, quelle houle remuante et grondante d'hommes, de livres, d'aventures et d'idées, que d'amis perdus, de joies sombrées, d'engloutissements sans nom, effacés par le temps qui monte; et comme il faut qu'il ait la vie dure le souvenir qui tient debout sur ce cimetière d'épaves !

André Gill est pour moi' un de ces souvenirs.

Je l'ai rencontré au bon moment, à l'heure fraîche des amitiés de jeunesse, quand la terre encore molle s'ouvre à toute semence, pour des moissons de tendresse et d'admiration. J'avais vingt- trois ans, lui guère davantage. J'étais campagnard à l'époque, campagnard de banlieue, hirsute, velu, chevelu, botté comme un tzigane, coiffé comme un tyrolien, logeant entre Clamart et Meudon, à la porte du bois. Nous vivions là quatre ou cinq dans des payotes, Charles Bataille, Jean Duboys, Paul Arène, qui encore ? On s'était réunis pour travailler, et l'on travaillait surtout à courir les routes forestières, cherchant des rimes fraîches et des champignons à gros pieds.

Entre temps une bordée sur Paris, toute la bande. Chaque fois la nuit nous surprenait, après l'heure des trains et des carrioles, attardés aux lumières des terrasses avant de nous lancer, bras dessus, bras

dessous et chantant des airs de Provence, dans le noir des mauvais chemins. On faisait tous les cafés de poètes; et le pèlerinage finissait régulièrement au petit estaminet de Bobino, lequel était alors l'arche d'alliance de tout ce qui rimait, peignait, cabotinait au quartier Latin. C'est à Bobino que j'ai fait la connaissance d'André Gill.

Il déclamait debout sur une table, robuste et beau, les cheveux dans le gaz, au milieu d'un cercle de chopes. Sa voix de faubourg, un peu lourde, laissait tomber la rime et déhanchait la phrase qu'il dessinait d'un coup de pouce, en rapin. Après des vers de lui, délicats et spirituels, il dit de la prose de moi, une fantaisie parue la veille dans un journal et qu'il avait apprise. On est sensible à ces choses quand on débute, et de cette soirée on fut amis. D'abord de très près, puis avec des intermittences de rencontres, de grands espaces de silence, mais non d'oubli.

Les années filèrent, nous entraînant loin du carrefour où nos vies s'étaient mêlées. La mienne après bien des cahots avait marché droit à son but sur des rails solides; la sienne continuait à s'égailler, à hue, à dia, brûlée à tous les becs de gaz, acclamée sur les tables de café dont il ne sut jamais descendre. Il venait rarement chez moi, malgré mes instances et le plaisir qu'on avait à le voir. En face d'une femme distinguée, je le sentais mal à l'aise, gêné par la pensée de sa vie et de ses habitudes; on avait beau l'encourager, sa verve ne dégelait pas, il restait timide, trop poli, ne savait ni entrer ni s'en aller, mangeait loin de la table, et souffrait d'ignorer, car il y avait en lui un singulier mélange de populacerie et de raffinement, de sang rouge et de sang bleu.

Je l'aimais mieux rue d'Enfer, dans le délabrement de son vaste atelier meublé de deux chevalets et d'un trapèze. On était toujours sûr de trouver là un ramas de pauvres hères, des misères recueillies, de ces « âmes de poche» comme il y en a dans Tourguéneff et dont les loques résignées fumaient silencieusement autour du poêle. Tout en causant, Gill travaillait, ébauchait des toiles énormes pour des cadres géants que son rêve dépassait encore. Blasé sur ses succès de dessin et las de l'éternelle grimace des caricatures, il avait l'ambition d'être un grand peintre, marquait sa place très haut, entre Vollon et Courbet.

Se trompait-il ?... Je n'entends rien à la peinture et ne l'aime guère, — tant d'autres s'y connaissent et se pâment devant, par profession! — Mais il me semble qu'André Gill avait ainsi que Doré la palette noire

des crayonneurs. Son œil pris et comme hypnotisé par la ligne restait fermé à la couleur. En tout cas, ceux qui ouvriront son livre plein de pages exquises, chaudes de vérité et de bonté, s'assureront que le caricaturiste, tendre comme tous les grands railleurs, était un poète -et un écrivain.

Les dernières fois où je le vis, il me paraissait triste et las, rebuté par la misère qu'il cachait fièrement. Tout à coup j'appris qu'il était à Charenton, bouclé. Ceux qui vivaient plus près de lui ne s'étonnèrent pas, m'a-t-on dit. Pour moi, ce fut une stupeur et une épouvante. Gill était le troisième de notre petite bande que la folie me prenait : Charles Bataille, Jean Duboys morts aux aliénés, presque sous mes yeux. Le courage me manqua pour aller voir celui-là. Je me raisonnais, je m'enchaînais par des rendez-vous, que je manquai tous, obsédé par l'idée fixe du mal qui frappait autour de moi.

Un jour, en sortant, je heurte sur le palier quelqu'un sonnant à ma porte :

«Tiens!... Gill!...»

Gill, maigri, des cheveux blancs, mais toujours beau, toujours son cordial sourire de grand enfant sensuel et bon.

« Je sors de Charenton... Je suis guéri... »

Et l'on descendit au Luxembourg. Comme il n'y avait plus de Bobino, on s'assit dans un petit café désert au milieu du jardin, à peu près à la place où l'on s'était connu. Il ne m'en voulait pas de n'être pas allé le voir.

«Bah!... pour les visites qu'on me faisait!... J'étais une curiosité, une chronique... un but de promenade et de friture au bord de l'eau... » Puis il me parla de la maison de fous, très sensé, très calme, un peu trop convaincu seulement qu'il n'y avait pas un malade à Charenton, rien que des victimes. «On n'a pas idée des crimes qui se commettent dans cette boîte... Un beau livre à écrire... Si vous voulez, je vous donnerai des notes...» Et pendant une minute, la fixité de cet œil vert, sans pupille, m'inquiéta. Passant ensuite au motif qui l'amenait chez moi, il me demanda un titre et une préface pour un volume de souvenirs qu'il allait publier. Je lui donnai son titre, — Vingt années de Paris, — et lui promis les quelques lignes d'en-tête dont il croyait avoir besoin. Là-dessus nous nous séparions, sans phrases, sur une poignée de main qui ne mentait pas.

«— A bientôt, Gill?

PRÉFACE DE " VINGT ANNÉES DE PARIS ", FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT.

— Parbleu!»

Trois jours après, on le ramassait sur une route de campagne, jeté en travers d'un tas de pierres, l'épouvante dans les yeux, la bouche ouverte, le front vide, fou, refou.

Il y a des mois de cela ; et depuis des mois je cherche sa préface, je lutte pour l'écrire contre le frisson qui me fait tomber la plume des mains.

Gill, mon ami, êtes-vous là ? M'entendez-vous ? Est-ce bien loin où vous êtes?... Je vous jure que j'aurais voulu vous offrir quelque chose d'éloquent, une page bonne comme vous, généreuse, artiste, lumineuse, comme votre chère mémoire. J'ai essayé, je n'ai pas pu.

ALPHONSE DAUDET.

« LES MORTS HEUREUSES»

par LEPELLETIER, Paris, Tresse, 1886.

Votre livre, mon cher Lepelletier, est une vraie corbeille assortie. Fantaisie, observation, résurrection des époques en poussière, vous en avez mis pour tous les goûts, pour toutes les écoles. La prêtresse Cydippe, les clowns de Fernando, Gobseck, Attila, francs-tireurs de Metz, filles de Montmartre, chacun de vos personnages passe avec un mot juste, un geste vrai, dans ce cadre un peu étroit pour eux de la nouvelle, où les silhouettes apparaissent comme réduites, à mi-corps ; et ce que j'aime, ce qui m'amuse en ce vertigineux défilé d'êtres et de temps si disparates, c'est que vous nous montrez encore mieux l'alcôve nuptiale d'Attila où vous n'êtes jamais entré, le chariot de Cléobis roulant vers les bois mythologiques, que des aventures plus récentes, des drames qui ont pu se passer devant vous, le franc-tireur Girod mutilant son frère ou la mort par anévrisme d'un commissionnaire en marchandises,

Votre livre éclaire ainsi, sans que vous l'ayez voulu, un point très délicat de controverse littéraire et donne une fois de plus raison aux théories que j'ai si souvent discutées et soutenues, même contre ces deux maîtres du roman moderne, Edmond de Goncourt et Emile Zola.

Faut-il en effet dire ce qu'on a vu, de ses deux yeux vu, rien que cela; ou bien l'artiste a-t-il le droit d'étendre, d'élargir son horizon,

de regarder devant, derrière lui, très loin, partout, non pas avec ses yeux de myope, de passant, mais avec cette vision de proie que Michelet a eue sur le Moyen Age, Flaubert sur Carthage, Leconte de Lisle sur les. civilisations primitives ?

Est-ce que Goncourt lui-même, s'il consentait à mettre debout dans un roman quelques créatures de ce dix-huitième siècle, qu'il a retrouvé, dont il nous a donné l'étincelant inventaire, ne ferait pas une œuvre aussi vraie, aussi vue et vécue, que ses plus admirables études de modernité! n'est-il pas entré aussi avant dans l'intimité de la femme de ce temps-là, ne la sait-il pas aussi à fond — courtisane ou grande dame — qu'il connaît Chérie, La Faustin, Germinie Lacerteux? Et puisque j'ai nommé Zola tout à l'heure, à qui fera-t-on croire que c'est aux quelques instants passés dans hi" mine et à des compilations statistiques, que nous devons les belles évocations de Germinal?

Donc, mon cher Lepelletier, — et les meilleures pages de votre nouveau livre en sont la preuve, — il ne s'agit pas d'avoir vu, mais de faire voir. Il n'y a point d'ossements trop fossiles, de morts trop vieux, de passé trop en miettes pour la magie d'un poète, le seul, le vrai voyant. Celui-là est de tous les temps et de toute la terre ; il retrouve les âmes anciennes, bouleverse les notions de siècles et de distances, domine et tient l'humanité.

D'ailleurs cette vieille humanité n'a guère varié sa formule, et ses évolutions sont si lentes qu'il serait facile, j'imagine, de retrouver son passé dans sa vie présente, ses âges progressifs de civilisation s'échelonnant par tout le monde habité et vivant à la fois en plein dix-neuvième siècle. Des coins perdus d'Océanie nous donneraient à ce moment même la terre endormie, lourde et molle encore des déluges, et avec elle la race rudimentaire, au crâne à peine établi, le troglodyte, la première hutte en forme d'arbre. Au désert africain, dans les tribus indiennes, nous aurions les mœurs homériques ou bibliques. En Corée, en Abyssinic.la féodalité, le Moyen Age, le brigandage des grands seigneurs casqués et cuirassés d'or; tandis que les campements autour de La Mecque ou de Lourdes feraient revivre l'ère des Croisades et les manifestations farouches de la Foi...

Mais nous voilà bien loin des Morts heureuses, mon cher ami ; et j'y reviens pour vous dire qu'entre toutes vos qualités littéraires, — mouvement de la phrase, variété imaginative, choix juste du mot, — la meilleure à mon gré est de n'appartenir à aucune paroisse.

Vous êtes ce que j'ai essayé d'être depuis près de trente ans que j'écris, un Indépendant.

Oh! oui, pas de systèmes, pas d'écoles, ni surtout de critérium trop inflexible. Songeons à l'ingénieux outillage des marins qui font tout flotter sur leurs navires, les feux dans les suspensions, les cristaux dans les encoches des tablettes, et même la boussole, au milieu du pont,. sous les étoiles. Ainsi doivent aller nos jugements sur les hommes,. l'art, la vie. Toute stabilité est impossible, toute inflexibilité absurde et dangereuse à bord de notre grand bateau qui roule et qui tangue éternellement, en route vers l'inconnu.

ALPHONSE DAUDET.

« L'EA U»

Texte par A. DAUDET, P. ARÈNE, Ch. YRIART, H. DE PARVILLE,

Paris, Rothschild, 1888.

Qui veut boire?... L'eau est fraîche!...

Quau voù heure?... L'aigo es J resco....,

Ce cri de joie de l'été, cet appel strident des vendeuses d'eau de chez nous, qui passe à travers tous les dimanches de ma petite enfance avec l'éclair du soleil sur le vernis des cruches de terre verte, la crécelle des cigales, le sifflement en zigzag des martinets rayant le ciel immensément bleu, les huées de la foule bondant le vieux cirque jusqu'en haut, jusqu'au dernier gradin, et se mêlant à la bramée des taureaux de courses dans les arènes de Nîmes ou d'Arles, ce cri, ce chant de fête, de chaleur, de jeunesse, de lumière, il m'est venu, il a jailli de ma mémoire et de mes lèvres, devant le bichiere de fin cristal, tout embué de fraîcheur, que le peintre Auguste Sézanne de Bologne a mis en frontispice à sa suite d'images sur les métamorphoses de l'eau.

D'autres vous parleront tout à l'heure de l'artiste, de sa justesse de touche et de vision, de l'ingéniosité de ses arrangements. Moi, je suis ici simplement pour souhaiter la bienvenue à ce gentil compagnon venu

PRÉFACE POUR « L'EAU» FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT

vers nous «de l'autre main des Alpes» et présenter aux Parisiens le merveilleux panorama de ciels, de plages, de jardins, de cascades, qu'une belle imagination d'Italien et de poète a fait tenir pour eux dans un tout petit verre d'eau.

« Qui veut boire ?... L'eau est fraîche !... »

ALPHONSE DAUDET.

«LE RIRE DE C ALI BAN »

par EMILE BERGERAT, Paris, Lemerre, 1890.

Les pseudonymes littéraires d'Emile Bergerat sont innombrables. Il en compte presque autant que le personnage de Fenimore, ce délicieux « Bas-de-Cuir » de nos lectures de jeunesse, lequel s'appelait tour à tour Œil de Faucon, la Longue Carabine, l'Eclaireur, le Tueur de Daims, le Chercheur de Pistes, selon les romans et les paysages qu'il traversait, mais, sitôt en scène, trahissait son incognito par une façon très à lui d'épauler, de tirer, et le large rire silencieux dont s'accompagnait la détonation de son rifle. Bergerat pareillement, affublé de n'importe quelle signature, se reconnaît tout de suite au départ de sa phrase endiablée et précise, à la qualité très spéciale de son rire moins silencieux que celui de Bas-de-Cuir; et l'on se demande à quoi lui servent tant de pseudonymes puisque tout ce qu'il écrit est inexorablement signé de son vrai nom.

Je me rappelle qu'un jour, — il y a pas mal d'années de cela, longtemps avant que la renommée nimbât de la moindre dorure le front insoucieux de Caliban, — un directeur de journal, grand lanceur d'hommes et d'affaires, mais hermétiquement fermé à toute littérature, comme il arrive quelquefois, me parlait avec enthousiasme d'un chroniqueur mystérieux qui venait de débuter chez lui par un chef- d'œuvre, dont l'anonymat très scrupuleusement gardé intriguait toutes

les terrasses des cafés de lettres, de Tortoni jusqu'à la Madeleine. Je demandai à voir le chef-d'œuvre. A la seconde ligne, j'étais renseigné. Un bijou, certes, une merveille d'esprit et de tour-de-main; mais de mystère, pas le moindre.

J'avais reconnu et pouvais nommer l'auteur. Mon directeur sourit de haut :

« Je vous en défie.

— Emile Bergerat. »

Sa stupéfaction fut si énorme qu'il n'essaya pas de nier.

— « Qui vous l'a dit ?

— Lui-même.»

Et je m'ingéniai à lui faire comprendre que tout écrivain, vraiment digne de ce nom, a sa marque de fabrique à laquelle on ne saurait se tromper, une façon toute personnelle de poinçonner la phrase, ce que dans les bureaux on appelle «la griffe», et qui est la prérogative de quelques très hauts mandarins. Bergerat avait la griffe, c'est pourquoi je le reconnaissais si aisément.

«Voilà, monsieur, une chose extraordinaire...», murmurait mon marchand de papier, trop bien élevé pour ne pas faire semblant de me croire, mais me suppliant tout de même au départ de ne livrer à personne le vrai nom de son chroniqueur masqué.

Cette incrédulité n'était pas pour me surprendre. C'est en effet une chose si singulière, si mystérieuse que le style, ou plutôt cette personnalité de l'expression, qui n'est peut-être pas tout le métier, mais ce qu'il a de rare et d'inassimilable, ce qui ne se donne pas, ne s'enseigne pas, ne s'acquiert par aucun effort, ne se trouve absolument pas dans le commerce, ce qui enfin sur l'insignifiant passeport de l'homme de lettres peut compter pour le signe particulier.

Bien écrire, tous nos jeune-France s'en chargent. Les petits de Paris surtout, infiltrés d'art dès le bas âge, happant de la littérature dans l'air, par-dessus les murs du lycée, ont vite le doigté du style, tous les tours et bistours, toutes les complications de la phrase moderne ; mais, si raffinées que soient les œuvres de cette Jeunesse qui nous talonne, combien il en est peu de personnelles. Il est vrai qu'elle pourrait en dire autant de ses doyens. Ah! mes amis, un style à soi, une phrase à soi! Quel est l'écrivain qui n'a pas fait ce rêve, comme le vieil acteur celui d'une maison de campagne toute blanche avec des volets verts, les pieds dans la rivière et pas trop loin de son théâtre.

Et c'est là, dans cette ambition d'une forme individuelle, qu'il faut chercher le secret de tant de livres biscornus, d'œuvres inintelligibles où de pauvres diables s'enferment, se mettent volontairement à la torture, produisant comme une «littérature de sourd» qui semble avoir perdu le diapason humain.

Le public n'y comprend rien et se moque; mais ceux-là ne rient pas qui savent quel effroyable supplice c'est de sentir vivement, originalement peut-être et de ne pas pouvoir s'exprimer, d'user ses forces, de casser ses ongles contre une porte fermée qui s'ouvre au contraire, sans résistance et dès la première poussée, pour les heureux, les doués, les écrivains de naissance et de race.

Emile Bergerat est au nombre de ces privilégiés. Jeune encore, les critiques d'art qu'il écrivait au Journal Officiel contenaient des pages d'une maîtrise souveraine, et dans sa phrase éclatante et solide la note d'humour perçait déjà, autant du moins que l'austérité de la maison le permettait. Depuis, cette note originale est allée s'accentuant en d'innombrables chroniques publiées un peu partout, au Gil Blas, au Voltaire, au Figaro, puis colligées en de précieux volumes qui ont leur place marquée dans nos bibliothèques, au rayon de Rabelais, de Swift, de Vallès, de Lucien. De grands noms certainement; mais ne vous y trompez pas, Bergerat est de la famille. Il a, comme ces glorieux railleurs, le sens du ridicule et du fantasque, la haine du solennel inutile, du mensonge et de l'injustice. Sa vision, qui est d'un poète et d'un observateur, s'applique à tout, et, servie par une mémoire prodigieuse, trouve de ces liaisons imprévues et cocasses, à dérider les lecteurs les plus moroses.

Oui, du Swift moins bilieux, du Vallès moins rancunier, c'est à peu près cela l'ironie de Caliban. Et pour l'irrévérence et l'esprit, Lucien n'a rien à lui apprendre. Lisez la pleurnicheuse descente de Socrate aux enfers, ou le dialogue d'Annibal et d'Alexandre, l'attrapage par ces grossiers et vaniteux soudards du tribunal d'Eaque, Minos et Rhadamante, vous y retrouverez votre Bergerat, gamin, tutoyeur, effronté, irrespectueux avec délices des dieux, des autels, des socles, des estrades, aussi bien que des académies, des écoles, et en général de tous les corps constitués. Oh! l'école surtout, et n'importe laquelle, idéaliste, naturaliste, symboliste, vériste, intuitiviste, il faut entendre comme il en parle! Pour lui toutes se valent et le soulèvent de la même horreur. C'est si bête et si opprimant l'école, quand on a

l'âge d'homme et de créateur; c'est tellement la mort de toute spontanéité, de toute individualité du talent. Sans compter que chaque nouvelle école qui surgit nous amène une contre-école encore plus dogmatique et tyrannique, et que si la férule du normalien est odieuse, ce que j'appelle le «normalien d'en face,» pédant de brasserie, doctrinaire à l'envers, n'est pas régalant davantage.

Toutefois cette haine des coteries, cet accent de révolte et d'indépendance, particulier à l'œuvre de Bergerat, n'en altère pas un instant la belle humeur. Son rire reste bon enfant, sans aigreur ni méchanceté, de même qu'au milieu des plus débridées fantaisies, des arabesques les plus folles, sa phrase garde une tournure, une distinction littéraire. Là est la caractéristique de son talent.

Quand on dit aux enfants habillés de neuf pour quelque visite : « Amusez-vous, mais ne vous salissez pas», vous pouvez être sûrs que ces enfants n'oseront plus bouger et ne s'amuseront pas, dans la crainte de gâter leurs beaux habits.

Il en va de même le plus souvent pour l'écrivain. Le style est comme un endimanchement intellectuel qui lui interdit des amusements trop vifs, les gaietés et les turbulences.

Le grand poète moderne n'a-t-il pas formulé ainsi la suprême beauté artistique :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes

Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Hé bien, voyez le miracle! Chez ce Bergerat qui s'esclaffe tout le temps, qui se diversifie de ses sinistres contemporains en ce qu'il prend toute chose joyeusement, avec un énorme rire à la Panurge et les gambades effrontées du satyre de Gœthe polissonnant dans les endroits les plus sacrés, la page reste éloquente et super-artiste; et ce sera sa gloire, à cet ironiste étincelant, d'avoir accouplé si heureusement le rire et la littérature qui d'ordinaire font mauvais ménage.

ALPHONSE DAUDET.

«JOIE PERDUE»

par GONZAGUE PRIVAT, E. Dentu, 1893.

A Gonzague PRIVAT.

Ces quelques lignes d'en-tête, mon cher Privat, n'ont pas la prétention de vous faire connaître du public. D'abord parce que le public vous connaît depuis longtemps, qu'il vous tient pour le plus alerte et l'un des mieux renseignés de ses écrivains d'art, un des rares chez qui l'on sente, derrière les théories du critique, l'œil, la palette et les concepts d'un peintre de profession ; ensuite pour la bonne raison que votre livre d'aujourd'hui vous présente plus complètement que je n'aurais su le faire.

C'est qu'il est vous, autant que vous-même, ce premier roman que vous publiez; il vous ressemble comme le premier portrait d'homme que vous avez peint a dû vous ressembler, par cette loi de subjectivité à laquelle peu d'artistes échappent. Je ne veux pas dire que cette navrante histoire si bien intitulée « Joie perdue» soit proprement votre histoire, une page douloureuse arrachée de votre vie ; je sais trop combien la réalité se déforme en nous traversant et qu'avec les meilleures intentions du monde, nous n'exprimons jamais la vérité. Mais, pour qui vous connaît, il est incontestable qu'en dehors de son affabulation, votre livre vous donne tout entier, qu'il est à votre image, tendre, bon, railleur, sentimental, amusant, discuteur, plein d'effusions et de

vire-voltes. Jusqu'à votre passion du théâtre que je retrouve dans cette forme un peu lâchée du dialogue, délaissée par le roman moderne et que vous restaurez fort adroitement; de même vos façons de voir la vie, vos préférences artistiques, votre Midi d'origine, traditionnel, monarchique, catholique et clochard, se reflètent dans les discussions du peintre Lartigues avec le fantaisiste Champbas, les empoignades. de l'abbé Leguay et de Bretonnet le positiviste. Adorable figure, ce Bretonnet, un de ces résignés à la Céard, puissants et doux, qui en disent long sur l'expérience du romancier et les tribulations de son existence.

Ma préface donc ne saurait apprendre qu'une chose au lecteur, c'est que je suis votre ami de longue date, et que ce nom si méridionnal de Gonzague Privat, qui semble bâti sur le patron hispano-latin de mon nom, est synonyme, pour moi, de joie, de jeunesse, de fantaisie, de lumière. Rien que de l'écrire, ce nom très cher, j'entends chanter et carillonner dans ma mémoire les matines joyeuses de ma vie de ménage,. le rire de mon premier né, notre installation à Champrosay dans l'ancien atelier d'Eugène Delacroix que drapait un grand jasmin de Virginie. tout pétillant de fleurs écarlates. C'est là, vous rappelez-vous, que vous étiez venu faire le portrait du futur auteur d'« Hœrès» : deux ans, des bottines bleues, une petite robe bleue à brassière, et, dans un paquet de cheveux fous lui croulant de partout en floches de fine soie blonde,, des yeux de tempête et de malice que la mère seule, de planton tout le temps de la séance, avait le pouvoir de magnétiser et d'assagir. A l'autre bout de l'atelier, ma table près de la fenêtre, moi j'écrivais alors. «Tartarin de Tarascon», et, ravi d'avoir à ma portée un pays aussi subtil et vif à la repaume, j'essayais sur vous la qualité de mon rire et la justesse de mes observations ; ce qui explique pourquoi le premier Tartarin, ce petit livre de réalité tintamarresque qu'une singulière fortune a promené aux quatre coins du monde, porte cette dédicace en je ne sais combien de langues : « A mon ami Gonzague Privât ».

Quels heureux jours, mon Privatou, comme il faisait bon dans l'atelier! Les trente ans qu'on n'avait pas encore, il semblait qu'on ne les aurait jamais. Nulle préoccupation de succès, nulle ambition d'argent, ni même de gloire. Écrire pour la joie d'écrire, pour le besoin de se donner, de se répandre, de laisser aller ce trop-plein, ce débord de vie bouillonnante qui nous gonflait les veines. Nos jeunes de main- tenant, —j'ai le droit toutefois d'en excepter quelques-uns, — presque

tous renfrognés et songeurs, rongés des peurs morbides et des mélancolies du lièvre dans son gîte,

En un profond ennui ce lièvre se plongeait...

Cet animal est triste et la crainte le ronge...

quand nous leur remémorons ces années d'apprentissage, nos jeunes, vrais forçats de lettres, ne veulent pas nous croire. Vous savez pourtant, cher ami, si jamais entre nous, dans ce temps-là, il fut question de vente et de tirage, du tantième de nos pièces et des rosseries de nos éditeurs... Oh! les soirées d'automne à la campagne. L'enfant couché, l'atelier transformé en théâtre, devant le piano, ma femme condamnée aux ouvertures et à la musique de scène, et nous voilà jusqu'après minuit, sous ce grand vitrage inondé de grésil ou de lune froide, improvisant des drames lyriques, études de mœurs, tableaux vivants, antiques ou modernes, toujours à deux personnages et sans l'ombre d'un spectateur, mais cela nous gênait si peu! Je me rappelle, entre autres, «une procession dans l'Amérique du Sud», où vous faisiez une ballerine mexicaine, dansant le fandango devant le Christ en marche écrasé sous sa croix, et où les vibrations de votre guitare, balancée comme un encensoir, donnaient l'illusion d'une tombée de cloches dans les petites rues noires et fraîches autour de la cathédrale... baoum!... baoum!... Je les entends encore...

Ces souvenirs de notre jeunesse, dont «Joie Perdue» m'apporte l'écho, m'ont entraîné bien loin de votre livre, mon ami. Je m'en veux de n'avoir pas assez affirmé le plaisir très réel qu'il m'a fait et que d'autres, je suis sûr, éprouveront en le lisant, car c'est une œuvre honnête et sincère et, comme écrivait un jour Rœderer d'un des plus jolis romans de son époque : « un livre fait avec de l' amour et des malheurs par une âme sensible et un esprit raisonnable.»

ALPHONSE DAUDET.

«NOUS, VOUS, EUX»

ALBUM DE FORAIN, Paris,

aux bureaux de « la Vie Parisienne »,

H. Simonis Empis, s. d. (1893).

Si l'on m'eût consulté sur le titre à donner à cet Album, pour lequel l'éditeur me demande une préface, j'aurais proposé : «la Forêt de Paris ».

Telle est bien en effet, malgré la verve et la fantaisie de Forain, ce merveilleux artiste, héritier direct de Gavarni, malgré son trait si net, si pimpant, la parisiennerie de son rire, telle est au juste la sensation que je viens d'avoir après une heure passée à feuilleter cette suite de quarante à cinquante dessins ; j'ai cru sortir de la forêt dantesque «( obscure», et combien sauvage, et âpre, et épaisse, si amère que la mort l'est à peine davantage.

Que Forain m'eût fait songer au Dante, voilà qui peut sembler surprenant. Mais il n'y a pas que Forain dans son livre, Paris y tient tout entier, le Paris moderne, d'en haut, d'en bas, Paris et ses terreurs, ses joies, ses vices, ses grimaces, tout un maquis humain fourmillant et grouillant, exploré par deux petits yeux noirs fureteurs et guetteurs, expérimentés mieux que nuls autres, car il est de Paris comme personne, ce Forain, et je vous promets qu'il la connaît, sa forêt, celui-là.

Objection probable de l'éditeur : « Je le trouve bien sombre, votre titre.» Eh! précisément, c'est en cela qu'il me plaisait, soulignant le

sérieux de l'œuvre, et corrigeant la gaminerie d'une légende ou le décolleté d'un dessin; moins un titre qu'un avertissement, un bon cave canem à l'adresse de l'acheteur.

Je citais Gavarni tout à l'heure. Son nom, quand on parle de Forain, vient naturellement sous la plume. Ce n'est pas, certes, qu'il y ait chez notre ami l'ombre d'imitation; les artistes de sa valeur, en pleine maturité de talent comme lui, n'imitent pas. Mais la parenté est incontestable. Pour l'aigu de l'observation, la concision du dessin et de la légende, cet art de condenser, de résumer dans un geste et dans une phrase, à la française, vingt pages de critique et de philosophie, Forain vient droit de Gavarni. Les dissemblances de leurs deux génies tiennent surtout à la différence des époques dont ils se sont faits les historiographes.

Un soir de l'hiver dernier, le romancier américain Henry James, une des plus subtiles, des plus hautes intelligences que j'aie rencontrées, devisant au coin de mon feu, constatait dans notre caractère national un changement sensible, surtout pour les étrangers, la disparition de ce qu'il voulait appeler l'amabilité française.

«Et depuis quand, mon cher James, lui demandais-je, vous semble-t-il que nous ayons perdu notre physionomie affable et légère ?

— Depuis quand?» Le romancier chercha une minute... «Mettons Louis-Philippe... mil huit cent quarante...» me dit-il en hésitant un peu. Selon lui, il restait au Français de la Restauration un peu de la gentillesse, de la bonne grâce nationale. Quant aux motifs de cette transformation, Henry James ne se les expliquait pas. Et nous voilà à chercher ensemble pendant un moment.

«La prépondérance de l'argent... ne pensez-vous pas, James? la religion du dieu Dollar, la France américanisée ?...

— Américanisée?... oui, peut-être,» répondit l'Américain avec un sourire.

En cherchant mieux, il me parut plus sage d'attribuer la fuite de notre grâce légendaire à ce besoin de vérité, de réalité, à cet effort vers l'observation et l'expérience dont la France est tourmentée depuis bientôt un demi-siècle. Dans les lettres, dans les arts, cet irrésistible courant a marqué son large et profond sillage. La diplomatie elle-même, dernier refuge des belles façons de dire, des politesses conventionnelles et hypocrites, s'est trouvée prise, emportée dans le remous.

Mais je crois bien que nulle part comme en l'œuvre de Forain

ne s'étale cette poussée de réalité farouche. Mettez en présence Gavarni, le Gavarni le plus âpre, le plus amer, celui des dernières années, assombri et malade, même sous les haillons de son Thomas Vireloque, vous trouvez quelque chose de bon enfant ou alors de tellement voulu, livresque, théâtral, que le frisson de terreur cherché n'est jamais atteint. Dans Daumier lui-même, existe-t-il rien de comparable au Forain que voici :

— Maria, vite, vite, l'eau de mélisse et un sapin !

Ceci chuchoté, râlé dans une entre-bâillure de porte par une femme à moitié nue, vue de dos, un dos luisant, glacial, implacable, un dos professionnel, tandis que derrière elle agonise, vautré de son long sur la carpette du boudoir et foudroyé d'un coup de sang, un vieil homme à face placide qui vous donne par tous ses traits, la coupe de sa barbe et de son pantalon, ses guêtres, ses bretelles, la vision de l'intérieur bourgeois cossu, ingénu, patriarcal, où l'on va le rapporter dans les pleurs et la désolation, — le drame du vieux Hulot, de Balzac, entre deux figures et quatre mots. Mais avec quel art ces deux figures sont mises en place, dans quel subtil et précis compte-gouttes ont été nitrés ces mots : — Maria, vite, vite, l'eau de mélisse et un sapin! Tout y est, l'indifférence, le dégoût de la fille pour ce passant qui meurt sur sa bouche et de son baiser, sa hâte à se débarrasser de cette loque : — Qu'on ramasse ça dans l'escalier, sur le trottoir, mais pas chez elle, tu entends, Maria, pas chez elle!...

Et maintenant, si vous voulez vous rendre compte de la justesse avec laquelle les mots ont été triés, essayez de remplacer par fiacre, voiture, guimbarde, ce sinistre vocable de sapin qui sonne le cercueil et la mort, l'effet disparaît, — tout s'évente.

Encore une page de Forain, merveilleusement suggestive comme image et comme légende : — Comment! t'es peintre...

Celle-là, de prime vue, Gavarni aurait pu la signer.

Ramenée de quelque bal excentrique après un souper trop copieux, la fillette se dresse sur l'oreiller, écarquille ses yeux de faubourg, tout ébaubis de sommeil et de tant de tableaux aux murs, de tant de bibelots,, d'oripeaux, de tentures. Dans son cri comme dans son regard moitié déçus, moitié ravis, on sent le mécontentement de la drôlesse qui avait cru trouver une belle affaire, et aussi parce que toute jeunette encore, son bonheur à l'idée qu'elle est chez un artiste et qu'on rigolera...

Eh bien! non, en y songeant, elle ne pourrait pas être signée Gavarni, cette page-là.

De son temps, les peintres avaient comme un uniforme, portaient des cheveux et une coiffure à part ; même dans le brouillard du champagne, la fille ne s'y serait pas trompée; tandis que de nos jours les artistes s'habillant, se coiffant comme tout le monde, et même mieux que bien des gens, elle a pu croire, la naïve enfant, qu'elle allait souper avec un fragment d'agent de change, un bookmaker ou quelqu'un de la politique... d'où l'effarement de son réveil : — Comment! t'es peintre...

Et comme intensité de terreur et d'horreur, croyez-vous que toute l'œuvre de Gavarni et même de Daumier nous fournirait un équivalent à la scène que Forain intitule tout simplement : «L'inconnu.

La femme, une humble nocturne, se penche le bougeoir à la main pour ouvrir sa porte. Derrière, le collet retroussé, le haute forme sur les yeux, le rien qu'on voit de sa figure éclairée d'un reflet vacillant et fumeux qui en augmente le mystère, l'homme se tient tout droit, muet, solide et grand... Qui est-ce?... Philippe, Prado, Pranzini?... Et dans la posture de la misérable, dans le frisson de ses épaules resserrées et frileuses, la pâleur de son œil en coin, tout rond, se devinent l'angoisse et la terreur de tout ça... tout ça qu'elle a péché, qu'elle ramène, qui est là dans son dos, dans sa nuque...

Quand je vous disais qu^UnV avait pas toujours de quoi rire dans l'admirable album de^Ebfaiïi, et que le vrai titre à lui donner

était : la Forêt de Parisl

ALPHONSE DAUDET.

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'Éditeur»,, . iN.^V / 2 Lettre en-tête du vôterfî^d'Alfred Delvau 3 Les Lions du jour .... ç Vingt années de Paris 6 Les Morts heureuses 11 L'Eau 14 Le Rire de Caliban 17 Joie perdue 21 Nous, vous, eux - ........ 24

CE LIVRE, FORMANT LE TOME XII DES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ALPHONSE DAUDET, PUBLIÉES AVEC L'AUTORISATION DE MADAME ALPHONSE DAUDET ET LA COLLABORATION DE M. ANDRÉ EBNER, SECRÉTAIRE DE L'AUTEUR, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX OCTOBRE MIL NEUF CENT TRENTE, PAR L'IMPRIMERIE VILLAIN ET BAR, POUR LA LIBRAIRIE DE FRANCE.